OEUVRES
DE J. DELILLE.

TOME XVI.

Imprimerie de
Jules Didot aîné,
IMPRIMEUR DU ROI.

Rue du Pont-de-Lodi, n° 6.

ŒUVRES
DE J. DELILLE.

NOUVELLE ÉDITION.

ŒUVRES POSTHUMES

PARIS
L. G. MICHAUD, LIBRAIRE-ÉDITEUR,
PLACE DES VICTOIRES, N° 3.

1824.

AE.1.25

PQ
1975
H1
1824
t.16

26.1.54

LE
DÉPART D'ÉDEN,
POËME.

AVERTISSEMENT.

Ce petit poëme, inspiré au traducteur de Milton par Milton lui-même, et qui se place si naturellement à la suite du *Paradis perdu*, parut imprimé pour la première fois en 1817, précédé d'un *avertissement*, que nous avons cru devoir conserver : le voici.

« Delille disoit en traduisant Milton : Cette pauvre Ève ! elle est si belle, et si malheureuse ! » Ce fut donc par le desir d'adoucir la rudesse d'Adam, quand le ciel déploie ses rigueurs contre Ève, que l'auteur entreprit ce petit poëme. Il auroit voulu qu'elle trouvât plus de consolation dans le cœur de son époux.

Delille ne s'étant point occupé de la préface, sans avoir la prétention d'y suppléer, je demande la permission de hasarder quelques détails sur lui-même, qui peuvent en quelque sorte se rattacher à cet ouvrage.

Delille faisoit remarquer une grande conformité entre le caractère de ses écrits et sa physionomie : ils avoient de la noblesse, de la

simplicité, de l'élévation, de l'esprit, de la franchise, de la gaieté, et de la mélancolie. Mais c'étoit dans ses regards qu'il falloit chercher sa physionomie tout entière. Ils étoient si expressifs, qu'on ne vouloit plus croire à leur extrême foiblesse, lorsque la conversation animoit ses yeux, et qu'ils animoient la conversation. Laissez-moi le voir, disoit une femme à quelqu'un qui s'étoit placé devant elle dans une société nombreuse où il lisoit ce poëme: quand je ne le vois pas, je ne l'entends plus!

Sa sensibilité le rendoit fidèle, non seulement à ses amis, mais aux personnes qui l'intéressoient, aux lieux mêmes qu'il avoit habités. Ses ouvrages sont pleins de ses premiers souvenirs. Le commentaire de ses vers étoit toujours dans son cœur. *Le Départ d'Eden* en est une preuve sensible. Il sembloit n'avoir aucune mémoire pour les choses de vanité; et, quand il parloit de lui, il oublioit toujours les moments les plus brillants de sa gloire.

Dénué, par le hasard de sa naissance, de ce que les enfants trouvent de délices dans les secours de la parenté, cette espèce d'isolement, loin de diminuer pour lui l'intérêt des personnes sensibles, ne fit que l'augmenter.

Vraisemblablement on doit à cet abandon une partie de ses travaux et de ses succès,

puisque cette situation le condamnoit à se créer lui-même une existence indépendante de la naissance et de la fortune. Ses ouvrages l'occupoient beaucoup; il aimoit le travail; il détestoit la publicité. S'il fût né avec un peu de fortune, il n'eût rien imprimé de son vivant. Il donnoit des preuves de foiblesse dans les petites occasions; il étoit sublime dans les grands événements. Son ame sembloit appartenir tour-à-tour à la gaieté, à la mélancolie; l'une se répandoit dans sa conversation, l'autre dans ses ouvrages. Ses entretiens avoient de la grace, parceque, toujours naturel et simple, il ignoroit l'affectation, qui la détruit. En général, il régnoit un grand accord entre son esprit et son cœur; il n'auroit pu se peindre, il ne se connoissoit pas. Il n'exprimoit jamais que ce qu'il avoit éprouvé ou senti. Quoi qu'en aient dit des détracteurs injustes, j'ai vu souvent ses larmes suivre ou précéder les vers qu'il me dictoit. L'envie de plaire chez lui ressembloit à la vertu; inspiré par sa bienveillance naturelle, il faisoit pour sa société ordinaire les mêmes frais que pour les cercles les plus nombreux. De toutes les vertus qui composoient son caractère, la reconnoissance étoit celle qu'il cultivoit le plus soigneusement.

L'ingratitude lui sembloit le plus hideux des

vices. Il aimoit beaucoup ; il aimoit d'être aimé. Il ne regrettoit point la perte de sa fortune; mais il pleuroit amèrement celle de ses amis. »

LE
DÉPART D'ÉDEN,
POËME.

Un soir, dans son berceau, le couple infortuné,
Pressé par ses remords, par le ciel condamné,
Ensemble nourrissant sa douleur recueillie,
Abandonnoit son ame à la mélancolie;
Et tous deux, dans un triste et long embrassement,
Suspendoient de leurs cœurs le tendre épanchement.
Adam rompt le premier ce lugubre silence:
« O fille du Seigneur, rappelle ta constance,
Dit-il; notre malheur en a besoin. Tu vois
Quel deuil remplit ces lieux, si riants autrefois.
La nature est blessée: et notre vaste enceinte
De cette grande plaie offre par-tout l'empreinte.
Nos ruisseaux sont taris, nos arbres dépouillés;
Du crime paternel nos neveux sont souillés;
Sur eux notre malheur tout entier se déploie;
Et Satan s'est promis une éternelle proie.
Contre tant de revers nous avons notre amour;
Moins doux brille au couchant le reste d'un beau jour.
Mais, seuls, à tant de maux nous ne pouvons suffire:
Le vrai consolateur, c'est le Dieu qui m'inspire.

Eh bien! présentons-lui les larmes du malheur;
D'un cœur humilié Dieu chérit la douleur;
Elle adoucit ses coups, conjure sa menace,
L'implore ou le bénit, rend ou demande grace;
Et le courroux divin, content du repentir,
Remet dans le carquois le trait prêt à partir.
Mais à ses pleurs touchants, à ses saintes délices,
Tous les lieux ne sont pas également propices;
Il en est d'où nos cœurs sur des ailes de feu
S'élancent avec force et s'élèvent à Dieu.
D'autres, de la ferveur amortissant la flamme,
N'ont rien qui plaise au ciel, rien qui parle à notre ame.
Vois-tu ce mont sacré qui du riant Éden
D'un front majestueux couronne le jardin?
Dans ce fertile enclos, privé de sa parure,
Lui seul a de ses bois conservé la verdure.
Chaque fois qu'au Très-Haut j'y vins offrir mes vœux,
Ses bénédictions descendirent des cieux;
Ou quelque ange du ciel nous porta les promesses,
Ou la terre pour nous redoubla ses largesses.
En des temps plus heureux, Dieu même, quelquefois,
Écouta sur ce mont nos innocentes voix;
Et, quand nos saints concerts célébroient ses louanges,
Oublia, pour nos chants, les cantiques des anges.
Là, j'espère aujourd'hui (partage mon espoir)
De ce maître irrité désarmer le pouvoir. »
« Eh bien! dit Ève, allons: par-tout où la prière
Peut adoucir pour toi la céleste colère,

Je te suis. » A ces mots, tous deux se sont levés,
Et sur le mont divin sont bientôt arrivés.
« La voilà, dit Adam, cette montagne sainte
Dont notre repentir consacrera l'enceinte!
Là, Dieu nous fut propice, ô ma chère moitié!
C'est toi qui dois d'abord implorer sa pitié;
Ta douleur de ses mains fera tomber les armes.
Eh! qui l'attendrira, s'il résiste à tes larmes!
Ève obéit: trois fois elle prie; et trois fois
Ses sanglots redoublés ont étouffé sa voix.
Alors à son époux, tremblante, elle s'adresse:
« Objet de ma douleur! objet de ma tendresse!
Mon crime est trop affreux pour le justifier.
Hélas! je dois gémir, et je n'ose prier;
Et sur le Dieu vengeur que pourroit ma prière?
C'est moi qui l'offensai, qui péchai la première.
Ta malheureuse épouse est odieuse au ciel,
Cher Adam; c'est à toi de fléchir l'Éternel.
Mes vœux s'épureront en passant par ta bouche.
Que de nos cœurs soumis le repentir le touche!
Moins coupable à ses yeux, attendris-le pour toi;
Si ton amitié l'ose, implore-le pour moi.
Ai-je par mon orgueil attiré sa vengeance?
Mon cœur avec Satan fut-il d'intelligence?
Non; du fruit, dont sa ruse exalta les effets,
Je voulus avec toi partager les bienfaits.
Par lui, s'il se pouvoit, dans ma tendresse extrême,
Je voulus ajouter aux bontés de Dieu même.

Ce Dieu, qui me punit, m'ordonna de t'aimer;
Du feu qu'il alluma mon cœur dut s'enflammer;
Et ne devois-je rien à l'époux magnanime
Qui plaint mon infortune et me suit dans l'abîme?
Pouvois-je trop payer ton amour et ta foi?
L'objet de mon hommage après Dieu, ce fut toi.
Eh bien! j'espère encor; dans sa bonté féconde,
L'Éternel pour lui seul n'a pas formé le monde;
En achevant la terre, il a fini par nous.
Tu naquis pour ta femme, et moi pour mon époux.
Et que me sont, sans toi, le monde et ses merveilles?
Des couleurs pour mes yeux, des sons pour mes oreilles.
Dieu prévit que toi seul pouvois remplir mon cœur;
En nous donnant la vie, il nous doit le bonheur.
J'espère encore en lui: charmé de son ouvrage,
Lui-même dans tes traits imprima son image.
Voudroit-il l'effacer? Non, perfide Satan!
Il ne veut pas deux fois abandonner Adam.
Lui-même il a maudit ta coupable victoire,
Et sur nos fronts encor fera briller sa gloire.
Je crois à sa pitié, bien plus qu'à son courroux;
Notre foiblesse même aura plaidé pour nous.
L'archange criminel avoit brisé sa chaîne;
Instruit de notre amour, il en arma sa haine.
Par lui le fruit mortel en mes mains fut remis,
Et nous souffrons d'un mal que Dieu même a permis.
Mais peut-être ma plainte irrite sa colère!
Tu m'aimes; je n'ai plus de reproche à lui faire.

Je ne puis que bénir le pouvoir qui t'a fait;
Que dis-je? ses rigueurs sont peut-être un bienfait.
Jusque dans sa justice adorons sa clémence;
Nos maux seront bornés, et sa grace est immense.
Pleure donc, gémis donc: ton Dieu t'écoutera;
Tes cris iront au ciel, et mon cœur les suivra. »
Tandis qu'elle parloit, dans la céleste voûte
De longs sillons de flamme illuminant sa route,
Un ministre du ciel, sur un char lumineux
Descendant lentement, sembloit venir vers eux:
« Regarde, cher Adam, dit l'épouse craintive;
Vers nous, du haut des cieux, un messager arrive:
D'un air mêlé de grace et de sévérité,
Sur un nuage d'or, tout brillant de clarté,
Il vient. Nous sera-t-il ou fatal ou prospère?
Faut-il trembler encore? ou faut-il que j'espère?
Je ne sais; mais mon cœur me dit que, dans ce jour,
Cet ange va de nous disposer sans retour.
Avant qu'il ait de Dieu prononcé la sentence,
Hâte-toi, cher époux, d'invoquer sa clémence.
Peut-être nos remords, portés vers le saint lieu,
Sont, avec nos soupirs, arrivés jusqu'à Dieu.
Doux comme son souris, prompt comme son tonnerre,
Le pardon peut du ciel descendre sur la terre.
Tu me l'as dit cent fois: pour fléchir sa rigueur
Il ne faut qu'un moment, qu'une larme du cœur.
Oui, mon ame à l'espoir se livre tout entière.
Il en est temps encor; commence ta prière. »

Son époux s'agenouille, et des sons gémissants
A l'oreille de Dieu vont porter ces accents :
« Seigneur, je suis coupable, hélas ! et ta puissance
Devoit mieux espérer de ma reconnoissance.
C'est par toi que je vis la lumière des cieux ;
Toi-même ornas pour moi ces champs délicieux ;
Je vivois seul alors ; et dans ma solitude
Ève vint de mon cœur calmer l'inquiétude.
L'un pour l'autre tous deux nous étions l'univers ;
Tes bienfaits partagés nous en étoient plus chers.
Pour celle qui charmoit mon séjour solitaire
Je devois, m'as-tu dit, me montrer plus sévère ;
Je l'adorois, sans doute, et dans elle mes veux
Croyoient, en la voyant, voir un rayon des cieux.
Pour elle mes remords accusent ma foiblesse ;
Mais c'est toi qui formas sa grace enchanteresse.
J'ai perdu, pour lui plaire, et le monde et mes fils.
Eh ! comment résister à celle que tu fis ?
Dans l'œuvre de tes mains je t'aurois fait outrage ;
J'aurois calomnié ton plus parfait ouvrage.
Que dis-je ? mon malheur vient tout entier de moi ;
Devois-je à sa beauté sacrifier ta loi ?
C'est à toi qu'elle dut sa grace inexprimable ;
Et plus tu la fis belle, et plus je fus coupable.
Je le suis ; mais mon crime adresse à ton pouvoir
La voix du repentir, et non du désespoir.
Au bout de l'univers ton foudre peut m'atteindre ;
Le péché l'alluma, le remords doit l'éteindre.

Que ton oreille s'ouvre aux cris de nos douleurs!
Tu nous laissas l'espoir en nous laissant les pleurs.
Abandonné par toi, c'est en toi que j'espère.
Permets qu'un fils ingrat tombe aux pieds de son père.
Dieu puissant, j'entendis ta foudroyante voix
Éclater sur les monts et gronder dans les bois.
J'entendis dans les airs, noircis par les orages,
Ton tonnerre à grand bruit déchirer les nuages;
J'entendis, par ton souffle avec force poussés,
Rouler, gros de débris, les torrents courroucés;
Mais ces foudres brûlants qui tonnent sur nos têtes,
Le fracas des torrents et le cri des tempêtes,
O mon Dieu! valent-ils, pour proclamer ton nom,
L'accent de la prière et la voix du pardon?
« Si je ne puis pour moi désarmer ta justice,
Que sur moi seul au moins ton bras s'appesantisse!
Lorsqu'elle osa toucher à l'arbre du savoir,
Ève espéroit connoître encor mieux ton pouvoir;
Et, plus digne de moi, du ciel et de toi-même,
Entrer dans les secrets de ta bonté suprême;
C'est moi qui la perdis. Au moment du danger
Mon amour vigilant devoit la protéger.
Tu m'avois confié sa fragile innocence;
Son bonheur fut détruit par un moment d'absence.
N'abandonne donc pas à toute ta rigueur
L'épouse que ta main choisit près de mon cœur.
Je dévoue à tes traits ma tête criminelle;
Mais tu me punis trop en te vengeant sur elle.

La voilà devant toi, redoutant tes regards,
Les yeux noyés de pleurs, et les cheveux épars.
Je ne demande plus cette beauté divine
Qui révéloit aux yeux sa céleste origine;
Et, lorsqu'ils descendoient dans ces terrestres lieux,
Rappeloit leur patrie aux envoyés des cieux :
Mais tends à ses remords ta main compatissante;
Pour être heureuse encor, qu'elle soit innocente;
Dans les larmes d'Adam lave son déshonneur;
Reprends-lui ses attraits, et rends-lui le bonheur!
Dans quelque horrible lieu que ta rigueur nous jette,
Qu'elle soit ma compagne, et sur-tout ta sujette.
Le malheur nous unit; ah! jusques au trépas
Que j'allége ses maux et conduise ses pas!
Si ma main quelquefois peut essuyer ses larmes,
Le plus affreux désert aura pour moi des charmes.
Dans ce cruel exil, qu'en tremblant je prévoi,
Nos repentirs unis s'éléveront vers toi.
Par-tout où, rappelant ce séjour de délices,
Quelques fleurs à nos yeux ouvriront leurs calices,
Tous deux sur un autel, élevé par nos mains,
Nous en ferons hommage au maître des humains.
Si pourtant nous pouvions sous nos riants ombrages
Cueillir encor nos fruits et bénir tes ouvrages!
Là, nous fûmes heureux! là, docile à tes lois,
Mon Ève m'apparut pour la première fois.
Non, je n'espère plus, parmi les chœurs des anges
Savourant l'ambrosie et chantant tes louanges,

Partager ton bonheur et ta gloire avec eux;
Que je sois auprès d'Ève, et je suis dans les cieux! »
Ainsi parloit Adam, et la sainte milice,
Du char qui dans les airs légèrement se glisse,
S'abat sur la montagne; à leur tête est Michel,
Qui vient bannir d'Éden le couple criminel.
« Cessez de vous flatter d'une espérance vaine,
Leur dit-il; du péché vous porterez la peine.
Le cri de vos remords, vos prières, vos vœux,
Ont frappé mon oreille en montant vers les cieux;
Mais il n'en est plus temps: l'homme plein de foiblesse,
Borné dans son pouvoir, borné dans sa sagesse,
Est dans ses volontés sujet au repentir:
Dieu, qui ne peut errer, ne peut se démentir;
Sa divinité même et sa sublime essence
Mettent une limite à sa toute-puissance;
Il ne peut de ses droits accorder l'abandon:
Sa grandeur à lui seul interdit le pardon,
Et sa longue indulgence, en reprenant la foudre,
Par des coups éclatants a besoin de s'absoudre.
Aussi, comme l'éclair échappé de ses mains,
L'irrévocable arrêt du maître des humains,
Au but marqué d'en-haut par son œil redoutable,
Porte de son courroux le trait inévitable.
Nul secret ne se cache au Dieu de vérité;
Nul attentat n'échappe à sa sévérité.
Venez donc, suivez moi. Pour expier vos crimes,
Dieu se doit vos malheurs, il se doit des victimes.

Un jour, un jour viendra, qu'un grand médiateur
Désarmera pour vous l'ange exterminateur.
Jusque-là vous devez, par un châtiment juste,
Satisfaire, en souffrant, à ce monarque auguste.
Je vous apporte ici ses ordres absolus :
Ces jardins fortunés ne vous reverront plus.
Il les avoit parés pour un couple fidèle :
Cette terre aujourd'hui vous rejette loin d'elle.
Je plains votre infortune ; et même dans les cieux
Des pleurs, en l'apprenant, ont coulé de mes yeux ;
Mais vous êtes jugés, et vos plaintes sont vaines. »
Le sang d'Ève à ces mots se glace dans ses veines.
Cependant, au milieu du bataillon sacré,
Soumise, mais pensive, et le cœur déchiré,
Elle foule en passant les plantes défleuries,
Les arbrisseaux mourants, et les roses flétries.
A travers ces débris, sur ses pieds chancelants,
Entre Adam et Michel elle avance à pas lents.
La nature par-tout sembloit déshonorée.
Seule, moins languissante et moins décolorée,
Une rose restoit ; mais ses jeunes boutons
Paroissoient à regret déployer leurs festons.
D'Ève, à travers ses pleurs, les yeux l'ont aperçue ;
Sur son frêle calice elle arrête sa vue :
« Fleur charmante, dit-elle, entre toutes les fleurs,
Toi dont avec plaisir je cultivois les sœurs,
Toi dont je parfumois ma couche nuptiale,
Avant que de mourir sur ta tige natale,

Sur tes rameaux souffrants laisse-moi te saisir;
C'est leur dernier tribut, et mon dernier plaisir.
Comme toi, je parois cette enceinte chérie;
Hélas! et comme toi le péché m'a flétrie! »
Elle dit, la détache, et, suivant son chemin,
A l'envoyé céleste abandonne sa main.
En parcourant ces lieux, autrefois pleins de graces,
Par-tout du châtiment elle aperçoit les traces.
Son œil rencontre enfin le berceau nuptial,
D'où quelques fleurs pendoient sur le lit conjugal.
Son cœur à ces débris trouve encore des charmes:
« Berceau chéri, dit-elle, en le baignant de larmes,
Toi qui vis mon bonheur, connois mon désespoir!
Ah! s'il faut te quitter, falloit-il te revoir!
Adieu, séjour de paix, d'amour et de délices!
Ici mes souvenirs sont autant de supplices,
Et mes plaisirs perdus, se changeant en douleurs,
De mes félicités composent mes malheurs.
Charmés de visiter nos demeures agrestes,
Ici m'apparoissoient les envoyés célestes:
Ici, je m'en souviens, du divin Raphaël
La consolante voix m'entretenoit du ciel.
Dieu même à nos regards s'y montra dans sa gloire.
Sortez, riants tableaux, de ma triste mémoire.
Ces beaux jours ne sont plus: le farouche Satan
A perdu, par mes mains, le malheureux Adam.
O vous, dont loin d'ici j'emporterai l'image,
Mystérieux abris, délicieux ombrage,

Anges, qui visitiez autrefois ce beau lieu,
Paix du cœur, douces nuits, jours innocents, adieu!
Et toi, couche sacrée, où mon ame ravie
En commençant d'aimer crut commencer la vie;
Toi que baignent nos pleurs pour la dernière fois,
Quelle tu m'as reçue, et quelle tu me vois!
Dieu nous a retiré sa bonté paternelle;
Tu me vis innocente, et je pars criminelle!
Je pars avec douleur, hélas! et sans retour! »
Ainsi, pleurant ces lieux si chers à son amour,
Du premier des humains la compagne chérie,
En quittant son berceau, croit quitter sa patrie.
Adam ne pleure point: dans sa mâle douleur
Il voudroit porter seul tout le poids du malheur.
Tel le chêne, qu'embrasse une plante débile,
La défend de l'orage et demeure immobile.
Tout-à-coup il s'écrie: « O ma chère moitié,
Écoute! écoute encor la voix de l'amitié!
Ainsi que toi, j'aimai ces riantes demeures,
Où, comme nos ruisseaux, couloient nos douces heures;
Mais quel charme aujourd'hui peuvent avoir ces lieux
Où j'armai contre moi la colère des cieux?
Ce n'est plus cet Éden où la terre naissante
Répondoit avec joie à ma voix innocente;
C'est Éden profané par mon coupable orgueil:
Ici nos attentats répandirent le deuil,
Et mon ingratitude, en désastres féconde,
Des promesses du ciel déshérita le monde.

Ces plaines, ces coteaux, à nos regards si doux,
Tout ce qui nous fut cher dépose contre nous.
Je pars; mais dans mon cœur j'emporte l'espérance :
L'espoir marche toujours auprès de la souffrance.
Non, mes vœux les plus chers ne seront point trahis.
Dieu nous eût séparés, s'il nous avoit haïs.
Sa bonté se fait voir dans sa justice même;
Chère épouse, on n'est point malheureux quand on aime.
Nos cœurs étoient unis dans la prospérité;
Ils resteront unis contre l'adversité.
Quelle douleur ne cède à ta douce présence!
Je puis braver l'exil, mais non pas ton absence.
L'un par l'autre, en un jour, nous nous sommes perdus;
Mais pour nous le malheur est un lien de plus.
Viens; ma main essuiera tes larmes; et les miennes
Perdront leur amertume, en se mêlant aux tiennes. »
A ce discours touchant, le terrible Michel
Sembloit presque oublier l'ordre de l'Éternel;
La pitié dans son cœur désarmoit la vengeance.
D'un envoyé de Dieu la céleste indulgence
Tempéroit ses regards, et de son fer divin
Les éclairs adoucis s'éteignoient dans sa main.
Mais enfin, d'un air doux à-la-fois et sévère
Remplissant à regret son triste ministère,
A la porte d'Éden il les conduit tous deux,
Et console en ces mots leur exil rigoureux :
« Couple aimable! d'Éden vous touchez la limite.
C'en est fait; mais je dois, avant que je vous quitte,

Contre votre infortune armer votre raison.
« Voyez s'ouvrir au loin cet immense horizon :
Là vous retrouverez encor la Providence,
Et pour vous le travail produira l'abondance.
Pourtant n'espérez pas, dans ce séjour nouveau,
Un bonheur toujours pur, un destin toujours beau.
Peut-être vos enfants feront couler vos larmes;
Peut-être, pour vos cœurs nouveau sujet d'alarmes,
Leurs discords troubleront votre félicité;
Et leur mère, pleurant sur sa fécondité,
Verra s'ouvrir par eux les scènes de la guerre.
Hélas! le vrai bonheur n'est point fait pour la terre!
Votre ame peu long-temps en goûta les douceurs,
Et votre Éden lui-même a vu couler vos pleurs.
Mais le ciel, si vos cœurs souffrent avec courage,
Vous dédommagera de ces moments d'orage.
Là, Dieu lui-même un jour bénira votre hymen;
Là fleurira pour vous le véritable Éden.
Jusque-là l'Éternel, tempérant vos disgraces,
De sa juste vengeance effacera les traces.
Les éléments, que Dieu déchaîna contre vous,
Serviront ses bontés bien plus que son courroux.
Les chaleurs mûriront la grappe fécondée;
Le ciel vous versera la bienfaisante ondée.
La tempête elle-même, en balayant les airs,
Des infectes vapeurs purgera l'univers;
Et le foudre indulgent d'un maître moins sévère
Vous dira sa puissance et non pas sa colère.

« Des volontés du ciel ministre obéissant,
Mais de votre malheur ami compatissant,
Moi-même quelquefois des célestes demeures
Je viendrai du travail vous adoucir les heures;
Votre inexpérience entendra mes leçons:
De vos champs paresseux je hâterai les dons;
Vous me verrez souvent dans vos nouveaux domaines
Alléger vos travaux et soulager vos peines;
Et parmi la rosée, en ce séjour mortel,
Vos jeunes plants boiront quelques larmes du ciel.
Nourrissez dans votre ame avec persévérance
Et l'humble repentir et la douce espérance.
Tous les deux à profit mettez votre malheur.
Dieu n'a pas sans dessein affligé votre cœur;
Que de ses châtiments et de votre disgrace
L'exemple salutaire instruise votre race.
Quand, loin de ce beau lieu, qui nous vit tant de fois
Ou savourer vos fruits, ou visiter vos bois,
Au lieu de cultiver cette plaine si belle,
Il vous faudra lutter contre un terrain rebelle,
Et du sillon ingrat, creusé péniblement,
De votre faim pressante arracher l'aliment;
Dites à vos enfants, devenus vos victimes:
Voilà votre destin et le prix de nos crimes.
Du mal qui vous punit ils ont tous hérité;
Qu'ils en lèguent l'histoire à leur postérité,
Et que de leurs récits l'impression profonde
Courbe tous les humains sous le maître du monde.

Oh! combien je voudrois dans les plus doux climats
Vous choisir un asile et diriger vos pas!
Mais il est temps que j'aille au Dieu de la clémence
Annoncer vos douleurs et votre obéissance.
Prosterné devant lui, j'implorerai pour vous
Des jours moins rigoureux et des destins plus doux.
Vous, ne murmurez point contre l'Être suprême:
Le murmure est un crime, et la plainte un blasphème.
L'impatience aigrit le chagrin douloureux,
Et les cœurs résignés ne sont point malheureux.
Du bonheur à la peine endurez le passage;
Des arts consolateurs faites l'apprentissage;
Que la terre pour vous soit un nouveau jardin,
Et dans ce lieu d'exil refaites votre Éden.
Entourés de vos fils et de vos fleurs naissantes,
Vous lèverez au ciel vos mains reconnoissantes;
Et vos chants d'alégresse et vos hymnes d'amour
Du soleil renaissant salueront le retour.
Ainsi l'affreux Satan aura perdu sa proie;
Et le ciel, qui vous plaint, vous devoit cette joie. »
Il dit, prend son essor, remonte vers les cieux,
Et long-temps dans les airs ils le suivent des yeux.

ESSAI SUR L'HOMME,

DE POPE.

PRÉFACE

DE L'ÉDITEUR*.

CETTE traduction du plus beau poëme didactique de l'Angleterre fut composée par Delille vers l'année 1765. Les obstacles qui en empêchèrent alors la publication n'ont cessé que depuis très peu de temps; et ce n'est qu'aujourd'hui qu'il est possible de faire paroître un ouvrage qu'il avoit commencé dès le temps où il composa son immortelle traduction des *Géorgiques;* ce n'est que neuf ans après sa mort que nous pouvons enfin publier un ouvrage sur lequel il avoit fondé ses premières espérances de gloire.

A plusieurs époques, il se crut près de le mettre au jour; et chaque fois il revit son manuscrit avec un nouveau soin. On ne peut pas douter que ses vers n'aient beaucoup gagné à toutes ces révisions; et ce sera un assez grand dédommagement pour une si longue attente. Nous avons suivi avec un scrupule religieux

* De 1821.

toutes ses corrections; et nous en avons tiré des *Variantes* d'autant plus précieuses, qu'en les comparant avec le texte, il sera facile d'y reconnoître, d'abord le talent du poëte dans sa première vigueur, ensuite l'empreinte de l'expérience et de la maturité.

Lorsque Delille entreprit la traduction de l'*Essai sur l'Homme*, il en existoit deux en prose: celle de Silhouette, imprimée à Londres, en 1737, sous les yeux de Pope lui-même; et celle de Millot, publiée à Paris en 1762. La traduction en vers que du Resnel fit paroître en 1740, jouissoit d'une assez grande réputation; et l'on prétendoit même que Voltaire en avoit composé quelques passages. Cependant elle manque généralement de verve, et elle est d'une prolixité qui forme un contraste choquant avec la concision et la vigueur de l'original.

Un rival plus redoutable se mit ensuite sur les rangs; ce fut M. de Fontanes, qui, persuadé, ainsi qu'il le dit dans sa préface, que la traduction de Delille ne paroîtroit jamais, publia la sienne en 1783. Elle eut beaucoup de succès, et l'on sait qu'elle commença la réputation de l'un de nos plus grands écrivains.

Celle de M. de Nivernais, qui est également en vers, et qui parut en 1796, dans ses *Mélanges de littérature*, mérite à peine d'être ci-

tée; tant elle est inexacte et dépourvue de toute espèce de talent poétique.

Quelque succès qu'eût obtenu la traduction de M. de Fontanes, il paroît qu'il n'en fut point aussi content que le public : car dès-lors il s'occupa de la refaire; et l'on annonce aujourd'hui qu'il est près d'en publier une toute nouvelle (*). Cette lutte entre deux illustres rivaux est un grand évènement dans les lettres; et les amis de la poésie, les nombreux admirateurs du talent de l'un et de l'autre, ne peuvent que s'en féliciter.

D'autres circonstances doivent aussi concourir à fixer les regards sur cette publication. Jamais on ne s'occupa autant qu'on le fait aujourd'hui d'études morales et politiques; jamais l'homme ne parut se livrer avec plus d'ardeur à la connoissance analitique de ses facultés. Je ne pense pas que les questions qui se rattachent à ce genre d'étude soient mieux connues, ou traitées avec plus de succès et de profondeur qu'elles ne l'étoient au temps de Pope; mais il est du moins bien sûr qu'un plus grand nombre d'individus s'en occupent. On peut donc être assuré que, quel que soit l'éloignement de la plupart des lecteurs pour les productions purement littéraires, celle-ci sera

(*) Elle a paru presque simultanément avec celle de Delille.

lue, à cause du sujet, par ceux-là même qui mettent peu de prix à la beauté des vers.

On peut ajouter à ces considérations, qu'un poëme consacré entièrement à la morale et à la métaphysique, est chez nous un véritable phénomène. Boileau, Voltaire et d'autres poëtes moins célèbres, ont fait des excursions dans les sciences morales et dans la philosophie; mais jamais on n'avoit vu en France de poëme complet et d'une certaine étendue sur ces matières. Elles étoient considérées comme tout-à-fait incompatibles avec le génie des vers; et les poëtes évitoient même avec soin d'employer les expressions qui leur sont consacrées. Il appartenoit à celui qui sut exprimer avec tant de grace et de noblesse les pratiques de l'agriculture et les procédés des arts, d'opérer dans notre langue ce nouveau prodige; il appartenoit au chantre des *Géorgiques* de revêtir des couleurs de la poésie, des objets qui sembloient en être encore moins susceptibles : les dissertations des moralistes et des philosophes.

Delille venoit d'entrer dans sa glorieuse carrière, lorsqu'il conçut le projet de traduire l'*Essai sur l'Homme*. Jeune, plein de feu, aucun obstacle ne l'arrêtoit; son génie s'échauffoit à l'aspect des difficultés, et l'on sait qu'il ne s'est jamais montré avec plus d'éclat, que lorsqu'il

en a eu de plus grandes à surmonter. Aucune entreprise n'en offroit réellement de plus effrayantes. S'il est vrai que les écrits dont la concision et la vigueur forment le principal caractère, soient ceux dont il est le plus difficile de faire passer les beautés dans une autre langue, on ne peut nier que les vers de Pope, qui se distinguent éminemment par ce double mérite, ne présentent au plus haut degré tous les genres de difficultés. « Il met, disoit Swift, plus de sens dans une strophe, que je ne puis en mettre en six. » Et certes on ne peut pas dire que Swift soit un écrivain prolixe ni médiocre.

D'autres admirateurs des ouvrages de Pope ont dit qu'il étoit impossible d'y ajouter ou d'en retrancher un seul mot, sans affoiblir ou dénaturer le sens. Cet éloge doit sans doute être appliqué à tous les grands écrivains; mais il appartient plus particulièrement à Pope, parmi les poëtes de sa nation, et plus particulièrement encore à l'*Essai sur l'Homme*, parmi les ouvrages de ce poëte. Les pensées les plus profondes et les plus sublimes y sont pressées, accumulées dans un cadre étroit. Chaque vers, chaque hémistiche offre une grande maxime, ou une admirable sentence. Il y en a pour tous les lecteurs, pour toutes les situa-

tions de la vie. Elles frappent l'esprit au premier aspect, et reviennent sans cesse à la mémoire. C'est ainsi que Pope a fait pénétrer les idées les plus abstraites dans toutes les classes de la société; c'est ainsi qu'il a pu rendre populaire un traité de morale et de métaphysique.

Il s'agissoit, pour le traducteur, de ne perdre aucun de ces avantages; et l'on avouera qu'il lui falloit toute la conscience de ses forces, toute l'ardeur dont il étoit animé, pour ne pas s'en effrayer.

Nous indiquerons, dans une esquisse rapide du poëme anglais et de ses principales beautés, l'exactitude et la fidélité avec lesquelles Delille les a rendues; mais il nous seroit impossible de donner une idée complète de tous les efforts qu'a dû lui coûter cet heureux résultat. Les lecteurs qui se sont essayés à traduire en vers, ceux qui connoissent la poésie anglaise, surtout celle de Pope, peuvent seuls les bien apprécier.

Dans la première épître, le poëte considère l'homme relativement à l'univers : il démontre que, créé comme il l'est pour cet univers, loin que cet univers soit créé pour lui, il est aussi bien placé qu'il puisse l'être; et que son orgueil et sa folie peuvent seuls lui faire desirer

de s'élever davantage. Les reproches que Pope lui adresse à ce sujet, sont d'une force et d'une vivacité que tous les critiques ont admirées. Loin d'être resté au-dessous de son modèle, dans cette occasion, nous ne craignons pas de dire que Delille lui est quelquefois supérieur par la force et le mouvement, sur-tout dans l'apostrophe véhémente qu'il termine ainsi :

La chaîne qui joint tout, par qui tout se soutient,
Est-ce toi, vil mortel, ou ton Dieu qui la tient?

Le tableau de l'échelle des êtres, emprunté des anciens philosophes, beaucoup plus poétique qu'il n'est vrai, est un des plus beaux passages de Pope; on doit aussi le considérer comme un de ceux où Delille s'est le plus approché de son modèle. Mais ce que cette épître offre de plus admirable, dans l'original ainsi que dans la traduction, c'est le passage où la Divinité est représentée comme l'ame de l'univers. Delille l'a rendu presque mot pour mot: il pourroit sur ce point le disputer aux traducteurs en prose. Cependant tous ses vers sont beaux et harmonieux; rien n'y montre la gêne de l'imitateur.

La seconde épître est moins remarquable que la première par les beautés poétiques; c'est une dissertation philosophique sans digres-

sion, sans épisode, et à laquelle il paroissoit très difficile de donner du mouvement et du coloris. Cependant c'est là que, selon sa coutume, Delille, redoublant d'efforts, a le mieux fait briller son talent. Les contrastes de la nature humaine sont rendus avec une force, une précision bien rares dans notre langue. Ainsi que dans l'original, il n'est pas un vers qui ne puisse être cité et rapporté séparément; qui ne renferme une idée profonde, et qui ne soit destiné à être répété désormais chez nous aussi souvent qu'il l'est chez les Anglais.

C'est sur-tout dans la courte description des nuances qui séparent, les vices des vertus que ce genre de beautés est remarquable.

La troisième épître est beaucoup plus riche de poésie que les deux précédentes. Pope s'y occupe moins de raisonner et de discuter que d'embellir et de faire briller ses pensées. Il semble avoir puisé dans toutes les sources pour accumuler les plus belles et les plus sublimes peintures. Tout y est grand, noble, éminemment poétique; et quoique l'on puisse avec raison contester l'exactitude de quelques unes de ses assertions; quoique l'on y trouve des contradictions et des erreurs positives, l'ensemble est de l'effet le plus admirable.

Dans toute cette épître, Delille, entraîné

par son modèle, n'a eu besoin que de céder aux impulsions de son génie. Il l'a suivi pas à pas avec un respect tout-à-fait religieux; et dans un nombre de vers à-peu-près égal, il n'a pas omis une pensée, il n'a pas supprimé un trait ni la moindre nuance. Nous n'hésitons pas à dire que les Anglais eux-mêmes, si difficiles lorsqu'il s'agit des efforts que l'on ose faire pour transporter chez leurs voisins les richesses de leur poésie, liront ses vers avec plaisir à côté de leur admirable modèle. Enfin nous ne craignons pas d'affirmer que, dans notre langue si prolixe, si embarrassée d'articles et de participes, gêné, comme il l'étoit, par la mesure et par la rime, le traducteur ne pouvoit pas être en même temps plus fidèle, plus concis et plus poétique.

Jusque-là Pope n'a fait que présenter à l'homme ses erreurs et ses ridicules; il va maintenant, dans sa quatrième épître, lui tracer la route du bonheur; il démontrera que ce bonheur ne consiste pas dans le bien d'un seul être, mais dans celui de tous, et qu'ainsi il ne peut être fondé que sur la vertu et sur l'amour de ses semblables; c'est la conséquence de tout ce qui précède. Cette épître peut être considérée comme la conclusion ou le corollaire de tout l'ouvrage.

La vertu y est représentée sous les couleurs les plus séduisantes; on voit que le poëte a puisé dans son cœur les traits les plus touchants de ses tableaux. Il fait cependant usage, dans quelques endroits, de son talent pour la satire: mais, quoique l'on ait cru y reconnoître les portraits de plusieurs hommes de son siècle, ce ne sont que des idées générales; il n'y a point d'attaque personnelle, ni de trait qu'on puisse attribuer à un sentiment de haine ou de vengeance. Revenant bientôt aux peintures du bonheur et de la vertu, il répand dans son style cet heureux calme, cette tendre mélancolie, qui sont les graces et la félicité de l'homme de bien. Le desir d'être utile aux hommes paroît seul inspirer et soutenir sa muse; ce beau motif donne à toute l'épître un caractère de justice et de vertu, qui la distingue des trois autres. Les pensées y sont peut-être moins grandes, moins sublimes; mais elles sont plus généreuses, plus touchantes, et d'un effet plus certain sur toutes les classes de lecteurs.

Encore une fois, le traducteur n'a eu ici qu'à se laisser entraîner par son modèle. Comme lui, il a trouvé dans son cœur tous les traits dont il a peint la vertu et l'homme de bien; et si, dans quelques passages, il a osé

substituer ses affections particulières à celles de Pope, nous ne pensons pas que les lecteurs français se plaignent de cette infidélité.

Ainsi que lui, il eut des amis et des bienfaiteurs : comme lui, il mit son bonheur à les chanter; comme lui, son plus doux espoir fut d'immortaliser leur nom. On trouve dans toutes ses poésies des preuves de son dévouement à l'amitié et à la reconnoissance; et, quoique l'invocation à lord Bolingbroke, qui termine cette quatrième épître, soit un des passages les plus brillants du poëte anglais, nous ne craignons pas d'avancer que, dans plusieurs morceaux du même genre, Delille lui est évidemment supérieur. Ainsi il ne pouvoit pas rester au-dessous de lui dans cette occasion; et l'on ne s'étonnera point qu'il ait rendu toutes les pensées, tous les sentiments de Pope avec une fidélité, une chaleur, qui pénètrent l'ame. Enfin, l'on peut dire que cette espèce de péroraison, par laquelle finit si heureusement le poëme anglais, ne termine pas la traduction avec moins d'éclat.

Il nous reste à repousser les objections que des hommes scrupuleux, ou sans doute trop sévères, ont faites à Pope, d'avoir mêlé des opinions irréligieuses à ses sublimes pensées sur la nature humaine, à ses touchantes maxi-

mes sur la vertu et le bonheur. Peut-être devrions-nous, pour toute réponse à un tel reproche, nous borner à dire que Delille connoissoit parfaitement cet ouvrage, lorsqu'il entreprit de le traduire, et qu'il l'admiroit également sous le rapport de la morale et sous celui de la poésie. On sait assez son respect et son attachement à la religion et à tous les principes fondamentaux de la société. Nous dirons de plus, que Pope ne fut pas moins religieux ni moins attaché à ses devoirs de bon catholique et de fidèle sujet; sa lettre à Racine le fils (1er septembre 1742) en est une preuve incontestable. Racine ne savoit pas alors l'anglais; et sur la foi de quelques traducteurs infidèles, il avoit adressé, dans son second chant du poëme de la *religion*, des reproches graves à l'auteur de l'*Essai sur l'homme*. Pope se hâta de se justifier; et la profession de foi qu'il fit à cette occasion est si franche, si loyale, elle fait si bien connoître ses principes et sa croyance religieuse, que nous croyons devoir la rapporter tout entière.

« J'aurois eu l'honneur de répondre plus tôt à votre lettre, si je n'avois pas toujours attendu le beau présent dont vous m'avez honoré. J'ai reçu enfin votre poëme sur la religion. Le plaisir que m'a causé cette lecture auroit été

sans mélange, si je n'avois eu le chagrin de voir que vous m'imputez des principes que j'abhorre. Je ne m'en suis consolé qu'en lisant l'endroit de votre avertissement, où vous déclarez que, n'entendant pas l'original anglais, vous ne pouvez pas juger de l'*Essai sur l'homme* par vous-même, et que vous n'attaquez pas mes principes, mais les fausses conséquences qu'on en a tirées, et les dangereuses maximes que quelques personnes ont cru y trouver. Cet aveu est une preuve éclatante de votre candeur, de votre prudence, et de votre charité.

« Je puis vous assurer, monsieur, que votre entière ignorance de notre langue m'a été beaucoup moins funeste que la connoissance imparfaite qui a empêché mes traducteurs de pénétrer mes véritables sentiments. Les divers embellissements que M. du Resnel a cru devoir ajouter à mon poëme, ont fait moins d'honneur à l'*Essai sur l'homme*, que ses méprises continuelles sur mes raisonnements et sur ma doctrine ne lui ont été préjudiciables. Vous verrez ces méprises relevées et réfutées dans l'ouvrage anglais que j'ai l'honneur de vous envoyer. Cet ouvrage est un commentaire critique et philosophique par le savant auteur de la *divine mission de Moyse* (*). Je me

(*) Warbuthon.

flatte que le chevalier de Ramsay, rempli comme il l'est d'un zèle ardent pour la vérité, voudra bien vous en expliquer le contenu. Alors je m'en rapporterai à votre bonne foi et à votre justice, et je me flatte que tous vos soupçons seront dissipés. En attendant ces éclaircissements, je n'hésiterai pas à m'expliquer franchement à l'égard de quelques points particuliers sur lesquels vous desirez une réponse.

« Je déclare donc hautement et très sincèrement, que mes principes sont diamétralement opposés à ceux de Spinosa et même à ceux de Leibnitz, puisqu'ils sont parfaitement conformes à ceux de M. Pascal et de M. l'archevêque de Cambrai, et que je me ferai toujours gloire d'imiter la docilité avec laquelle ce dernier a subordonné ses opinions particulières aux décisions de l'Église dont il étoit membre. »

Une profession de foi aussi claire et aussi positive doit suffire pour fixer toutes les incertitudes. Racine parut entièrement convaincu; et il se hâta d'écrire à Pope, pour s'excuser de l'*attaque téméraire* où l'avoit conduit *un zèle trop précipité*(*).

(*) Cette profession de foi rassura complètement, en effet, L. Racine, qui se fit un devoir de la publier, sur les sen-

Marmontel, qui avoit aussi attaqué les principes de Pope, a déclaré ensuite qu'il lui reconnoissoit du moins le mérite d'avoir consacré en beaux vers des *vérités du premier ordre.*

Il est assez remarquable que, dans cette discussion, l'auteur de l'*Essai sur l'homme* fut défendu par des ecclésiastiques et des théologiens. Le P. Tournemine, jésuite, s'exprime ainsi dans une de ses lettres, en parlant de cet ouvrage :

« Il ne nuira qu'aux esprits corrompus, qui tournent tout en venin ; un esprit droit en tireroit un bon suc, de grandes vues et des maximes utiles. » Le même dit encore dans un autre endroit : « Je suis charmé de Pope ; c'est un philosophe profond et un poëte vraiment sublime. »

Les fragments de Pascal, que nous avons rapportés dans les notes, achéveront de convaincre les plus incrédules, qu'en effet le poëte anglais s'étoit pénétré des principes et du système de l'un de nos moralistes les plus profonds et les plus religieux.

On sait aussi qu'il a beaucoup emprunté

timents particuliers de Pope ; mais elle ne leva pas tous ses doutes sur l'orthodoxie des doctrines de l'*Essai sur l'Homme.* Voyez *l'Avertissement* des éditions subséquentes du poëme de *la Religion.*

des poésies de Boileau; et il ne pouvoit y puiser que des idées de morale et de respect religieux.

Nous avons cru devoir ajouter à cette traduction de l'*Essai sur l'homme* par Delille, celle de la *prière universelle* de Pope, par M. de Lally-Tolendal. Les éditeurs anglais regardent ce dernier ouvrage comme la suite et le complément nécessaire du premier; et ils ne l'en ont jamais séparé.

Nous avions déja dans notre langue plusieurs traductions de cette prière, en vers et en prose; mais celle de M. de Lally nous a paru supérieure sous le rapport de la précision et de la fidélité si nécessaires dans une composition de ce genre. Chaque mot y est exactement rendu par un autre mot; chaque vers par un autre vers; enfin elle est à tous égards digne de Pope et de Delille.

ESSAI SUR L'HOMME.

ÉPITRE I.

THE ARGUMENT.

OF THE NATURE AND STATE OF MAN WITH RESPECT TO THE UNIVERSE.

Of man in the abstract. That we can judge only with regard to our own system, being ignorant of the relations of systems and things. That man is not to be deemed imperfect, but a being suited to his place and rank in the creation, agreeable to the general order of things, and conformable to ends and relations to him unknown. That it is partly upon his ignorance of future events, and partly upon the hope of a future state, that all his happiness in the present depends. The pride of aiming at more knowledge, and pretending to more perfection, the cause of man's error and misery. The impiety of putting himself in the place of God, and judging of the fitness or unfitness, perfection or imperfection, justice or injustice, of his dispensations. The absurdity of conceiting himself the final cause of the creation, or expecting that perfection in the moral world, which is not in the natural. The unreasonableness of his complaints against Providence, while on the one hand he demands the perfections of the angels, and on the other the bodily qualifications of the brutes; though to possess any of the sensitive faculties in a higher degree, would render him miserable. That throughout the whole visible world, an universal order and gradation in the sensual and mental faculties is observed, which causes a subordination of creature to creature, and of all creatures to man. The gradations of sense, instinct, thought, reflection, reason: that reason alone countervails all the other faculties.

ARGUMENT.

DE LA NATURE ET DE L'ÉTAT DE L'HOMME DANS SES RAPPORTS AVEC L'UNIVERS.

Nous ne pouvons juger de l'homme qu'en le considérant comme destiné à habiter ce monde visible. L'ignorance où nous sommes du rapport de ce monde avec les autres parties qui composent l'univers est la source de nos plaintes contre la Providence; folie et injustice de ces plaintes. Pour apprécier la sagesse divine dans la création de l'homme, il faudroit comprendre tous les desseins de Dieu; impossibilité pour nous de les pénétrer. Nous en savons cependant assez pour voir que l'homme a toute la perfection qu'il doit avoir pour le rang et la place qu'il occupe dans l'ordre de la création. C'est sur l'ignorance de l'avenir qu'est fondé son bonheur. Ses erreurs et sa misère viennent de son orgueil. Il se regarde comme le but principal de la création, et veut dans le monde moral une perfection qui n'est pas même dans le monde physique. Plus de perfection et de sensibilité dans ses organes le rendroient très malheureux. Gradation de toutes les créatures, gradation de sentiments, d'instinct, de réflexion, et de raison. La raison donne à l'homme la supériorité sur les autres animaux. Le bonheur et l'existence de tous les êtres dépendent de l'ordre et de la gradation

How much farther this order and subordination of living creatures may extend above and below us; were any part of which broken, not that part only, but the whole connected creation must be destroyed. The extravagance, madness, and pride of such a desire. The consequence of all the absolute submission due to Providence, both as to our present and future state, to the end.

qui règnent entre elles, et entre toutes parties qui forment l'univers. Le moindre dérangement dans une seule de ces parties entraîneroit la destruction du tout. L'homme est aussi heureux, aussi parfait qu'il peut l'être, et il doit se résigner et se soumettre à la Providence.

AN ESSAY ON MAN.

EPISTLE THE FIRST.

Awake, my St John! leave all meaner things
To low ambition, and the pride of kings.
Let us (since life can little more supply
Than just to look about us, and to die)
Expatiate free o'er all this scene of man;
A mighty maze! but not without a plan:
A wild, where weeds and flowers promiscuous shoot;
Or garden, tempting with forbidden fruit.
Together let us beat this ample field,
Try what the open, what the covert yield;
The latent tracts, the giddy heights, explore
Of all who blindly creep, or sightless soar;
Eye nature's walks, shoot folly as it flies,
And catch the manners living as they rise:
Laugh where we must, be candid where we can,
But vindicate the ways of God to man.
Say first, of God above, or man below,
What can we reason, but from what we know?
Of man, what see we but his station here,
From which to reason, or to which refer:
Through worlds unnumber'd though the God be known,
'Tis ours to trace him only in our own.

ESSAI SUR L'HOMME.

ÉPITRE PREMIÈRE.

Réveille-toi, milord, laisse au peuple des grands,
Et sa bassesse altière, et ses riens importants;
Puisqu'il n'est qu'un moment entre mourir et naître,
Que le sage, du moins, l'emploie à se connoître.
C'est l'homme qu'avec toi je viens étudier(1);
L'homme, dédale immense et pourtant régulier;
Jardin semé de fleurs, champ hérissé d'épines,
Plein de poisons mortels et de plantes divines.
Portons sur cette terre un regard curieux:
Voyons ce qu'elle cache ou découvre à nos yeux;
Sa trompeuse surface et ses profonds abîmes;
Ses sentiers tortueux et ses hauteurs sublimes;
Observons le dessein de ses vastes tableaux;
Admirons ses beautés et même ses défauts;
Apprenons l'art profond d'être ce que nous sommes,
Et vengeons l'Éternel des vains discours des hommes.
D'abord du Dieu puissant qui règne dans les cieux,
Ou de l'homme borné qui rampe dans ces lieux,
Par quoi puis-je juger? Par le peu que ma vue
Voit s'échapper du sein d'une profonde nue.
L'état présent de l'homme est seul connu de moi;
Seul pour en raisonner il doit être ma loi.

He, who through vast immensity can pierce,
See worlds on worlds compose one universe,
Observe how system into system runs,
What other planets circle other suns,
What varied being peoples every star,
May tell, why Heaven has made us as we are.
But of this frame, the bearings and the ties,
The strong connexions, nice dependencies,
Gradations just, has thy pervading soul
Look'd through? or can a part contain the whole?
Is the great chain, that draws all to agree,
And drawn supports, upheld by God, or thee?

Presumptuous man! the reason wouldst thou find,
Why form'd so weak, so little, and so blind?
First, if thou canst, the harder reason guess,
Why form'd no weaker, blinder, and no less?
Ask of thy mother earth, why oaks are made
Taller or stronger than the weeds they shade!
Or ask of yonder argent fields above,
Why Jove's satellites are less than Jove!

A des mondes sans fin, grand Dieu! tu donnas l'être;
Mais par ce monde seul l'homme peut te connoître.
Qu'on me donne un mortel qui, dans l'immensité,
Embrasse tout le plan de la Divinité,
Tous ces globes semés par ses mains immortelles,
Tous ces soleils nouveaux, ces planètes nouvelles;
Ce vaste enchaînement de systèmes divers,
Ces peuples inconnus qui roulent dans les airs,
Et tous ces grands ressorts qui, par des lois fécondes,
Forment un monde seul de la foule des mondes:
Lui seul, homme orgueilleux! lui seul connoît pourquoi
Ton maître souverain dispose ainsi de toi.
Mais toi, pour décider si l'homme est à sa place,
Ton œil mesure-t-il ce que Dieu seul embrasse?
As-tu de l'univers établi les rapports,
Les vastes fondements et les justes accords;
Cette gradation de toute la nature?
Membre de ce grand corps, en es-tu la mesure?
La chaîne qui joint tout, par qui tout se soutient,
Est-ce toi, vil mortel, ou ton Dieu qui la tient?
Tu demandes pourquoi, sur un globe stérile,
Tu naquis si borné, si petit, si débile!
Mais d'abord apprends-moi pourquoi tu n'es pas né
Plus débile cent fois, plus petit, plus borné.
Demande à ces vallons pourquoi sous son feuillage
Le chêne voit ramper le buisson qu'il ombrage;
Demande aux champs de l'air pourquoi le roi du jour
Voit pâlir devant lui les astres de sa cour?

Of systems possible, if 'tis confess'd,
That wisdom infinite must form the best,
Where all must full or not coherent be,
And all that rises, rise in due degree;
Then, in the scale of reasoning life, 'tis plain,
There must be somewhere, such a rank as man:
And all the question (wrangle e'er so long)
Is only this, if God has placed him wrong?
Respecting man, whatever wrong we call,
May, must be right, as relative to all.
In human works, though labour'd on with pain,
A thousand movements scarce one purpose gain:
In God's, one single can its end produce;
Yet serves to second too some other use.
So man, who here seems principal alone,
Perhaps acts second to some sphere unknown,
Touches some wheel, or verges to some goal:
'Tis but a part we see, and not a whole.

When the proud steed shall know why man restrains
His fiery course, or drives him o'er the plains;
When the dull ox, why now he breaks the clod,
Is now a victim, and now Egypt's god:
Then shall man's pride and dulness comprehend
His actions', passions', being's use and end;
Why doing, suffering, check'd, impell'd; and why
This hour a slave, the next a deity.

Grand Dieu! si ta sagesse, en formant ton ouvrage,
A dû de tous les plans préférer le plus sage,
Où, suivant un progrès avec art établi,
Pour que tout soit lié, tout doit être rempli;
L'homme, dans les degrés de la classe qui pense,
De ce plan gradué doit être une nuance.
Ainsi, quoi que prétende un orgueil insensé,
Tout se borne à ces mots: l'homme est-il bien placé?
Dans nos foibles travaux, que tant d'efforts polissent,
Pour produire un effet cent mouvements s'unissent;
Mais dans ceux du Très-Haut un seul remplit sa fin,
Et concourt à-la-fois pour un autre dessein.
Ainsi l'homme ici-bas pour lui seul semble naître;
Mais pour un autre monde il travaille peut-être;
Il tourne quelque roue, il meut quelques ressorts;
Avant de te juger, connois donc tes rapports.
Quand le coursier saura pourquoi ma main prudente
Presse ses pas trop lents, retient sa fougue ardente,
Le bœuf, par quel tissu de contradictions
L'homme l'enchaîne au joug, le pare de festons,
Avec soin le nourrit ou sans pitié l'opprime,
En fait tantôt un dieu, tantôt une victime;
L'homme peut-être alors comprendra son destin,
Ses folles passions, leur usage et leur fin;
Ses vœux, ses actions, ses erreurs, sa sagesse,
Ses maux et ses plaisirs, sa force et sa foiblesse,
Pourquoi fier ou rampant, jamais dans le milieu,
Tantôt il est esclave, et tantôt presque dieu.

Then say not man's imperfect, Heaven in fault;
Say rather, man's as perfect as he ought:
His knowledge measured to his state and place;
His time a moment, and a point his space.
If to be perfect in a certain sphere,
What matter, soon or late, or here or there?
The bless'd to-day is as completely so,
As who began a thousand years ago.

Heaven from all creatures hides the book of fate,
All but the page prescribed, their present state:
From brutes what men, from men what spirits know:
Or who could suffer being here below?
The lamb thy riot dooms to bleed to-day,
Had he thy reason, would he skip and play?
Pleased to the last, he crops the flowery food,
And licks the hand just raised to shed his blood.
Oh blindness to the future! kindly given,
That each may fill the circle mark'd by Heaven:
Who sees with equal eye, as God of all,
A hero perish, or a sparrow fall,
Atoms or systems into ruin hurl'd,
And now a bubble burst, and now a world.

Hope humbly then; with trembling pinions soar;
Wait the great teacher, Death; and God adore.

Ne va donc point au ciel reprocher ta disgrace.
Dis plutôt : Je suis tel que l'exige ma place ;
Un état plus parfait ne me conviendroit point ;
Ma vie est un moment, mon espace est un point ;
Vivons en paix ici jusqu'à la dernière heure :
Si je dois être heureux dans quelque autre demeure,
Que m'importe le lieu, que m'importe le temps ?
L'homme, heureux d'aujourd'hui, l'est depuis cent mille ans.
Bénis, sur-tout, bénis ton heureuse ignorance ;
Le ciel sur ton état mesura ta science (2) ;
Le livre des destins à tout être vivant
Montre l'instant qui coule, et jamais le suivant.
Chacun lit son feuillet ; là son savoir s'arrête :
L'ange en sait plus que l'homme, et l'homme que la bête.
Et qui pourroit, grand Dieu ! s'il ouvroit ce rideau,
De ses jours malheureux supporter le fardeau ?
Cet innocent agneau né pour ta faim superbe,
S'il avoit ta raison, bondiroit-il sur l'herbe ?
Heureux, il broute en paix le vert gazon des champs,
Et vient lécher la main qui va percer ses flancs.
Heureuse obscurité ! c'est par toi que tout être
Marche sans crainte au but que lui prescrit son maître ;
Ce maître universel, qui voit d'un œil égal
Expirer un insecte ou périr Annibal,
Des bulles d'eau crever, ou des cieux se dissoudre,
Un atome détruit, ou des mondes en poudre.
Ah ! puisqu'à tes regards tout est obscur encor,
Tremblant devant ton Dieu, prends un timide essor.

What future bliss, he gives not thee to know,
But gives that hope to be thy blessing now.
Hope springs eternal in the human breast:
Man never is, but always to be bless'd:
The soul, uneasy, and confined from home,
Rests and expatiates in a life to come.

Lo, the poor Indian! whose untutor'd mind
Sees God in clouds, or hears him in the wind;
His soul, proud science never taught to stray
Far as the solar walk, or milky way;
Yet simple nature to his hope has given,
Behind the cloud-topp'd hill, an humbler heaven;
Some safer world in depth of woods embraced,
Some happier island in the watery waste,
Where slaves once more their native land behold,
No fiends torment, no Christians thirst for gold.
To be, contents his natural desire,
He asks no angel's wing, no seraph's fire;
But thinks, admitted to that equal sky,
His faithful dog shall bear him company.

Go, wiser thou! and in thy scale of sense,
Weigh thy opinion against Providence;
Call imperfection what thou fanciest such;
Say, here he gives too little, there too much:

La mort est le grand maître, attends qu'elle t'éclaire.
Si du bonheur futur Dieu nous fait un mystère,
Du moins le doux espoir vient consoler nos jours;
L'espoir au fond du cœur se reproduit toujours.
L'homme, jamais heureux, s'attend toujours à l'être;
Et, dans le triste exil où le ciel l'a fait naître,
Dans le riant lointain d'un avenir flatteur,
Élance sa pensée, et repose son cœur.
Crois un doux avenir; vois l'Indien sauvage:
Il se peint Dieu dans l'air; il l'entend dans l'orage;
Il pense par ses sens, raisonne par ses yeux;
Son orgueil ne va pas s'égarer dans les cieux.
Au-delà de ces monts qui terminent sa vue,
Il imagine un monde, une terre inconnue (3),
Asile impénétrable au milieu des déserts,
Une île plus heureuse, au sein des vastes mers,
Loin d'un cruel vainqueur, loin d'un tyran barbare,
Des spectres infernaux et du chrétien avare.
Il ne demande pas l'éclat des chérubins,
Le feu des esprits purs, l'aile des séraphins;
Sa simple ambition se borne au plaisir d'être;
Ou si quelque desir en son cœur ose naître,
C'est que dans ce beau ciel, pour charmer son ennui,
Son chien, ami fidèle, ait place auprès de lui.
Mais toi, sois plus hardi; va, mets dans la balance
Ta folle opinion avec la Providence;
Dis: tout est imparfait, quoique formé par Dieu;
Là sa main donne trop, ici donne trop peu;

Destroy all creatures for thy sport or gust,
Yet say, if man's unhappy, God's unjust;
If man alone engross not Heaven's high care,
Alone made perfect here, immortal there:
Snatch from his hand the balance and the rod,
Re-judge his justice, be the god of God.
In pride, in reasoning pride, our error lies;
All quit their sphere, and rush into the skies.
Pride still is aiming at the bless'd abodes,
Men would be angels, angels would be gods.
Aspiring to be gods, if angels fell,
Aspiring to be angels, men rebel:
And who but wishes to invert the laws
Of order, sins against the Eternal Cause.

Ask for what end the heavenly bodies shine;
Earth for whose use? Pride answers, «'Tis for mine:
For me kind nature wakes her genial power;
Suckles each herb, and spreads out every flower;
Annual for me, the grape, the rose, renew
The juice nectareous, and the balmy dew;
For me, the mine a thousand treasures brings;
For me, health gushes from a thousand springs;
Seas roll to waft me, suns to light me rise;
My foot-stool earth, my canopy the skies.»

Détruis tout l'univers pour flatter ton caprice;
Du Créateur commun accuse la justice.
Si tu n'es seul ici l'objet de son amour,
Seul parfait maintenant, seul immortel un jour,
Arrache-lui son sceptre, et ceins son diadème;
Ose juger ton juge, et sois dieu de Dieu même.
C'est toi qui nous séduis, Orgueil ambitieux!
Tout veut quitter sa sphère et s'élancer aux cieux,
Tout se plaint d'exister, si sa place ne change;
L'ange veut être un dieu, l'homme veut être un ange;
L'ange, jaloux de Dieu, fut perdu sans retour:
L'homme, jaloux de l'ange, est coupable à son tour.
Oui, former un seul vœu contre l'ordre suprême,
C'est déclarer la guerre à l'Éternel lui-même.
Pour qui ces corps brillants suspendus dans les airs,
Pour qui ces champs féconds, pour qui tout l'univers?
« Pour moi, répond l'Orgueil; pour moi seul la nature
De la terre au printemps rajeunit la parure,
Réveille chaque germe endormi dans ses flancs;
Sous les épis dorés fait ondoyer les champs;
Gonfle d'un doux nectar la grappe transparente,
Embaume le bouton de la rose odorante;
Pour moi germent ces fruits; pour moi ces jeunes fleurs
De leur tendre duvet nuancent les couleurs;
De leur brillant trésor les mines m'enrichissent;
Des ruisseaux argentés les eaux me rafraîchissent;
Soleil, éclaire-moi; portez-moi, vastes mers;
Mes lambris sont les cieux, mon palais l'univers. »

But errs not nature from this gracious end,
From burning suns when livid deaths descend,
When earthquakes swallow, or when tempests sweep
Towns to one grave, whole nations to the deep?
«No, 'tis replied, the first Almighty Cause
Acts not by partial, but by general laws;
The exceptions few; some change since all began:
And what created perfect?»

Why then man?
If the great end be human happiness,
Then nature deviates; and can man do less?
As much that end a constant course requires
Of showers and sun-shine, as of man's desires;
As much eternal springs and cloudless skies,
As men for ever temperate, calm, and wise.
If plagues or earthquakes break not Heaven's design,
Why then a Borgia, or a Catiline?
Who knows, but he whose hand the lightning forms,
Who heaves old Ocean, and who wings the storms;

Oui, mais lorsque la terre, ouvrant ses noirs abîmes,
Dévore en mugissant des milliers de victimes;
Lorsqu'en montagnes d'eau l'océan débordé
Roule sur les débris d'un empire inondé,
Quand le soleil, dardant ses flammes dévorantes,
Empoisonne les airs par des vapeurs brûlantes,
La nature pour toi dément donc sa bonté?
« Non, réplique l'Orgueil; la céleste équité
Gouverne l'univers par des lois générales.
Quelques exceptions ont pu, par intervalles,
Se glisser dans le cours de ces grands mouvements;
Le monde a pu souffrir de légers changements;
Rien dans ce monde enfin n'est parfait hors son maître. »
Rien ne l'est, en effet; l'homme seul doit-il l'être?
Si, comme tu le crois, dans ses vastes desseins
La nature doit tendre au bonheur des humains,
La nature à son but n'est pas toujours fidèle (4);
L'homme sera-t-il donc plus infaillible qu'elle?
Le cœur dans ses desirs n'est pas toujours réglé;
Mais l'ordre des saisons n'est-il jamais troublé?
Toi, qui voudrois trouver des cœurs exempts de crimes,
Demande un ciel sans foudre et des champs sans abîmes;
Toi, qui veux voir par-tout d'équitables mortels,
Demande donc à Dieu des printemps éternels.
Son plan n'est point troublé par un affreux orage:
Crois-tu qu'un Borgia le trouble davantage (5)?
L'ordre n'est point détruit par les feux de l'Etna;
Est-il plus renversé par un Catilina?

Pours fierce ambition in a Cæsar's mind,
Or turns young Ammon loose to scourge mankind?
From pride, from pride, our very reasoning springs;
Account for moral as for natural things:
Why charge we Heaven in those, in these acquit?
In both, to reason right is to submit.
  Better for us, perhaps, it might appear,
Were there all harmony, all virtue here;
That never air or ocean felt the wind,
That never passion discomposed the mind.
But all subsists by elemental strife;
And passions are the elements of life.
The general order, since the whole began,
Is kept in nature, and is kept in man.

  What would this man? Now upward will he soar,
And, little less than angels, would be more;
Now looking downwards, just as grieved appears,
To want the strength of bulls, the fur of bears.
Made for his use all creatures if he call,
Say, what their use, had he the powers of all?
Nature to these, without profusion, kind,
The proper organs, proper powers assign'd;
Each seeming want compensated of course,
Here with degrees of swiftness, there of force;

Qui le sait, hors celui qui tonne sur nos têtes,
Qui déchaîne Alexandre et souffle les tempêtes,
Dans le cœur de César verse l'ambition,
Fait mugir un volcan, ou fait naître un Néron?
Des éléments troublés, des passions humaines,
Sachons d'un œil égal juger les phénomènes.
Pouvons-nous excuser dans l'ordre naturel,
Et dans l'ordre moral accuser l'Éternel?
Ah! plutôt adorons-le, et dans l'un et dans l'autre (6):
La justice est sa règle, et l'orgueil est la nôtre.
Peut-être voudrois-tu ces deux mondes parfaits,
Que la mer fût tranquille et les mortels en paix;
Que le cœur fût sans vice et les airs sans orage.
Insensé! ce désordre est l'ordre le plus sage;
Du choc des éléments, tout reçoit sa vigueur.
Les passions, voilà les éléments du cœur;
Et pour la paix de l'homme, et pour la paix du monde,
Dieu nourrit de tout temps cette guerre féconde.
L'homme! que prétend-il? S'il regarde les cieux,
Aux anges presque égal, il veut être plus qu'eux;
S'il regarde sous lui, ce roi de la nature
Envie au bœuf sa force, au tigre sa fourrure.
« Les animaux, dit-il, sont formés pour leur roi. »
Mais s'il a tous leurs dons, quel sera leur emploi?
La nature envers eux sagement libérale,
Diverse en ses faveurs, mais jamais inégale,
Des trésors faits pour eux a daigné les doter;
Aucun n'a rien à perdre et rien à regretter;

All in exact proportion to the state;
Nothing to add, and nothing to abate.
Each beast, each insect, happy in its own:
Is Heaven unkind to man, and man alone?
Shall he alone, whom rational we call,
Be pleased with nothing, if not bless'd with all?

The bliss of man (could pride that blessing find)
Is not to act or think beyond mankind;
No powers of body or of soul to share,
But what his nature and his state can bear.
Why has not man a microscopic eye?
For this plain reason, man is not a fly.

Say what the use, were finer optics given,
To inspect a mite, not comprehend the heaven?
Or touch, if tremblingly alive all o'er,
To smart and agonize at every pore?
Or quick effluvia darting through the brain,
Die of a rose in aromatic pain?
If nature thunder'd in his opening ears,
And stunn'd him with the music of the spheres,

Dans l'un l'agilité compense la foiblesse (7),
L'autre a reçu la force au défaut de l'adresse.
L'insecte le plus vil de lui-même est charmé,
Et l'homme seul se plaint du Dieu qui l'a formé.
Cet homme ambitieux, qui seul croit être sage,
Croira manquer de tout, si tout n'est son partage.
Qu'il se rend malheureux, en cherchant le bonheur!
Hélas! qui pourra donc le donner à son cœur?
Seroit-ce de sentir, seroit-ce de connoître
Au-delà du degré qui convient à son être;
De prendre aux esprits purs, de prendre aux animaux
Une autre intelligence, et des ressorts nouveaux?
Non; c'est de mesurer ses vœux sur sa nature.
« Pourquoi ce moucheron, abjecte créature,
Voit-il ce que mon œil n'aperçoit pas? » Pourquoi?
C'est qu'un homme n'est pas un insecte. Dis-moi,
De quoi te serviroit que de ta foible vue
Un double microscope augmentât l'étendue?
Tu saisis le ciron agrandi pour tes yeux,
Et ne peux embrasser le vaste aspect des cieux.
Que ton tact plus sensible augmente sa finesse;
Des corps les plus polis accusant la rudesse,
Insensé! la douleur viendra de toutes parts
Dans ton corps frissonnant enfoncer tous ses dards.
Que d'organes plus fins l'odorat se compose,
Malheureux! tu mourras du parfum d'une rose.
Que des sphères de l'air les corps harmonieux
Tonnent à ton oreille en roulant dans les cieux;

How would he wish that Heaven had left him still
The whispering zephyr, and the purling rill!
Who finds not Providence all good and wise,
Alike in what it gives, and what denies?

Far as creation's ample range extends,
The scale of sensual, mental powers ascends:
Mark how it mounts to man's imperial race,
From the green myriads in the peopled grass!
What modes of sight betwixt each wide extreme,
The mole's dim curtain, and the lynx's beam:
Of smell, the headlong lioness between,
And hound sagacious on the tainted green;
Of hearing, from the life that fills the flood,
To that which warbles through the vernal wood!
The spider's touch, how exquisitely fine!
Feels at each thread, and lives along the line:
In the nice bee, what sense so subtly true,
From poisonous herbs extracts the healing dew?
How instinct varies in the groveling swine,
Compared, half-reasoning elephant, with thine!
'Twixt that and reason, what a nice barrier!
For ever separate, yet for ever near!
Remembrance and reflection how allied;
What thin partitions sense from thought divide!
And middle natures, how they long to join,
Yet never pass the insuperable line!

Bientôt tu t'écrieras dans ce bruyant martyre :
« Ciel ! rends-moi le doux bruit des eaux et du zéphyre. »
Ainsi quitte un instant le point où Dieu t'a mis ;
Tous ses présents pour toi sont autant d'ennemis.
Conviens que la nature est toujours sage et bonne(8),
Dans ce qu'elle refuse, et dans ce qu'elle donne.
De l'univers entier contemple les accords,
Pour les dons de l'esprit et pour les dons du corps ;
Observe avec quel art Dieu, de sa main féconde,
Distribua les rangs et nuança le monde,
Depuis l'homme, ce roi si fier de sa raison,
Jusqu'à l'insecte vil qui peuple le gazon.
Le jour est pour la taupe un crépuscule sombre ;
A l'œil perçant du lynx la nuit même est sans ombre ;
Le chien poursuit sa proie averti par l'odeur ;
La lionne, au seul bruit s'élance avec ardeur(9) ;
Le poisson est sans voix et presque sans oreille,
Tandis que l'oiseau chante et qu'un zéphyr l'éveille.
Quelle gradation des mêmes facultés
Occupe le milieu de ces extrémités !
Comme elle croît, décroît, et s'élève et s'abaisse !
De l'agile Arachné combien j'aime l'adresse !
Que ses doigts sont légers ! que son tact est subtil !
Elle sent chaque souffle, et vit dans chaque fil.
Admire avec quel art l'abeille sait extraire
D'une herbe empoisonnée un nectar salutaire ;
Compare au vil pourceau, stupidement glouton,
L'éléphant dont l'instinct est presque la raison.

Without this just gradation, could they be
Subjected, these to those, or all to thee?
The powers of all subdued by thee alone,
Is not thy reason all these powers in one?

See, through this air, this ocean, and this earth,
All matter quick, and bursting into birth.
Above, how high progressive life may go!
Around, how wide! how deep extend below!
Vast chain of being! which from God began,
Natures ethereal, human, angel, man,
Beast, bird, fish, insect, what no eye can see,
No glass can reach; from infinite to thee,
From thee to nothing.—On superior powers
Were we to press, inferior might on ours;
Or in the full creation leave a void,
Where, one step broken, the great scale's destroy'd:
From nature's chain whatever link you strike,
Tenth, or ten thousandth, breaks the chain alike.

A la fière raison, combien l'instinct ressemble!
Mémoire, jugement, quel nœud vous joint ensemble?
De sentir à penser qu'il est peu de degrés (10)!
Ainsi, toujours voisins, mais toujours séparés,
Les êtres sont placés à leur juste distance;
Leur inégalité produit leur dépendance.
Tous soumis l'un à l'autre, et tous soumis à nous,
Chacun d'eux a ses dons; ta raison les vaut tous.
Vois dans l'air, dans les eaux, dans la nature entière
S'agiter, s'échauffer, s'animer la matière;
Depuis l'humble ciron jusqu'au vaste éléphant,
Depuis Dieu jusqu'à toi, de toi jusqu'au néant (11);
Autant que peut l'espace autour de toi s'étendre,
S'élever sur ta tête et sous tes pieds descendre,
De l'un à l'autre bout de l'immense univers,
Rapproche, si tu peux, tous les êtres divers,
Ceux qu'aperçoit ton œil, ceux qu'un utile verre
Te montre dans les cieux, te grossit sur la terre,
Ceux que n'atteignent point le verre ni tes yeux,
Habitants de ce globe ou citoyens des cieux,
Anges, homme, animaux, vaste mer, chaîne immense
Qu'un atôme finit, que l'Éternel commence.
Qu'au-dessus de son rang l'homme aspire à monter,
Un être inférieur osera l'imiter;
La même ambition va déplacer le reste,
Et j'aperçois un vide au monde entier funeste.
Ainsi sors un instant du rang qui t'est prescrit,
Tout ce vaste édifice au même instant périt.

And, if each system in gradation roll
Alike essential to the amazing whole,
The least confusion but in one, not all
That system only, but the whole must fall.
Let earth unbalanced from her orbit fly,
Planets and stars run lawless through the sky;
Let ruling angels from their spheres be hurl'd,
Being on being wreck'd, and world on world;
Heaven's whole foundations to their centre nod,
And nature trembles to the throne of God.
All this dread order break—for whom? for thee?
Vile worm!— oh madness! pride! impiety!

What if the foot, ordain'd the dust to tread,
Or hand, to toil, aspired to be the head?
What if the head, the eye, or ear repined
To serve mere engines to the ruling mind?
Just as absurd for any part to claim
To be another in this general frame:
Just as absurd, to mourn the tasks or pains
The great directing Mind of all ordains.
All are but parts of one stupendous whole,
Whose body nature is, and God the soul;

Oui, du plus mince anneau dépend la grande chaîne,
Et le moindre en tombant dans sa chute l'entraîne.
Porte plus loin ton œil : suis dans leur cours pompeux
Tous ces mondes roulants subordonnés entre eux([12]),
Ressorts essentiels d'une vaste machine ;
Qu'il s'en dérange un seul, et tout tombe en ruine.
Que la terre un instant quitte sa région,
Le soleil sans appui sort de son tourbillon,
Rien ne balance plus les sphères vagabondes ;
Les mondes affaissés s'écroulent sur les mondes ;
Un horrible chaos confond les éléments ;
Les cieux sont ébranlés jusqu'en leurs fondements ;
Le trouble ose approcher du maître du tonnerre ;
Et pour qui? c'est pour toi, ver impur de la terre!
Eh quoi! si chaque membre osoit se révolter,
Si l'œil lassé de voir prétendoit écouter ;
Si la main, dédaignant le vil rang d'ouvrière,
Si le pied, dégoûté de fouler la poussière,
Vouloient être la tête! ou si tous à-la-fois,
Esclaves de l'esprit, voulaient être ses rois!
Quel désordre, dis-tu? Ris donc de ton audace,
Lorsque dans l'univers tu veux changer de place ;
Lorsque membre d'un tout, ton orgueil criminel
Ose enfreindre les lois de l'esprit éternel.
Que parles-tu toujours de ta frêle existence?
Vois l'univers en grand : il forme un tout immense.
Son corps c'est la nature, et son ame c'est Dieu([13]),
Dieu par-tout différent, et le même en tout lieu,

That, changed through all, and yet in all the same;
Great in the earth, as in the ethereal frame;
Warms in the sun, refreshes in the breeze,
Glows in the stars, and blossoms in the trees;
Lives through all life, extends through all extent,
Spreads undivided, operates unspent;
Breathes in our soul, informs our mortal part,
As full, as perfect, in a hair, as heart;
As full, as perfect, in vile man that mourns,
As the rapt seraph that adores and burns:
To him no high, no low, no great, no small;
He fills, he bounds, connects, and equals all.

Cease then, nor order imperfection name:
Our proper bliss depends on what we blame.
Know thy own point: this kind, this due degree
Of blindness, weakness, Heaven bestows on thee.
Submit.—In this, or any other sphere,
Secure to be as bless'd as thou canst bear:
Safe in the hand of one disposing Power,
Or in the natal, or the mortal hour.
All nature is but art, unknown to thee;
All chance, direction which thou canst not see;

Infini dans les cieux, infini sur la terre,
Il brille dans l'éclair, parle dans le tonnerre;
Il luit dans le soleil, rafraîchit dans les vents,
Échauffe dans l'été, fleurit dans le printemps,
Remplit tout l'univers sans occuper de place,
Produit sans qu'il s'épuise, agit sans qu'il se lasse;
Sans jamais s'appauvrir, il verse ses trésors;
Il inspire mon ame, organise mon corps.
Aussi grand dans un ver, qu'en son plus noble ouvrage:
Dans l'instinct de l'enfant, que dans l'esprit du sage;
Dans les foibles mortels de maux environnés,
Que dans les esprits purs de splendeur couronnés,
Dans le moindre cheveu que dans l'ame elle-même.
Anéanti devant sa majesté suprême,
Nul n'est foible ni fort, nul n'est grand ni petit;
Il joint tout, remplit tout, tout en lui s'engloutit:
Telle de l'Océan l'immensité profonde,
D'un fleuve ou d'un ruisseau ne distingue point l'onde.
N'appelle donc plus l'ordre une imperfection;
Dieu change en biens les maux que blâme ta raison.
Tu dois à sa bonté, tu dois à sa sagesse,
Ton degré d'ignorance et ton point de foiblesse.
Comme il régla ton rang, sache régler tes vœux:
Sois sûr que dans ce monde, ou bien dans d'autres lieux,
Il te rendra parfait autant que tu peux l'être.
Sujet respectueux, fléchis devant ton maître;
Au jour de ta naissance, au jour de ton trépas,
Il est toujours ton Dieu; jette-toi dans ses bras.

All discord, harmony not understood;
All partial evil, universal good.
And, spite of pride, in erring reason's spite,
One truth is clear, WHATEVER IS, IS RIGHT.

La nature est un art que tu ne peux comprendre;
La discorde, un concert que tu ne peux entendre;
Le hasard, un dessein invisible pour nous;
Et le mal de chacun, l'avantage de tous.
Ainsi, malgré l'orgueil de la raison altière,
Conviens que tout est bien dans la nature entière.

NOTES

DE LA PREMIÈRE ÉPITRE.

(1) C'est l'homme qu'avec toi je veux étudier;
L'homme, dédale immense, et pourtant régulier.

On a critiqué avec quelque raison, dans le début de l'*Essai sur l'Homme*, cette accumulation de figures, où l'homme est tour à tour un *labyrinthe*, un *jardin*, un *champ*, un *désert:* on n'a point retrouvé là cette sagesse de goût, ce tact judicieux, qui distinguent Pope entre tous les poëtes anglais, et qui rapprochent son école de celle de Boileau. Cette faute de goût, très commune dans Lucain, dans Young, et dans Ovide lui-même, a dû blesser en effet, dans un écrivain qui rappèle si souvent la pureté de Virgile et l'élégance de Racine. Mais peut-être aussi eût-il été juste d'observer que cet entassement de métaphores a pu sembler nécessaire à Pope, pour donner une idée des difficultés d'un sujet, où il entreprend d'expliquer ce qu'il y a au monde de plus inexplicable, la nature de l'homme.

(2) Le ciel sur ton état mesura ta science.

« Tout ce que nous voyons du monde n'est qu'un trait imperceptible dans l'ample sein de la nature. Nulle idée n'approche de l'étendue de ses espaces. Nous avons beau enfler nos conceptions, nous n'enfantons que des atômes au prix de la réalité des choses. C'est une sphère infinie dont le centre est par-tout, la circonférence nulle part(*). Enfin,

(*) Cette expression, si justement admirée, et tour-à-tour attribuée à Timée de Locres, et au savant éditeur d'Aristote, Guillaume Duval, ap-

c'est un des plus grands caractères sensibles de la toute-puissance de Dieu, que notre imagination se perde dans cette pensée... L'intelligence de l'homme tient, dans l'ordre des choses intelligibles, le même rang que son corps dans l'étendue de la nature : et tout ce qu'elle peut faire, est d'apercevoir quelque apparence du milieu des choses, dans un désespoir éternel d'en connoître ni le principe, ni la fin. Toutes choses sont sorties du néant, et portées jusqu'à l'infini. Qui peut suivre ces étonnantes démarches? L'auteur des merveilles les comprend; nul autre ne le peut faire. » *Pens. de Pascal, chap.* 22.

« Si l'homme commençoit par s'étudier lui-même, il verroit combien il est incapable de passer outre. Comment se pourroit-il faire qu'une partie connût le tout? Il aspirera peut-être à connoître au moins les parties avec lesquelles il a de la proportion. Mais les parties du monde ont toutes un tel rapport, et un tel enchaînement l'une avec l'autre, que je crois impossible de connoître l'une sans l'autre, et sans le tout..... Toutes choses étant causées et causantes, aidées et aidantes, médiatement et immédiatement, et toutes s'entretenant par un lien naturel et insensible, qui lie les plus éloignées et les plus différentes, je tiens impossible de connoître les parties, sans connoître le tout, non plus que de connoître le tout, sans connoître particulièrement les parties. » *Ibid., ch.* 31.

(3) Au-delà de ces monts qui terminent sa vue,
Il imagine un monde, une terre inconnue.

Kailâca ou *Keilâcha* (le paradis ou le ciel de Siva) est le nom que les théologiens hindous donnent au palais, au séjour favori que Siva s'est choisi sur un des trois pics de

partient à Hermès-Trismégiste, qui dit (liv. I, *comment. XVIII, quæst. I*) : « Mercurius vocat Deum, sphæram intellectualem, *cujus centrum ubique est, circumferentia vero nusquam.* » Mais répétons avec Voltaire : Pascal étoit digne de l'inventer.

la célèbre et fabuleuse montagne de Méron, qui fait partie de la vaste chaîne de l'Himâlâya (montagne neigeuse), située entre l'Inde et la Tartarie. C'est, suivant les mêmes théologiens, le théâtre des principales aventures de la troisième personne de leur Trinité; de ses pieuses retraites, de ses amours, de son mariage avec Parvâti, etc. Les auteurs indiens prétendent que le Kailâca est une montagne au sud du grand Mérou, et placent sur cette montagne la *Siva-Poura*, ville de Siva, endroit délicieux, planté de toutes sortes d'arbres chargés de fruits pendant toute l'année. Les roses et autres fleurs exhalent un parfum ravissant; le lac, situé au pied de cette montagne, est ceint de différentes allées d'arbres qui forment de charmantes promenades, bien ombragées, tandis que les paons sauvages et d'autres oiseaux charment les oreilles, et que les yeux sont enivrés des appas des plus célestes beautés. Les bosquets servent d'asile à des êtres privilégiés, exempts de toute souillure, et nommés *Mouris* ou *Richi*, qui, évitant toute communication avec les autres, passent leur temps à offrir des sacrifices à Siva. (*Monuments anciens et modernes de l'Hindoustan*, par L. Langlès, tome II, pages 97 et 98.)

(4) La nature à son but n'est pas toujours fidèle.

C'est ce qui n'arrive jamais, l'auteur de la nature agissant en tout avec dessein. « Puisque les comètes parcourent des orbites fort excentriques, dans toutes les directions imaginables, un destin aveugle n'a jamais pu faire mouvoir les planètes du même côté dans des orbites concentriques; à l'exception de quelques irrégularités peu considérables, qui peuvent provenir des actions mutuelles des comètes et des planètes les unes sur les autres. » *Optique de* Newton, *dern. quest.*

(5) Crois-tu qu'un Borgia le trouble davantage?

« César Borgia, élevé dans un siècle (le quinzième où

chaque petite cour étoit une école d'immoralité, de fausseté et de perfidie; où la fréquence des crimes politiques en avoit presque effacé la honte; où les traités ne donnoient plus de garantie, les serments n'inspiroient plus de confiance; érigea le crime en système, et porta l'impudence et la mauvaise foi à un degré inconnu jusqu'à lui. Beaucoup de princes ont répandu plus de sang; beaucoup ont exercé des vengeances plus cruelles, ont ordonné des supplices plus atroces; cependant le nom d'aucun n'est taché d'une plus grande infamie; mais la voix publique a été juste envers lui. Les autres monstres ont été entraînés par leurs passions. Borgia a tout calculé, jusqu'à la férocité, rapportant tout à lui, sacrifiant tout à son seul intérêt; ne connoissant la morale, la religion, le sentiment, que comme autant d'instruments qui pouvoient le servir, et qu'il brisoit, dès qu'il s'en trouvoit gêné.... Ses mœurs étoient extrêmement corrompues; on l'accusa d'inceste avec sa sœur Lucrèce. D'ailleurs, il étoit sobre, et ne se livroit jamais au plaisir de manière à compromettre le succès de son projet ambitieux..... Machiavel, dans son livre du *Prince*, a donné Borgia comme le modèle du tyran ou de l'usurpateur; et s'il est vrai qu'il ait voulu, par un tableau odieux, faire craindre la servitude aux peuples, il ne pouvoit choisir un héros qui inspirât une plus grande horreur. » (*Extrait de la Biographie universelle*, tom. V, pag. 180.)

(6) Ah! plutôt adorons-le et dans l'un et dans l'autre.

« La dernière démarche de la raison, c'est de connoître qu'il y a une infinité de choses qui la surpassent. Elle est bien foible, si elle ne va jusque-là. Il faut savoir douter où il faut, assurer où il faut, se *soumettre* où il faut. Qui ne fait ainsi, n'entend pas la force de la raison. Il y en a qui pèchent contre ces trois principes, ou en assurant tout comme démonstratif, manque de se connoître en

démonstrations; ou en doutant de tout, manque de savoir où il faut se soumettre; ou en se soumettant en tout, manque de savoir où il faut juger. » *Pens. de Pascal, ch.* 5.

(7) Dans l'un, l'agilité compense la foiblesse.

C'est un axiome dans l'anatomie des créatures, que leur force ou leur vîtesse est plus grande ou moindre dans une proportion relative l'une à l'autre, en sorte que plus elles ont de vîtesse, moins elles ont de force.

(8) Conviens que la nature est toujours sage et bonne,
Dans ce qu'elle refuse, et dans ce qu'elle donne.

« Nos sens n'aperçoivent rien d'extrême. Trop de bruit nous assourdit; trop de lumière nous éblouit; trop de distance et trop de proximité empêchent la vue; trop de longueur et trop de brièveté obscurcissent un discours; trop de plaisir incommode; trop de consonnances nous déplaisent. Les qualités excessives nous sont ennemies et non pas sensibles. Nous ne les sentons plus, nous les souffrons..... Les choses extrêmes sont pour nous comme si elles n'étoient pas, et nous ne sommes point à leur égard. Elles nous échappent, et nous à elles. » *Pens. de Pascal, ch.* 22.

(9) La lionne, au seul bruit s'élance avec ardeur.

Lorsque les lions des déserts d'Afrique vont à l'entrée de la nuit chercher leur proie, ils font d'abord un grand rugissement qui met en fuite les autres animaux; ensuite, attentifs au bruit que ces animaux font dans leur fuite, ils les poursuivent, non par l'odorat, mais par l'ouïe.

(10) De sentir à penser, qu'il est peu de degrés!

Si peu, que *Protagoras* et les autres philosophes athées soutenoient que la *pensée n'étoit autre chose que le senti-*

ment; d'où ils inféroient que *chaque imagination*, ou *opinion* de chaque homme *étoit vraie.* Notre auteur raisonne plus philosophiquement, en disant qu'ils sont réellement et essentiellement différents, quoique le sentiment et la pensée soient séparés par une nuance imperceptible; que peu de chose divise le sentiment de la pensée. C'est ainsi (pour éclaircir cette vérité par un exemple) qu'un géomètre, considérant un triangle, dans le dessein de démontrer l'égalité de ses trois angles à deux angles droits, a l'image de quelque triangle sensible dans son ame, ce qui est le *sentiment:* cependant il doit nécessairement avoir aussi l'idée d'un triangle intellectuel, ce qui est la *pensée;* car toute idée d'un triangle doit nécessairement représenter un triangle obtusangle, ou rectangle, ou acutangle; mais le triangle qui, dans son ame, est le sujet de sa proposition, est la *raison* d'un triangle, sans détermination à aucune de ces espèces. C'est ce qui fait dire à *Aristote:* « Les conceptions de l'ame diffèrent tant soit peu des images sensibles; ce ne sont pas des images sensibles, et néanmoins elles n'en sont pas entièrement dégagées. »

(11) Depuis Dieu jusqu'à toi, de toi jusqu'au néant.

« Qu'est-ce qu'un homme dans l'infini? Qui le peut comprendre?... Qui se considèrera de la sorte, s'effraiera sans doute de se voir comme suspendu dans la masse que la nature lui a donnée entre ces deux abîmes de l'infini et du néant, dont il est également éloigné. Il tremblera dans la vue de ces merveilles, et je crois que sa curiosité se changeant en admiration, il sera plus disposé à les contempler en silence, qu'à les rechercher avec présomption. Car enfin, qu'est-ce que l'homme dans la nature? Un néant à l'égard de l'infini, un tout à l'égard du néant, un milieu entre rien et tout. Il est infiniment éloigné des deux extrêmes; et son être n'est pas moins distant du néant

d'où il est tiré, que de l'infini où il est englouti. » *Pens. de Pascal, ch.* 22.

(12) Tous ces mondes roulants, subordonnés entre eux,
Ressorts essentiels d'une vaste machine,
Qu'il s'en dérange un seul, et tout tombe en ruine.

Il y a dans le texte anglois :

Let ruling angels from their spheres be hurl'd.

C'est une allusion au système de Platon, qui fait présider un génie aux révolutions de chaque sphère céleste. « Il (Dieu) donna aux dieux des étoiles un corps de feu, pour les rendre plus éclatants et plus beaux; la forme circulaire, pour qu'ils fussent semblables à l'univers même; le sentiment de l'ordre et l'amour du bien, pour que ce peuple de génies, dont la lumière couronne le monde, entretînt l'harmonie dans les cieux. » (TIMÉE, *traduct. de M. Le Clerc.*)

(13) Vois l'univers en grand : il forme un tout immense.
Son corps c'est la nature, et son ame, c'est Dieu.

Ce morceau a fait soupçonner Pope de Spinosisme; cependant nous croyons qu'il n'avoit en vue que de rendre la pensée de saint Paul, lorsque cet apôtre disoit : *In ipso vivimus, et movemur, et sumus* (Act. Apost., cap. XVII, v. 28). D'ailleurs le système de Spinosa n'est qu'un athéisme pallié, tandis que tout l'ouvrage de Pope est consacré à nous pénétrer d'amour et de respect pour la Divinité, en distinguant toujours la créature du Créateur. Il montre dans plusieurs endroits un Dieu vengeur et rémunérateur, et il tire de la fragilité des choses humaines la conséquence d'une autre vie.

Le dessin de la gravure qu'il avoit composé lui-même, et dont nous reproduisons l'idée en tête de ce volume, prouve combien il étoit éloigné de regarder la vie de l'homme ici-

bas comme sa dernière fin. C'étoit évidemment pour lui montrer un avenir plus durable et plus consolant, qu'il vouloit lui faire considérer le néant de tout ce qui flatte son orgueil sur la terre.

ESSAI SUR L'HOMME.

ÉPITRE II.

THE ARGUMENT.

OF THE NATURE AND STATE OF MAN WITH RESPECT TO HIMSELF, AS AN INDIVIDUAL.

The business of man not to pry into God, but to study himself. His middle nature; his powers and frailties. The limits of his capacity. The two principles of man, self-love and reason, both necessary. Self-love the stronger, and why. Their end the same. The passions, and their use. The predominant passion, and its force. Its necessity, in directing men to different purposes. Its providential use, in fixing our principle, and ascertaining our virtue. Virtue and vice joined in our mixed nature; the limits near, yet the things separate and evident: what is the office of reason. How odious vice in itself, and how we deceive ourselves into it. That, however, the ends of Providence and general good are answered in our passions and imperfections. How usefully these are distributed to all orders of men. How useful they are to society, and to individuals, in every state, and every age of life.

ARGUMENT.

DE LA NATURE ET DE L'ÉTAT DE L'HOMME PAR RAPPORT A LUI-MÊME, CONSIDÉRÉ COMME INDIVIDU.

Il feroit mieux de s'étudier lui-même, que de vouloir connoître la nature de Dieu; l'homme est un mélange de grandeur et de bassesse, de lumière et d'obscurité, de perfection et d'imperfection, de force et de foiblesse. L'amour-propre et la raison sont les deux principes de nos actions; et, quoique différents, ils tendent au même but. L'homme ne peut être heureux qu'en les accordant entre eux, et en les contenant dans de justes bornes. Les passions sont utiles à l'homme et à la société en général. Nous devons les diriger et les tempérer les unes par les autres. La passion dominante est nécessaire à l'homme pour le faire entrer dans les vues de la Providence, et donner plus de force à ses vertus. Mélange de vices et de vertus chez les hommes. Le vice est odieux par lui-même, cependant l'homme y est facilement entraîné. La Providence se sert des vices et des passions de l'homme pour l'accomplissement de ses desseins et le bien général de la société. La sagesse divine distribue ses dons aux différentes classes d'une manière inégale; et c'est d'où résultent leur dépendance, leur union, et leur force. C'est ainsi que chaque âge, chaque condition a ses goûts et son caractère; ainsi la sagesse de Dieu brille jusque dans les imperfections de l'homme.

AN ESSAY ON MAN.

EPISTLE THE SECOND.

Know then thyself, presume not God to scan;
The proper study of mankind is man.
Placed on this isthmus of a middle state,
A being darkly wise, and rudely great:
With too much knowledge for the sceptic side,
With too much weakness for the stoic's pride,
He hangs between; in doubt to act, or rest;
In doubt to deem himself a god, or beast;
In doubt his mind or body to prefer;
Born but to die, and reasoning but to err;
Alike in ignorance, his reason such,
Whether he thinks too little or too much:
Chaos of thought and passion, all confused;
Still by himself abused or disabused;
Created half to rise, and half to fall;
Great lord of all things, yet a prey to all:
Sole judge of truth, in endless error hurl'd:
The glory, jest, and riddle of the world!
Go, wondrous creature! mount where science guide
Go, measure earth, weigh air, and state the tides;
Instruct the planets in what orbs to run,
Correct old time, and regulate the sun;

ESSAI SUR L'HOMME.

ÉPITRE DEUXIÈME.

Au lieu de sonder Dieu, descends donc en toi-même :
Homme, approfondis l'homme, incroyable problème;
L'homme, éternel chaos de contrariétés,
Tableau toujours frappant par ses variétés,
Trop foible pour atteindre à la vertu stoïque,
Trop instruit pour nager dans le doute sceptique;
Guidé par sa raison, et par elle séduit,
Entouré de lumière et plongé dans la nuit;
Respirant pour mourir, et mourant pour renaître;
Sage et fou, vil et grand; incertain si son maître
L'a formé pour l'erreur ou pour la vérité,
L'a fait pour le repos ou pour l'activité;
Fuyant ce qu'il approuve, et cherchant ce qu'il blâme,
Dégradé par son corps, ennobli par son ame.
Maître, esclave de tout, pensant trop ou trop peu,
Rampant avec la brute ou s'élevant à Dieu;
De vices, de vertus, source à jamais féconde,
La gloire, le jouet et l'énigme du monde.
De contrariétés mélange monstrueux,
Va, prends vers la science un vol présomptueux;
Va, du globe étonné mesure la surface;
De l'océan des airs ose peser la masse;

Go, soar with Plato to the empyreal sphere,
To the first good, first perfect, and first fair;
Or tread the mazy round his followers trod,
And quitting sense call imitating God;
As Eastern priests in giddy circles run,
And turn their heads to imitate the sun.
Go, teach Eternal Wisdom how to rule—
Then drop into thyself, and be a fool!

Superior beings, when of late they saw
A mortal man unfold all nature's law,
Admired such wisdom in an earthly shape,
And show'd a Newton, as we show an ape.

Could he, whose rules the rapid comet bind,
Describe or fix one movement of his mind?
Who saw its fires here rise, and there descend,
Explain his own beginning or his end?
Alas, what wonder! Man's superior part
Uncheck'd may rise, and climb from art to art;

Des astres vagabonds, du roi brillant des jours,
Calcule la distance et dirige le cours (1);
Détermine le flux et le reflux de l'onde;
Éclaircis des vieux temps l'obscurité profonde;
Va, vole dans les cieux; avec le grand Platon (2)
Cherche l'être parfait, le vrai beau, le vrai bon;
Ou de ses sectateurs perçant l'obscur dédale,
Crois que leur saint délire à Dieu même t'égale;
Tel que l'adorateur des corps brillants des cieux,
S'étourdit en tournant pour imiter ses dieux;
Fais plus: va diriger la sagesse suprême;
Puis reviens, et rougis de t'ignorer toi-même!

Lorsque les immortels voyoient du haut des airs
Newton développer les lois de l'univers,
Surpris de son audace, ils concevoient à peine
Un esprit plus qu'humain sous une forme humaine;
Et se montroient cet homme, étonnant à leurs yeux,
Comme nous nous montrons un singe ingénieux (3).

Mais des secrets des cieux l'interprète sublime
Pouvoit-il de son être approfondir l'abîme?
Lui qui sut mesurer et régler ces grands corps (4),
Savoit-il de son cœur connoître les ressorts?
Lui qui vit les soleils s'élever et descendre,
Sait-il d'où l'homme vient, où l'homme doit se rendre?
Quel prodige! l'esprit de ses vastes regards
Parcourt tous les degrés de l'échelle des arts;
Rien dans nous ne s'oppose à son essor immense:
Mais veut-il de son être approfondir l'essence,

But when his own great work is but begun,
What reason weaves, by passion is undone.
Trace science then, with modesty thy guide;
First strip off all her equipage of pride;
Deduct what is but vanity or dress,
Or learning's luxury, or idleness;
Or tricks to show the stretch of human brain,
Mere curious pleasure, or ingenious pain;
Expunge the whole, or lop the excrescent parts
Of all our vices have created arts;
Then see how little the remaining sum,
Which served the past, and must the times to come!

Two principles in human nature reign;
Self-love to urge, and reason to restrain;
Nor this a good, nor that a bad we call,
Each works its end, to move or govern all:
And to their proper operation still,
Ascribe all good; to their improper, ill.

Self-love, the spring of motion, acts the soul;
Reason's comparing balance rules the whole.

Dès les premiers efforts, l'aveugle passion
Vient brouiller tous les traits qu'a tracés la raison.
Fuis donc les préjugés qu'un vain orgueil entraîne;
De tout ce long calcul de la science humaine,
Déduis tout ce qui n'est qu'un stérile ornement,
Ou qu'un plaisir frivole, ou qu'un docte tourment,
Qu'un secours pour savoir, plutôt qu'une science,
Qu'un luxe dont l'esprit couvre son indigence;
Toutes ces questions, dont la subtilité
N'est qu'un superbe effort d'un esprit exalté;
De ces arts dangereux, vil produit de nos vices,
Raye ou la somme entière, ou les valeurs factices,
Et vois où se réduit pour nous, pour nos neveux,
De tout ce vain savoir l'héritage orgueilleux.
Viens; sondons notre cœur; voyons ce qu'il rassemble:
La raison, l'amour-propre, y dominent ensemble;
L'une n'est point un bien, l'autre n'est point un mal;
L'usage en est heureux, l'abus en est fatal:
L'une doit arrêter, l'autre aiguillonne l'ame;
La raison me conduit, l'amour-propre m'enflamme.
Trop actif ou trop lent, l'homme, sans leur accord,
S'élance sans objet, ou languit sans ressort:
C'est tantôt une plante, un arbrisseau débile,
Qui naît, végète et meurt sur sa tige immobile;
Tantôt un météore enflammé dans la nuit,
Et qui, détruisant tout, par lui-même est détruit.
L'amour-propre fougueux pousse, excite, réveille;
La raison, plus paisible, éclaire, instruit, conseille:

Man, but for that, no action could attend,
And, but for this, were active to no end:
Fix'd like a plant on his peculiar spot,
To draw nutrition, propagate, and rot;
Or, meteor-like, flame lawless through the void,
Destroying others, by himself destroy'd.
Most strength the moving principle requires;
Active its task, it prompts, impels, inspires.
Sedate and quiet the comparing lies,
Form'd but to check, deliberate, and advise.
Self-love, still stronger, as its objects nigh;
Reason's at distance, and in prospect lie:
That sees immediate good by present sense;
Reason, the future and the consequence.
Thicker than arguments, temptations throng,
At best more watchful this, but that more strong.
The action of the stronger to suspend,
Reason still use, to reason still attend.
Attention, habit and experience gains;
Each strengthens reason and self-love restrains.
  Let subtle schoolmen teach these friends to fight,
More studious to divide than to unite;
And grace and virtue, sense and reason split,
With all the rash dexterity of wit.
Wits, just like fools, at war about a name,
Have full as oft no meaning, or the same.
Self-love and reason to one end aspire;
Pain their aversion, pleasure their desire:

L'un, ardent orateur, fait entendre sa voix;
L'autre, juge prudent, discute en paix nos droits;
L'un, plus près des objets, s'enflamme davantage;
Dans un heureux lointain l'autre les envisage;
Frappé du bien présent, l'un en sent les attraits;
L'autre dans l'avenir en pressent les effets;
L'un est plus vigilant, l'autre est plus paresseuse;
Enfin l'un est moins sûr, l'autre moins vigoureuse.
Mais veux-tu du plus fort suspendre l'action?
Écoute sa rivale avec attention:
L'attention bientôt produit l'expérience;
L'habitude se forme et s'accroît en silence (5),
Et toutes trois, enfin, par un commun effort,
Secondent le plus foible, et domptent le plus fort.
Qu'ennemis de la paix, les héros des écoles,
Dans leurs distinctions subtilement frivoles,
De deux pouvoirs amis détruisent l'union,
D'avec le sentiment séparent la raison;
Et ne pensant jamais, ou pensant tous de même,
Combattent pour des mots qu'ils ont nommés système:
La raison, l'amour-propre ont le même desir;
Tous deux craignent la peine et cherchent le plaisir;
Mais l'un s'élance au but avec impatience;
L'autre plus circonspect y marche avec prudence;
L'un voudroit dévorer l'objet de son ardeur;
L'autre en pompe le miel, mais sans blesser la fleur.
Dans le champ des plaisirs, souvent le ciel sévère
Place un fruit dangereux près d'un fruit salutaire;

But greedy, that its object would devour,
This taste the honey, and not wound the flower:
Pleasure, or wrong or rightly understood,
Our greatest evil, or our greatest good.

Modes of self-love the passions we may call;
'Tis real good, or seeming, moves them all:
But since not every good we can divide,
And reason bids us for our own provide;
Passions, though selfish, if their means be fair,
List under reason, and deserve her care;
Those, that imparted, court a nobler aim,
Exalt their kind, and take some virtue's name.

In lazy apathy let stoics boast
Their virtue fix'd; 'tis fix'd as in a frost;
Contracted all, retiring to the breast;
But strength of mind is exercise, not rest:
The rising tempest puts in act the soul;
Parts it may ravage, but preserves the whole.
On life's vast ocean diversely we sail,
Reason the card, but passion is the gale;

Ou bien ou mal connus, les plaisirs enchanteurs
Sont ou nos plus grands biens, ou nos plus grands malheurs.

Que sont les passions? C'est l'amour-propre même,
Par des moyens divers marchant vers ce qu'il aime:
Leur mobile est un bien réel ou mensonger;
Puisqu'il est des trésors qu'on ne peut partager,
Puisque le ciel ordonne à chaque créature
De pourvoir aux besoins qu'imposa la nature;
Ces passions qu'en nous concentre l'intérêt,
Si leurs moyens sont purs, la raison les permet.
Mais celles dont la flamme, en grands hommes féconde,
S'élance hors de nous pour le bonheur du monde,
Deviennent des vertus, et la sage raison
A de plus nobles feux donne un plus noble nom.
Laisse au stoïque altier sa vertu léthargique,
Froidement concentrée en son cœur apathique;
Jamais un cœur glacé ne forma de héros.
On vit par l'exercice, on meurt par le repos;
Des passions en nous l'impulsion puissante
Réveille les ressorts de l'ame languissante;
C'est un orage utile en nos cœurs élevé;
Quelque partie en souffre, et le tout est sauvé.
Sur la mer de la vie, ô raisonneur frivole!
L'homme a besoin de vents ainsi que de boussole:
L'homme s'assoupiroit dans l'immobilité.
Dieu lui-même, Dieu sort de sa tranquillité;

Nor God alone in the still calm we find;
He mounts the storm, and walks upon the wind.
  Passions, like elements, though born to fight,
Yet, mix'd and soften'd, in his work unite:
These 'tis enough to temper and employ;
But what composes man, can man destroy?
Suffice that reason keep to nature's road,
Subject, compound them, follow her and God.
Love, hope, and joy, fair pleasure's smiling train;
Hate, fear, and grief, the family of pain;
These mix'd with art, and to due bounds confined,
Make and maintain the balance of the mind:
The lights and shades, whose well accorded strife
Gives all the strength and colour of our life.

  Pleasures are ever in our hands or eyes;
And when in act they cease, in prospect rise;
Present to grasp, and future still to find,
The whole employ of body and of mind.
All spread their charms, but charm not all alike;
On different senses different objects strike:

Il proméne la foudre au-dessus de nos têtes,
S'élance sur les vents et conduit les tempêtes.
Tels que dans leurs combats les éléments divers,
Unis, quoique rivaux, composent l'univers;
Les passions, malgré leurs haines mutuelles,
Dans l'univers moral se combinent entre elles.
Orgueilleux insensé, dont l'imprudente erreur
Prétend anéantir ces éléments du cœur!
Si l'homme en est formé, peut-il donc les détruire?
Sachons les employer au lieu de les proscrire;
Modérons leur ardeur, sans éteindre leur feu,
Et suivons à-la-fois et la nature et Dieu.
L'amour, la douce joie et la vive alégresse,
De l'aimable plaisir famille enchanteresse;
La peur, la sombre haine, et les soucis affreux,
Du malheur éploré cortége douloureux;
Toutes ces passions l'une à l'autre opposées
S'alliant avec art, avec soin maîtrisées,
De leur choc mutuel font jaillir le bonheur:
Ce sont des contre-poids qui balancent le cœur;
C'est l'ombre avec le jour sagement assortie,
Qui contraste avec art au tableau de la vie.
Les plaisirs, ici-bas doux charme des humains,
Sont toujours sous nos yeux ou bien entre nos mains;
Leur image toujours supplée à leur absence;
L'espérance renaît, où meurt la jouissance.
Chercher les biens futurs, goûter les biens présents,
C'est tout le soin de l'ame et tout l'emploi des sens.

Hence different passions more or less inflame,
As strong or weak, the organs of the frame;
And hence one master passion in the breast,
Like Aaron's serpent, swallows up the rest.

As man, perhaps, the moment of his breath,
Receives the lurking principle of death;
The young disease, which must subdue at length,
Grows with his growth, and strengthens with his strength:
So, cast and mingled with his very frame,
The mind's disease, its ruling passion came;
Each vital humour, which should feed the whole,
Soon flows to this, in body and in soul:
Whatever warms the heart, or fills the head,
As the mind opens, and its functions spread,
Imagination plies her dangerous art,
And pours it all upon the peccant part.

Nature its mother, habit is its nurse;
Wit, spirit, faculties, but make it worse;

Par différents attraits chacun d'eux nous attire;
Tous ont le même but, mais non le même empire.
Des objets variés frappent nos sens divers:
De là divers penchants nous sont plus ou moins chers,
Sont plus ou moins puissants, selon que leur amorce
Rencontre dans l'organe ou plus ou moins de force;
De là s'éléve enfin au fond de notre cœur
Le penchant dominant, ce superbe vainqueur,
Qui, pareil au serpent qu'un sage Hébreu fit naître,
Dévore ses rivaux ou leur commande en maître.
Dans le sein maternel l'homme reçoit, dit-on,
Le principe caché de sa destruction,
Qui, croissant avec lui, nourri de sa substance,
Subjugue lentement sa fragile existence.
Ainsi, dès le berceau, fermente dans son sein
Du penchant dominant l'indomptable levain;
Il asservit le corps, il tyrannise l'ame;
L'imagination lui prête encor sa flamme,
Lui porte tous nos vœux, lui livre tous nos sens,
Et dans ce penchant seul confond tous nos penchants.

Instinct impétueux que la nature enfante,
Que nourrit l'habitude et que le temps augmente;
Les talents asservis lui portent leur tribut,
Et loin de l'arrêter l'entraînent vers son but;
L'esprit combat pour lui; la raison elle-même
Fomente sourdement sa violence extrême.

Reason itself but gives it edge and power;
As Heaven's blest beam turns vinegar more sour.
We, wretched subjects, though to lawful sway,
In this weak queen, some favourite still obey;
Ah! if she lend not arms, as well as rules,
What can she more than tell us we are fools?
Teach us to mourn our nature, not to mend;
A sharp accuser, but a helpless friend!
Or from a judge turn pleader, to persuade
The choice we make, or justify it made;
Proud of an easy conquest all along,
She but removes weak passions for the strong:
So, when small humours gather to a gout,
The doctor fancies he has driven them out.

Yes, nature's road must ever be preferr'd;
Reason is here no guide, but still a guard:
'Tis hers to rectify, not overthrow,
And treat this passion more as friend than foe:
A mightier power the strong direction sends,
And several men impels to several ends:
Like varying winds, by other passions toss'd,
This drives them constant to a certain coast.

Telle des feux du jour la plus douce chaleur
D'un acide piquant aiguise encor l'aigreur (6).
Et nous, tristes sujets de cette foible reine,
Nous qui croyons céder à sa loi souveraine,
Nous servons en secret, au lieu de la raison,
Quelque heureux favori qui règne sous son nom.
Hélas! de ce penchant pour subjuguer les charmes,
Au lieu de nous donner de salutaires armes,
D'inutiles avis nous fatiguant toujours,
Prodigue de leçons, avare de secours,
Dur censeur, froide amie, ou sa vaine sagesse,
Sans jamais la changer, gourmande ma foiblesse,
Ou, de juge orgueilleux changée en vil flatteur,
Elle adopte nos goûts et plaide en leur faveur.
Trop fière cependant d'un triomphe facile,
Quand elle croit dompter la nature indocile,
Elle détruit en nous, par un funeste effort,
Quelques foibles penchants pour un penchant plus fort:
Quand de la goutte ainsi les humeurs sont fixées,
L'Esculape orgueilleux croit les avoir chassées.
Ah! puisque la nature a d'invincibles droits,
Suivons donc sans rougir ses immuables lois!
Sa route est la plus sûre. Au lieu d'être ton guide,
La raison n'est pour toi qu'un surveillant timide,
Qui doit, sans les bannir, calmer nos passions;
Sans briser leurs ressorts régler nos actions,
Et traiter le penchant que notre ame préfère
Plutôt en sage ami qu'en rigide adversaire.

Let power or knowledge, gold or glory, please,
Or (oft more strong than all) the love of ease;
Through life 'tis follow'd, e'en at life's expense;
The merchant's toil, the sage's indolence,
The monk's humility, the hero's pride,
All, all alike, find reason on their side.

The Eternal Art, educing good from ill,
Grafts on this passion our best principle:
'Tis thus the mercury of man is fix'd,
Strong grows the virtue with his nature mix'd;
The dross cements what else were too refined,
And in one interest body acts with mind.

As fruits, ungrateful to the planter's care,
On savage stocks inserted, learn to bear;

Par ce penchant vainqueur le monarque éternel
Au but qui lui convient conduit chaque mortel;
Les autres passions, tels que des vents volages,
Poussent le cœur flottant vers différents rivages:
Mais tel qu'un vent réglé, ce profond sentiment
Toujours aux mêmes bords l'entraîne constamment.
Oui, quel que soit le goût qui subjugue notre ame,
Soit de l'amour des arts l'impétueuse flamme,
Ou l'ardeur de la gloire, ou bien la soif de l'or,
Ou le repos enfin, souvent plus cher encor;
Tant que l'homme est vivant, même au prix de la vie
Cette pente invincible est à jamais suivie.
La raison à ses goûts consent à se plier;
L'humilité du moine et l'orgueil du guerrier,
Le travail du marchand, l'indolence du sage,
Tous, sont également certains de son suffrage.
Dieu, qui du sein du mal fait éclore le bien,
Donne à nos qualités ce penchant pour soutien;
Il enchaîne par lui notre ame vagabonde;
Puisant dans cet instinct une séve féconde,
Notre vertu devient robuste comme lui.
Dans la seule raison qu'elle trouve un appui,
Elle erre sans objet, flotte sans consistance;
Avec les sens grossiers son utile alliance
L'affermit, la cimente; et l'esprit et le corps
Réunis d'intérêt unissent leurs efforts.
Vois-tu ce sauvageon, par une greffe utile,
En un arbre fécond changer un bois stérile?

The surest virtues thus from passions shoot,
Wild nature's vigour working at the root.
What crops of wit and honesty appear
From spleen, from obstinacy, hate, or fear!
See anger, zeal and fortitude supply;
E'en avarice, prudence; sloth, philosophy;
Lust, through some certain strainers well refined,
Is gentle love, and charms all womankind;
Envy, to which the ignoble mind's a slave,
Is emulation in the learn'd or brave;
Nor virtue, male or female, can we name,
But what will grow on pride, or grow on shame.

Thus nature gives us (let it check our pride)
The virtue nearest to our vice allied:
Reason the bias turns to good from ill,
And Nero reigns a Titus, if he will.
The fiery soul abhorr'd in Catiline,
In Decius charms, in Curtius is divine:

Ainsi les passions fertilisent le cœur;
La nature nourrit leur sauvage vigueur.
De talents, de vertus quelle récolte heureuse
Fait germer, fait mûrir leur séve généreuse!
La crainte à la douceur quelquefois nous conduit;
De l'obstination la constance est le fruit;
L'odieuse avarice enfante la prudence;
La sagesse souvent naquit de l'indolence;
Le zèle impétueux, la bouillante valeur,
De l'ardente colère empruntent leur chaleur;
A notre vanité nos arts doivent la vie;
L'émulation même est fille de l'envie;
La brûlante luxure, en épurant ses feux,
Devient du tendre amour le flambeau vertueux.
Il n'est point, en un mot, de qualités de l'ame
Qui ne puissent, dans l'homme ainsi que dans la femme,
Éclore de la honte, ou s'enter sur l'orgueil;
Et leur base est souvent ce qu'on croit leur écueil.
Ainsi, des fiers humains que l'orgueil en rougisse,
La vertu dans nos cœurs est toujours près du vice (7),
Et d'une même tige ils sont formés tous deux.
Lorsque l'ame incertaine est suspendue entre eux,
La raison, par le poids de ses sages maximes,
Détermine aux vertus et détourne des crimes.
Néron, en l'écoutant, pouvoit être un Titus;
L'affreux Catilina, le divin Décius,
Reçurent tous les deux une fougue brûlante;
Ce qu'on abhorre en l'un dans l'autre nous enchante.

The same ambition can destroy or save,
And makes a patriot, as it makes a knave.
This light and darkness in our chaos join'd,
What shall divide? The God within the mind.
Extremes in nature equal ends produce,
In man they join to some mysterious use:
Though each by turns the other's bounds invade,
As, in some well-wrought picture, light and shade,
And oft so mix, the difference is too nice
Where ends the virtue, or begins the vice.

Fools! who from hence into the notion fall,
That vice or virtue there is none at all.
If white and black blend, soften, and unite
A thousand ways, is there no black or white?
Ask your own heart, and nothing is so plain;
'Tis to mistake them, costs the time and pain.

Vice is a monster of so frightful mien,
As, to be hated, needs but to be seen;
Yet seen too oft, familiar with her face,
We first endure, then pity, then embrace.

La même ambition sauve et perd les états,
Fait les grandes vertus et les grands attentats.
Dans ce chaos du cœur, si brillant et si sombre,
Qui peut donc démêler la lumière de l'ombre,
Les vertus des défauts, et le vrai de l'erreur?
C'est Dieu, ce Dieu qui parle au fond de notre cœur.
Le ciel dans l'univers rapproche les extrêmes;
Leur nature diffère et leurs fins sont les mêmes.
Dans l'homme il les unit pour quelques grands desseins;
Souvent même on les voit, ambitieux voisins,
Entre eux se disputant le cœur qui les rassemble,
Usurper l'un sur l'autre et se confondre ensemble:
Et comme nous voyons, sous des pinceaux heureux,
Les ombres et les jours se mélanger entre eux;
Souvent on cherche en vain à marquer la nuance
Où le vice finit, où la vertu commence.
Mais parceque leurs traits vous semblent confondus,
N'est-il, à votre gré, ni vices ni vertus?
Que le clair et l'obscur avec art se marient,
Cessent-ils d'exister au moment qu'ils s'allient?
Et du mal et du bien le juge est dans nos cœurs,
Milord; il en est d'eux ainsi que des couleurs;
Il nous faut plus de temps, plus de peine peut-être,
Pour confondre leurs traits, que pour les reconnoître.
Le vice est effrayant, et ce monstre odieux
N'a, pour nous révolter, qu'à paroître à nos yeux:
Cependant cette horreur de jour en jour s'efface;
On le souffre, on le plaint, on l'excuse, on l'embrasse;

But where the extreme of vice, was ne'er agreed:
Ask where's the north? At York, 'tis on the Tweed:
In Scotland, at the Orcades; and there,
At Greenland, Zembla, or the Lord knows where.
No creature owns it in the first degree,
But thinks his neighbour further gone than he:
E'en those who dwell beneath its very zone,
Or never feel the rage, or never own;
What happier natures shrink at with affright,
The hard inhabitant contends is right.

Virtuous and vicious every man must be,
Few in the extreme, but all in the degree;
The rogue and fool by fits is fair and wise;
And e'en the best, by fits, what they despise.
'Tis but by parts we follow good or ill;
For, vice or virtue, self-directs it still:
Each individual seeks a several goal,
But Heaven's great view, is one, and that the whole.
That counterworks each folly and caprice;
That disappoints the effect of every vice;
That, happy frailties to all ranks applied,
Shame to the virgin, to the matron pride;
Fear to the statesman, rashness to the chief;
To kings presumption, and to crowds belief:

Mais son plus haut degré, quel est-il? Sur ce point
Recueillez les avis, ils ne s'accordent point.
Quel pays est le Nord? A Tunis, c'est l'Espagne;
En Espagne, la France; en France, l'Allemagne:
L'Allemand à son tour le renvoie au Lapon;
Celui-ci nomme encor quelque autre région.
On juge ainsi du mal: nul ne se rend justice;
Chacun voit loin de lui l'extrémité du vice;
Son voisin à ses yeux en est toujours plus près;
Celui même qui touche à son dernier excès,
Ou jamais ne le sent, ou jamais ne l'avoue.
Ce qu'un bon cœur abhorre, un scélérat s'en loue.
L'habitude peut tout; il n'existe à ses yeux
Ni de tristes climats, ni de vices hideux.
Notre ame entre le mal et le bien se partage;
Le sage est souvent fou, le fou souvent est sage;
Nous sommes vertueux, vicieux par accès;
Tous le sont à demi, peu le sont à l'excès;
Car chacun bien ou mal n'agit que pour soi-même;
Chacun tend à son but. Mais l'arbitre suprême
Ne voit qu'un grand objet, le bien de l'univers;
C'est lui qui, l'un par l'autre, affoiblit nos travers;
Contre une passion fait combattre un caprice;
Par un vice opposé contre-balance un vice;
Fait servir les défauts à la société:
Donne aux filles la honte, aux femmes la fierté;
Souffle au guerrier fougueux ses fureurs courageuses,
Au ministre prudent ses craintes ombrageuses;

That, virtue's ends from vanity can raise,
Which seeks no interest, no reward but praise;
And build on wants, and on defects of mind,
The joy, the peace, the glory of mankind.

Heaven forming each on other to depend,
A master, or a servant, or a friend,
Bids each on other for assistance call,
Till one man's weakness grows the strength of all.
Wants, frailties, passions, closer still ally
The common interest, or endear the tie.
To these we owe true friendship, love sincere,
Each home-felt joy that life inherits here;
Yet from the same we learn, in its decline,
Those joys, those loves, those interests, to resign;
Taught half by reason, half by mere decay,
To welcome death, and calmly pass away.

Whate'er the passion, knowledge, fame, or pelf,
Not one will change his neighbour with himself.

Par la présomption sait enhardir les rois,
Par la crédulité soumet le peuple aux lois;
Aux grandes actions excite une grande ame,
Par cette vanité que l'honneur seul enflamme;
Enfin, sur le désordre et le trouble du cœur,
Établit la concorde et fonde le bonheur.

C'est peu; par nos besoins il nous joint l'un à l'autre;
Dans le bonheur d'autrui nous rencontrons le nôtre;
Foibles séparément, l'union nous rend forts;
Chaque membre jouit de la santé du corps.
Les défauts, les besoins, les foiblesses humaines,
Resserrent l'intérêt, embellissent les chaînes;
On leur doit de l'amour les doux épanchements,
De la vive amitié les nobles sentiments;
Tous ces plaisirs du cœur, notre plus doux partage,
Et de tous les humains le commun héritage.
Plus vieux, et dégoûté de tant de tristes soins,
Ces mêmes passions, ces défauts, ces besoins,
Des amours, des plaisirs rendent la fin moins rude;
Enfin, moitié raison, moitié décrépitude,
L'homme apprend à bénir le terme de son cours (8),
Et voit tranquillement s'évaporer ses jours.

Quel que soit cependant l'objet qui l'intéresse,
L'ambition, les arts, la gloire ou la richesse,

The learn'd is happy nature to explore,
The fool is happy that he knows no more;
The rich is happy in the plenty given,
The poor contents him with the care of Heaven.
See the blind beggar dance, the cripple sing,
The sot a hero, lunatic a king:
The starving chemist in his golden views
Supremely bless'd, the poet in his muse.
See! some strange comfort every state attend,
And pride bestow'd on all, a common friend.
See some fit passion every age supply;
Hope travels through, nor quits us when we die.

Behold the child, by nature's kindly law,
Pleased with a rattle, tickled with a straw:
Some livelier plaything gives his youth delight,
A little louder, but as empty quite:
Scarfs, garters, gold, amuse his riper stage,
And beads and prayer-books are the toys of age:
Pleased with this bauble still, as that before,
Till tired he sleeps, and life's poor play is o'er.
Meanwhile opinion gilds with varying rays
Those painted clouds that beautify our days:
Each want of happiness by hope supplied,
And each vacuity of sense by pride:
These build as fast as knowledge can destroy;
In folly's cup still laughs the bubble joy;

Tout homme, grace au ciel, vit enchanté de lui.
Nul de nous ne voudroit s'échanger pour autrui.
Le sage à méditer met son bonheur suprême,
L'ignorant est heureux par l'ignorance même;
L'alchimiste affamé voit en songe de l'or;
Le riche s'applaudit en comptant son trésor.
Vois l'heureux mendiant bénir la Providence;
Vois le boiteux qui chante et l'aveugle qui danse;
Le fou se croit un roi, le buveur un héros,
Et le poëte est fier de cadencer des mots.
Chaque âge a son plaisir, chaque état a ses charmes;
Le bien succède au mal, les ris suivent les larmes;
L'orgueil vient nous flatter au sortir du berceau,
Et l'espoir nous conduit aux portes du tombeau.
Vois cet enfant naïf: sa main n'est occupée
Qu'à frapper son tambour, qu'à parer sa poupée.
La jeunesse succède; il se livre à des jeux
Peut-être plus bruyants, mais non plus sérieux.
Dans l'âge mûr, épris des richesses, des titres,
Ses joujoux sont de l'or, des cordons et des mitres;
Sa vieillesse s'amuse avec des chapelets;
Et le trépas, enfin, vient briser ses hochets.
Mais jusqu'à ce moment l'erreur enchanteresse
Dans sa coupe à longs traits lui fait puiser l'ivresse;
Et pour nous rendre heureux, nous abusant toujours,
De nuages dorés elle embellit nos jours (9).
Que la triste raison dissipe un doux mensonge,
La douce illusion enfante un autre songe:

One prospect lost, another still we gain:
And not a vanity is given in vain;
E'en mean self-love becomes, by force divine,
The scale to measure others' wants by thine.
See! and confess, one comfort still must rise;
'Tis this, Though man's a fool, yet GOD IS WISE.

L'espoir des biens futurs tient lieu des biens présents;
L'orgueil remplit toujours le vide du bon sens;
Notre amour-propre même, utile au bien des autres,
Apprend à mesurer leurs besoins par les nôtres.
La vanité souvent nous remplit d'un beau feu,
Et jusqu'en sa folie, on reconnoît un dieu.

NOTES

DE LA DEUXIÈME ÉPITRE.

(1) Des astres vagabonds, du roi brillant des jours,
Calcule la distance et dirige le cours.

Ce fut dans le temps où Pope composa son poëme, que se firent les premières entreprises pour aller mesurer le degré du méridien sous l'équateur et sous le cercle polaire, afin de déterminer la véritable figure de la terre; chose de la dernière importance pour l'astronomie et pour la navigation. Il fait ensuite allusion à la chronologie de la Grèce par Newton, dont la réforme étoit basée sur ces deux sublimes conceptions, la différence entre les règnes des rois et les générations des hommes; et la position des colures des équinoxes et des solstices, au temps de l'expédition des Argonautes.

(2) Va, vole dans les cieux, avec le grand Platon.

« Il semble, dit M. de Fontanes, que Pope, en parlant des disciples de Platon, ait voulu désigner Malebranche, quoiqu'il ne l'ait pas nommé. » « Le presque divin Malebranche, a dit M. de Buffon, est le simulacre de Platon en philosophie. » La métaphysique de l'auteur de la *Recherche de la Vérité*, est sans doute pleine d'erreurs; mais ces erreurs sont brillantes. D'ailleurs, le quatrième volume renferme des vérités importantes. Les philosophes de nos jours ont souvent copié cet ouvrage, sans le citer une seule fois. Ce qui doit sur-tout rendre Malebranche précieux aux gens de lettres, c'est son style, qui réunit à-la-fois la concision et la clarté, l'éclat et le naturel. Malebranche est plein d'ima-

gination, et cependant il ne prodigue point les figures; il évite également l'abus des métaphores, ou celui des termes abstraits. Il est peu de nos écrivains en prose qui ne tombent aujourd'hui dans l'un ou l'autre de ces excès. »

(3) Comme nous nous montrons un singe ingénieux.

On dira peut-être pourquoi, au lieu d'un singe, ne pas citer un animal plus noble, l'éléphant, par exemple, que l'auteur appelle un être *presque doué de raison?* Je réponds: Parcequ'il falloit une figure peu différente de la *figure humaine*, accompagnée de quelque sagacité, pour donner lieu au doute si un pareil animal appartient à la classe des hommes, ou non. Ainsi la spiritualité que Newton a en commun avec les anges, jointe à sa supériorité sur les autres hommes, a pu faire soupçonner à ces êtres supérieurs qu'il appartenoit à leur ordre. C'est sur cette espèce de relation qu'est fondée la beauté de la comparaison. Les commentateurs anglais ont critiqué, avec raison, la traduction foible et inexacte que Du Resnel a faite de ces quatre beaux vers:

Superior beings, when of late they saw
A mortal man unfold all nature's law,
Admired such wisdom, in an earthly shape,
And shew'd a Newton, as we shew an ape.

Des célestes esprits la vive intelligence
Regarde « avec pitié notre foible science. »
Newton, le grand Newton que nous admirons tous,
Est peut-être pour eux « ce qu'un singe est pour nous. »

Quelle différence, en effet, de cette pâle imitation à la traduction de Delille!

On lit dans la belle épître que Voltaire adresse à la marquise du Châtelet, sur la philosophie de Newton:

Confidents du Très-Haut, substances éternelles,
Qui brûlez de ses feux, qui couvrez de vos ailes
Le trône où votre maître est assis parmi vous,
Parlez, du grand Newton n'étiez-vous pas jaloux?

Il y a plus de pompe et d'éclat dans la figure que Voltaire emploie; et dans la pensée, plus de cette grandeur qui en impose d'abord : mais n'y auroit-il pas plus de vérité dans Pope? Quelle pitié, en effet, pour les substances qui puisent à leur source les vérités éternelles, que les vains efforts des hommes pour en pénétrer le mystère!

(4) Lui qui sut mesurer et régler ces grands corps.

Newton, en calculant la vitesse du mouvement d'une comète, et la courbe qu'elle décrivoit, a conjecturé, avec beaucoup de vraisemblance, que ces astres décrivent perpétuellement autour du soleil des ellipses fort excentriques, et peu différentes des paraboles.

(5) L'attention bientôt produit l'expérience :
L'habitude se forme, et s'accroît en silence.

« Il ne faut pas se méconnoître; nous sommes corps autant qu'esprit : et de là vient que l'instrument par lequel la persuasion se fait, n'est pas la seule démonstration. Combien y a-t-il peu de choses démontrées! Les preuves ne convainquent que l'esprit; la coutume fait nos preuves les plus fortes..... Il est vrai qu'il ne faut pas commencer par elle pour trouver la vérité; mais il faut avoir recours à elle, quand une fois l'esprit a vu où est la vérité, afin de nous abreuver et de nous teindre de cette créance qui nous échappe à toute heure; car d'en avoir toujours les preuves présentes, c'est trop d'affaire. Il faut acquérir une créance plus facile qui est celle de l'habitude, qui, sans violence, sans avis, sans argument, nous fait croire les choses, et incline toutes nos puissances à cette créance, en sorte que notre ame y tombe naturellement. Il faut donc faire marcher nos deux pièces ensemble; l'esprit, par les raisons qu'il suffit d'avoir vues une fois en sa vie; et les sens, par la coutume, et en ne leur permettant pas de s'incliner au contraire. » *Pens. de Pascal, chap. 7.*

(6) D'un acide piquant aiguise encor l'aigreur.

Saint Paul employoit précisément le même argument, pour donner la plus haute idée de l'utilité de la religion chrétienne (Ép. aux Rom., ch. VII). Mais, dira-t-on, le poëte a peut-être indiqué quelque reméde fourni par la religion naturelle. Bien loin de là, il laisse ici la raison destituée de tout secours. Que peut-on en inférer, sinon qu'il faut chercher le reméde dans cette religion qui seule a jamais osé le promettre.

(7) Ainsi, des fiers humains que l'orgueil eu rougisse,
La vertu dans nos cœurs est toujours près du vice.

Ce passage a donné lieu à de vives réclamations de la part des moralistes et des théologiens. « Quoi! se sont-ils écriés, il n'y a que peu de différence entre le vice et la vertu! Cette différence est infinie, telle qu'entre l'ordre et le chaos, entre Dieu et la créature, entre le bien et le mal, entre le néant et l'être. » On peut dire que ce sont là des raisonnements scolastiques, faits sur des considérations et des aperçus métaphysiques, qui ne sauroient les admettre, et par des hommes qui n'ont pas voulu comprendre Pope, quelque clair et intelligible qu'il soit. « Étudiez l'homme, dit-il; vous verrez que la ligne qui sépare la générosité de la prodigalité, le zéle du fanatisme, la fermeté de l'obstination, est souvent imperceptible. On passe souvent de l'un à l'autre sans s'en apercevoir. »

(8) L'homme apprend à bénir le terme de son cours,
Et voit tranquillement s'évaporer ses jours.

Comme ce passage a été mal entendu, il est nécessaire de le mettre dans tout son jour. C'est à ces foiblesses, dit notre auteur, que nous devons tous les agréments de la vie privée; cependant, quand nous arrivons à cet âge, qui, généralement parlant, dispose les hommes à jeter un coup d'œil plus sérieux sur la véritable valeur des choses,

et par conséquent à faire des réflexions sur l'état à venir, la considération que les fondements de nos joies, de nos amours, et de nos amitiés, ne sont que des besoins, des foiblesses et des passions, sert puissamment à nous détacher du monde, et à nous porter à penser à un autre état. L'observation est neuve, et d'une grande vérité; elle confirme la thèse générale que Dieu, en créant le mal, a voulu qu'il produisît le bien à chaque pas.

(9) Et pour nous rendre heureux, nous abusant toujours,
De nuages dorés elle embellit nos jours.

Le P. Garasse, fameux casuiste, dans sa *Somme Théologique*, a déduit de ce principe une conséquence fort charitable: « Selon la justice, dit ce théologien, tout travail honnête doit être récompensé de louange ou de satisfaction. Quand les bons esprits font un ouvrage excellent, ils sont justement récompensés par les suffrages du public. Quand un pauvre esprit travaille beaucoup pour faire un mauvais ouvrage, il n'est pas juste, ni raisonnable, qu'il attende des louanges publiques: car elles ne lui sont point dues : mais, afin que ses travaux ne demeurent pas sans récompense, Dieu lui donne une satisfaction personnelle, que personne ne lui peut envier sans une injustice plus que barbare; tout ainsi que Dieu, qui est juste, donne de la satisfaction aux grenouilles de leur chant. »

ESSAI SUR L'HOMME.

ÉPITRE III.

THE ARGUMENT.

OF THE NATURE AND STATE OF MAN WITH RESPECT TO SOCIETY.

The whole universe one system of society. Nothing made wholly for itself, nor yet wholly for another. The happiness of animals mutual. Reason or instinct operate alike to the good of each individual. Reason or instinct operate also to society in all animals. How far society carried by instinct. How much farther by reason. Of that which is called the state of nature. Reason instructed by instinct in the invention of arts, and in the forms of society. Origin of political societies. Origin of monarchy. Patriarchal government. Origin of true religion and government, from the same principle, of love. Origin of superstition and tyranny, from the same principle, of fear. The influence of self-love operating to the social and public good. Restoration of true religion and government, on their first principle. Mixed government. Various forms of each, and the true end of all.

ARGUMENT.

DE LA NATURE ET DE L'ÉTAT DE L'HOMME PAR RAPPORT A LA SOCIÉTÉ.

L'univers n'est qu'un système de société. Rien n'est fait entièrement pour lui-même, ni entièrement pour un autre. Les animaux ont leur bonheur aussi bien que l'homme. La raison et l'instinct coopèrent également au bien de chaque individu. La raison ou l'instinct concourent à la formation des sociétés parmi tous les animaux. Jusqu'à quel point peut s'élever la société formée par l'instinct seulement. Combien elle est plus parfaite, lorsque c'est la raison qui l'a formée. De ce qu'on appelle l'état de la nature. La raison éclairée par l'instinct, invente les arts et crée diverses formes de société. Origine des sociétés politiques: Origine de la monarchie. Gouvernement patriarcal. L'amour est le principe et la source de la vraie religion et d'un bon gouvernement. La crainte est le principe de la superstition et de la tyrannie. Influence de l'amour-propre sur le bien-être de la société et sur le bien public. Rétablissement de la vraie religion et d'un bon gouvernement sur leur premier principe. Gouvernement mixte. Diverses formes de chacun de ces gouvernements, et véritable but de tous.

AN ESSAY ON MAN.

EPISTLE THE THIRD.

HERE then we rest; the Universal Cause
Acts to one end, but acts by various laws.
In all the madness of superfluous health,
The trim of pride, the impudence of wealth,
Let this great truth be present night and day;
But most be present, if we preach or pray.

Look round our world; behold the chain of love
Combining all below and all above.
See plastic nature working to this end,
The single atoms each to other tend,
Attract, attracted to, the next in place
Form'd and impell'd its neighbour to embrace.
See matter next, with various life endued,
Press to one centre still, the general good.
See dying vegetables life sustain,
See life dissolving vegetate again:
All forms that perish other forms supply
(By turns we catch the vital breath, and die),

ESSAI SUR L'HOMME.

EPITRE TROISIÈME.

Ne l'oublions jamais : dans ce vaste système,
Les moyens sont divers ; mais le but est le même.
Rien n'est indépendant ; ce Dieu qui nous a faits
Lui-même est au grand tout uni par ses bienfaits (1).
Au milieu des grandeurs, au sein de la richesse,
Dans les accès fougueux d'une ardente jeunesse,
Dans le cours enivrant de la prospérité,
Souviens-toi, jour et nuit, de cette vérité ;
Mais qu'elle soit sur-tout profondément sentie,
Et du docteur qui prêche, et du dévot qui prie.
Vois de la terre au ciel le monde inanimé ;
Vois comme pour s'unir tout est mu, tout formé ;
Vois pour le grand dessein travailler la nature ;
Chaque être s'approcher d'une autre créature ;
Chaque atôme attirant, attiré tour-à-tour,
Et l'univers entier enchaîné par l'amour.
Vois toute la nature, insensible ou vivante,
Vers le bien général suivre la même pente,
Les végétaux dissous nourrir les animaux,
Les animaux détruits renaître en végétaux.
Une forme en mourant par une autre est suivie ;
Nous passons tour-à-tour de la mort à la vie (2).

Like bubbles on the sea of matter borne,
They rise, they break, and to that sea return.
Nothing is foreign; parts relate to whole:
One all-extending, all-preserving soul
Connects each being, greatest with the least;
Made beast in aid of man, and man of beast;
All served, all serving: nothing stands alone;
The chain holds on, and where it ends, unknown.

Has God, thou fool! work'd solely for thy good,
Thy joy, thy pastime, thy attire, thy food?
Who for thy table feeds the wanton fawn,
For him as kindly spread the flowery lawn:
Is it for thee the lark ascends and sings?
Joy tunes his voice, joy elevates his wings.
Is it for thee the linnet pours his throat?
Loves of his own and raptures swell the note.
The bounding steed you pompously bestride
Shares with his lord the pleasure and the pride.
Is thine alone the seed that strews the plain?
The birds of heaven shall vindicate their grain.
Thine the full harvest of the golden year?
Part pays, and justly, the deserving steer:

Tout change; la matière est une vaste mer
Où, comme cette bulle, enfant léger de l'air,
Qui se gonfle, et se brise, et s'engloutit dans l'onde,
Tout naît, meurt, et retourne à la masse féconde;
Et l'on voit chaque jour, sous mille aspects divers,
De ses vivants débris renaître l'univers.
Rien n'est indépendant: une main souveraine
D'innombrables anneaux forme une vaste chaîne.
Tout donne et tout reçoit; tout jouit et tout sert,
Et le foible et le fort agissent de concert.
La bête vit pour l'homme, et l'homme pour la bête;
Tout est lié; qui sait où la chaîne s'arrête?
Homme aveugle! crois-tu que Dieu borne ses soins
A contenter tes vœux, ton luxe et tes besoins?
Cet innocent agneau, né pour ta nourriture,
Pour lui voit tous les ans renaître la verdure;
Crois-tu que pour toi seul, variant ses concerts,
L'alouette, en chantant, s'élève dans les airs?
Non, non; la douce joie inspire son ramage,
La douce volupté soulève son plumage.
Est-ce pour ton plaisir, que de sa tendre voix
Le jeune rossignol fait retentir les bois?
En sons harmonieux exhalant son ivresse,
Il chante ses plaisirs, il chante sa tendresse.
Ce coursier bondissant, fier de vaincre sous toi,
Partage le plaisir de répandre l'effroi.
Le bœuf traîne le soc; mais cet esclave utile
Tire un juste tribut du champ qu'il rend fertile.

The hog, that ploughs not, nor obeys thy call,
Lives on the labours of this lord of all.

Know, Nature's children all divide her care;
The fur that warms a monarch warm'd a bear.
While man exclaims, See all things for my use!
See man for mine! replies a pamper'd goose:
And just as short of reason he must fall,
Who thinks all made for one, not one for all.
Grant that the powerful still the weak control:
Be man the wit and tyrant of the whole:
Nature that tyrant checks; he only knows,
And helps, another creature's wants and woes.
Say, will the falcon, stooping from above,
Smit with her varying plumage, spare the dove?
Admires the jay the insect's gilded wings?
Or hears the hawk when Philomela sings!
Man cares for all: to birds he gives his woods,
To beasts his pastures, and to fish his floods:
For some his interest prompts him to provide,
For more his pleasure, yet for more his pride:
And feed on one vain patron, and enjoy
The extensive blessing of his luxury.
That very life his learned hunger craves,
He saves from famine, from the savage saves;
Nay, feasts the animal he dooms his feast,
And, till he ends the being, makes it bless'd:

Le sauvage animal dans les bois élevé,
Vient se nourrir du grain qu'il n'a point cultivé;
Et l'oiseau, qui sans soin vit du fruit de ta peine,
Ose du roi du monde infester le domaine.
Le ciel à ses enfants partage ses secours;
La fourrure des rois a revêtu des ours.
«Pour moi, dit l'homme altier, pour moi seul tout s'empresse.
L'homme vit pour moi seul, dit l'oison qu'on engraisse.»
L'un et l'autre s'abuse; et le maître des cieux
Les fit pour l'univers, non l'univers pour eux.
Mais des foibles enfin que les plus forts soient maîtres;
Sois et le bel esprit et le tyran des êtres;
Les cieux de ce tyran leur assurent les soins;
Lui seul connoît leur prix et prévoit leurs besoins.
Ce plumage émaillé que le pigeon déploie
A l'avide épervier fait-il lâcher sa proie?
Le chant du rossignol touche-t-il le faucon?
Le geai respecte-t-il l'éclat du papillon?
Quelquefois par plaisir, d'autres fois par foiblesse,
Plus souvent par orgueil, l'homme à tout s'intéresse (3);
Il donne, sans regret, ses forêts aux oiseaux,
Ses fleuves aux poissons, et ses prés aux troupeaux.
Ceux dont ta faim savante un jour doit se repaître,
Eux-mêmes sont nourris, défendus par leur maître;
Ces sujets fortunés d'un roi voluptueux
Partagent avec lui son luxe fastueux;
Et mettant à profit ses superbes caprices,
Pour mieux flatter son goût, vivent dans les délices.

Which sees no more the stroke, or feels the pain,
Than favour'd man by touch ethereal slain.
The creature had his feast of life before;
Thou too must perish, when thy feast is o'er!
To each unthinking being, Heaven, a friend,
Gives not the useless knowledge of its end:
To man imparts it; but with such a view
As, while he dreads it, makes him hope it too:
The hour conceal'd, and so remote the fear,
Death still draws nearer, never seeming near.
Great standing miracle! that Heaven assign'd
Its only thinking thing this turn of mind.

Whether with reason or with instinct bless'd,
Know, all enjoy that power which suits them best;
To bliss alike by that direction tend,
And find the means proportion'd to their end.
Say, where full instinct is the unerring guide,
What pope or council can they need beside?
Reason, however able, cool at best,
Cares not for service, or but serves when press'd,
Stays till we call, and then not often near;
But honest instinct comes a volunteer,
Sure never to o'ershoot, but just to hit;
While still too wide or short is human wit;

Ainsi, sans redouter et sans prévoir la mort,
Au sein de l'abondance ils terminent leur sort :
Enfin, tous ont joui jusqu'au moment suprême.
Tu jouiras comme eux et périras de même (1).
Aux êtres sans raison Dieu cache par bonté
L'irrévocable arrêt de leur mortalité.
De quoi leur serviroit cette attente funeste?
L'homme sait qu'il mourra ; mais la faveur céleste
De cette perspective adoucit les horreurs :
La mort, objet d'espoir ainsi que de terreurs,
Se montre comme un port après un long orage ;
Elle avance vers nous, mais derrière un nuage ;
Nous marchons sans le voir au terme de nos jours ;
Il semble toujours loin, en s'approchant toujours.
Miracle subsistant, sublime Providence!
La mort ne s'offre ainsi qu'au seul être qui pense.
Soit que de la raison il écoute la voix,
Soit que de l'instinct seul il reçoive des lois,
Chaque être ici connoît tout ce qu'il doit connoître
Pour arriver au but que lui prescrit son maître :
Pour conduire au bonheur les moyens sont égaux.
Dis-moi, puisque l'instinct suffit aux animaux,
De quoi leur serviroit l'appareil des systèmes,
L'orgueil dogmatisant, le faux jour des problèmes,
De l'esprit des humains orgueilleux attribut?
Souvent la raison passe, ou n'atteint pas le but :
Sans jamais s'égarer leur instinct les y mène ;
L'instinct vole au bonheur, et la raison s'y traîne (5).

Sure by quick nature happiness to gain,
Which heavier reason labours at in vain.
This too serves always, reason never long:
One must go right, the other may go wrong.
See then the acting and comparing powers,
One in their nature, which are two in ours;
And reason raise o'er instinct as you can,
In this 'tis God directs, in that 'tis man.

Who taught the nations of the field and wood
To shun their poison, and to choose their food?
Prescient, the tides or tempests to withstand,
Build on the wave, or arch beneath the sand?
Who made the spider parallels design,
Sure as De Moivre, without rule or line?
Who bid the stork, Columbus-like, explore
Heavens not his own, and worlds unknown before?
Who calls the council, states the certain day?
Who forms the phalanx, and who points the way?

God, in the nature of each being, founds
Its proper bliss, and sets its proper bounds:
But as he framed the whole, the whole to bless,
On mutual wants built mutual happiness;
So from the first, eternal order ran,
And creature link'd to creature, man to man.

L'instinct fidèle accourt au cri de leurs besoins;
La raison nous refuse, ou diffère ses soins;
L'instinct rapide agit, quand la raison conseille;
L'un veille constamment, l'autre souvent sommeille;
L'une marche par bonds, l'autre d'un pas égal;
L'un tend toujours au bien, l'autre peut tendre au mal.
Dans l'un Dieu réunit, et dans l'autre il sépare
Le principe qui pousse et celui qui compare;
Enfin, malgré l'excès de notre ambition,
Dieu dirige l'instinct et l'homme la raison (6).

Vois-tu les animaux, guidés par la nature,
Entre mille poisons choisir leur nourriture (7),
Prévoir les ouragans, bâtir, Mansards nouveaux,
Des voûtes sous le sable et des murs sous les eaux?
Vois ces plans alignés qu'en géomètre habile,
Sans règle, dans un coin, trace un insecte agile;
Ces voyageurs ailés, Colombs audacieux,
Dans un monde nouveau cherchant de nouveaux cieux.
Qui préside au conseil où ce peuple si sage
Détermine le but et le jour du voyage?
Qui donne le signal, range les bataillons,
Et dans les champs de l'air conduit ces légions?

Dieu, bienfaiteur commun de chaque créature,
Mit dans ses facultés, plaça dans sa nature
Le germe du bonheur qui lui fut préparé,
Et fixa ce bonheur à son juste degré.
Mais comme il fit un tout, sa sagesse profonde,
Pour rendre heureux ce tout, et conserver le monde,

Whate'er of life all-quickening ether keeps,
Or breathes through air, or shoots beneath the deeps,
Or pours profuse on earth, one nature feeds
The vital flame, and swells the genial seeds.
Not man alone, but all that roam the wood,
Or wing the sky, or roll along the flood,
Each loves itself, but not itself alone,
Each sex desires alike, till two are one.
Nor ends the pleasure with the fierce embrace;
They love themselves, a third time, in their race.

Thus beast and bird their common charge attend,
The mothers nurse it, and the sires defend;
The young dismiss'd to wander earth or air,
There stops the instinct, and there ends the care;
The link dissolves, each seeks a fresh embrace,
Another love succeeds, another race.

Fit naître, en prescrivant un échange de soins,
Le bonheur mutuel de mutuels besoins.
Tel est l'ordre éternel qui, dès le premier âge,
De la création embrassant l'assemblage,
Courut de rang en rang, et par d'utiles nœuds
Enchaîna l'être à l'être, et les hommes entre eux.
Vois tous les corps vivants, dont la flamme éthérée
Entretient chaque espèce à jamais réparée;
Ceux qui d'un vol léger fendent le sein des airs;
Ceux qu'on entend bondir dans le gouffre des mers;
Et tous ceux dont la terre, aux flancs inépuisables,
Enfante chaque jour les tribus innombrables:
Une même nature, ame de tous ces corps,
Allume en eux la vie, échauffe leurs ressorts,
Et d'un souffle puissant incessamment féconde
Les germes créateurs qui repeuplent le monde.
Chaque homme, et comme lui, chacun des animaux
Qui courent dans les bois, fendent l'air ou les eaux,
S'aime, mais jamais seul. Deux sexes se répondent:
Dans leurs brûlants transports leurs êtres se confondent.
Mais l'amour ne meurt pas avec la volupté;
Ils s'aiment de nouveau dans leur postérité.
Vois la brute ou l'oiseau dans l'air, dans les campagnes:
De fidèles époux, et leurs chères compagnes
De leur douce union soignent le tendre fruit;
Le père le défend, la mère le nourrit.
Peut-il sans leur secours chercher sa nourriture?
Le couple se livrant aux soins de la nature,

A longer care man's helpless kind demands;
That longer care contracts more lasting bands;
Reflection, reason, still the ties improve,
At once extend the interest, and the love:
With choice we fix, with sympathy we burn;
Each virtue in each passion takes its turn;
And still new needs, new helps, new habits rise,
That graft benevolence on charities.

Still as one brood, and as another rose,
These natural love maintain'd, habitual those:
The last, scarce ripen'd into perfect man,
Saw helpless him from whom their life began:
Memory and forecast just returns engage,
That pointed back to youth, this on to age;
While pleasure, gratitude, and hope, combined,
Still spread the interest, and preserved the kind.

L'envoie habiter l'air, ou les eaux ou les champs.
Tous deux sont étrangers à leurs propres enfants;
Et l'instinct, dénouant la chaîne mutuelle,
Un nouveau nœud commence une race nouvelle.
Mais d'un secours plus long notre enfance a besoin;
Le nœud qui nous unit s'étend aussi plus loin.
La prudente raison en secret le cimente;
Par la réflexion sa puissance s'augmente,
Et par d'heureux rapports nous sentons chaque jour
L'intérêt de s'aimer s'accroître avec l'amour.
Le choix fixe nos cœurs que le penchant entraîne;
Des vives passions qui forment cette chaîne,
Les transports épurés se changent en vertus;
Des besoins, des secours, des rapports assidus
Viennent sur les bienfaits enter la bienveillance;
Une race grandit lorsqu'une autre commence;
Un amour d'habitude enchaîne les premiers;
Un amour naturel lie entre eux les derniers.
Ceux-ci sont-ils formés? leur père en décadence
Réclame le secours qui soutint leur enfance:
Alors des soins reçus le tendre souvenir,
Et le pressentiment des besoins à venir,
Enfin ce qu'on obtient, et ce que l'on espère,
Appelle les enfants au secours de leur père;
Ainsi les doux plaisirs, ou sentis, ou donnés,
Et la reconnoissance et l'espoir combinés,
Tout donne à l'intérêt une force puissante,
Et conserve l'espèce à jamais renaissante.

Nor think, in nature's state they blindly trod;
The state of nature was the reign of God:
Self-love and social at her birth began,
Union the bond of all things, and of man.
Pride then was not; nor arts, that pride to aid;
Man walk'd with beast, joint tenant of the shade;
The same his table, and the same his bed;
No murder clothed him, and no murder fed.

In the same temple, the resounding wood,
All vocal beings hymn'd their equal God:
The shrine with gore unstain'd, with gold undress'd,
Unbribed, unbloody, stood the blameless priest·
Heaven's attribute was universal care,
And man's prerogative, to rule, but spare.
Ah! how unlike the man of times to come!
Of half that live the butcher and the tomb;
Who, foe to nature, hears the general groan,
Murders their species, and betrays his own.
But just disease to luxury succeeds,
And every death its own avenger breeds;

Ainsi l'homme, ô nature! est sorti de ta main.
Croit-on qu'il fût alors abandonné, sans frein?
Non : Dieu même en son cœur grava ta loi suprême;
L'amour du genre humain et l'amour de soi-même
Sont nés avec le monde, et tout marche d'accord :
L'homme à ce grand concert s'unit avec transport.
L'orgueil, ce fier tyran de tout ce qui respire,
Les arts par qui l'orgueil établit son empire,
N'existoient pas encore; et l'homme et ses sujets,
Libres concitoyens de leurs libres forêts,
Jouissoient en commun des biens de la nature,
Avoient le même lit, la même nourriture.
Le roi des animaux ignoroit l'art pervers
De ravir leur dépouille et d'engloutir leurs chairs.
Tous dans le fonds d'un bois, agreste sanctuaire,
Par des hymnes divers louoient leur commun père.
Ni le meurtre, ni l'or, ne profanoient l'autel;
Le pontife n'étoit ni vénal ni cruel :
Dieu sur tout l'univers étendoit son empire;
L'homme régnoit sous lui, mais régnoit sans détruire,
Et de son peuple heureux, bienfaiteur couronné,
De respect et d'amour marchoit environné.
Combien il a perdu sa pureté première!
Des animaux, voués à sa faim meurtrière,
La gémissante voix accuse leur bourreau;
Il en est l'assassin, il en est le tombeau.
Meurtrier de leur race et perfide à la sienne,
Le monde entier maudit sa puissance inhumaine;

The fury-passions from that blood began,
And turn'd on man a fiercer savage, man.

See him from nature rising slow to art!
To copy instinct then was reason's part:
Thus then to man the voice of nature spake—
«Go, from the creatures thy instructions take:
Learn from the birds what food the thickets yield;
Learn from the beasts the physic of the field;
Thy arts of building from the bee receive;
Learn of the mole to plough, the worm to weave;
Learn of the little Nautilus to sail,
Spread the thin oar, and catch the driving gale.
Here too all forms of social union find,
And hence let reason, late, instruct mankind,
Here subterranean works and cities see;
There towns aërial on the waving tree.
Learn each small people's genius, policies,
The ants' republic, and the realm of bees;
How those in common all their wealth bestow,
And anarchy without confusion know;
And these for ever, though a monarch reign,
Their separate cells and properties maintain.
Mark what unvaried laws preserve each state,
Laws wise as nature, and as fix'd as fate.
In vain thy reason finer webs shall draw,
Entangle justice in her net of law,

Par-tout de la nature il entend les clameurs.
Mais ces morts dans son sein nourrissent leurs vengeurs;
Et contre l'homme enfin leur violence extrême,
Arma des ennemis le plus grand, l'homme même.
Mais voyons sa foiblesse, avant ce changement,
De la nature aux arts s'élever lentement.
Les animaux alors furent ses premiers maîtres,
La nature lui dit: « Va, foible roi des êtres;
Que l'instinct de la brute éclaire ta raison:
Vois l'oiseau de ses fruits dépouiller le buisson;
Vois la brute, cherchant des herbes bienfaisantes,
Extraire la santé de la séve des plantes;
De l'insecte qui file apprends à te parer;
Vois l'abeille bâtir, la taupe labourer;
Et déployant sa rame et sa voile vivante,
Le nautile guider sa gondole flottante (8).
Ces précepteurs des arts le sont aussi des mœurs:
De la société connoissant les douceurs,
Ils en donnent l'exemple à la foiblesse humaine:
Là, ce peuple bâtit sa ville souterraine;
Ici des bois touffus, par les vents agités,
Balancent dans les airs de flottantes cités.
Vois de l'humble fourmi la sage république;
L'abeille offre à tes yeux un état monarchique (9).
Observe leur génie, et compare leurs lois:
L'une méconnoissant l'autorité des rois,
Riche du bien public, et, sage quoique libre,
Maintient dans l'anarchie un heureux équilibre;

And right, too rigid, harden into wrong;
Still for the strong too weak, the weak too strong.
Yet go! and thus o'er all the creatures sway,
Thus let the wiser make the rest obey:
And for those arts mere instinct could afford,
Be crown'd as monarchs, or as gods adored.»

Great nature spoke; observant man obey'd;
Cities were built, societies were made:
Here rose one little state; another near
Grew by like means, and join'd through love or fear.
Did here the trees with ruddier burdens bend,
And there the streams in purer rills descend?
What war could ravish, commerce could bestow;
And he return'd a friend, who came a foe.

Converse and love mankind might strongly draw,
When love was liberty, and nature law.
Thus states were form'd; the name of king unknown,
Till common interest placed the sway in one.

L'autre, servant l'état sous un maître adoré,
A pourtant sa cellule, et son bien séparé.
Leurs lois ne changent pas, et cette règle sûre
Est l'arrêt du destin, l'esprit de la nature.
Les tiennes, ô mortel! sont des freins impuissants,
Trop forts pour les petits, trop foibles pour les grands;
Et leur justice extrême est l'extrême injustice;
C'est un piége au bon droit tendu par l'artifice.
Va cependant, commande à tous les animaux;
Que le plus éclairé régne sur ses égaux;
Que chacun pour ces arts, dont l'instinct fut le père,
T'honore comme un roi, comme un dieu te révère. »
La nature parla, l'homme entendit sa voix.
Pour bâtir des cités, on déserta les bois.
Des hommes réunis déja vivoient ensemble;
Dans un petit état un canton se rassemble;
Et bientôt, imitant ce modèle grossier,
Un autre état s'éléve à côté du premier;
Par crainte ou par amour, l'un à l'autre se lie.
Quelque avantage en eux fait-il naître l'envie?
Dans l'un, de plus beaux fruits courbent-ils les rameaux?
L'autre est-il arrosé par de plus clairs ruisseaux?
Bientôt, ce qu'on pouvoit arracher par les armes,
Par un commerce heureux on l'obtient sans alarmes.
Attirés par le gain, on arrive ennemis;
Gagnés par les bienfaits, on s'en retourne amis.
Quand la simple nature étoit la loi suprême,
Lorsque la liberté naissoit de l'amour même,

'Twas virtue only (or in arts or arms,
Diffusing blessings, or averting harms),
The same which in a sire the sons obey'd,
A prince the father of a people made.

Till then, by nature crown'd, each patriarch sate,
King, priest, and parent of his growing state:
On him, their second Providence, they hung,
Their law his eye, their oracle his tongue.
He from the wondering furrow call'd the food,
Taught to command the fire, control the flood,
Draw forth the monsters of the abyss profound,
Or fetch the aërial eagle to the ground.

Till drooping, sickening, dying, they began
Whom they revered as God to mourn as man:
Then, looking up from sire to sire, explored
One great First Father, and that first adored.
Or plain tradition, that this all begun,
Convey'd unbroken faith from sire to son;

Un mutuel penchant, des rapports mutuels,
D'un lien vertueux enchaînoient les mortels.
Ainsi, notre univers vit les états éclore;
Le grand titre de roi, qu'on ignoroit encore,
Prit naissance avec eux. Lorsque le bien commun
Mit dans les mains d'un seul le pouvoir de chacun,
Les bienfaiteurs du peuple en furent les arbitres.
L'invention des arts, la valeur, tous ces titres
Qui du père aux enfants faisoient chérir la loi,
Fit trouver aux sujets un père dans leur roi.
Jusqu'à ce jour, des mains de la nature même,
Tout patriarche avoit reçu le diadème;
Il fut père, pontife, et monarque à-la-fois;
Leur loi fut son regard, leur oracle sa voix.
Dans lui veilloit pour eux une autre providence.
Son peuple, recueillant sa longue expérience,
Apprit à maîtriser les divers éléments;
Du sillon étonné tira ses aliments;
Assujettit le feu; des sources vagabondes,
Dans d'utiles canaux, emprisonna les ondes;
Surprit dans ses filets les habitants des mers,
Et vit l'aigle à ses pieds tomber du haut des airs.
Mais tandis que des arts il fait l'apprentissage,
Celui qui le premier en inventa l'usage,
Vieillit, languit, périt; et ce mortel sacré,
Révéré comme un Dieu, comme un homme est pleuré.
Alors en remontant du père à ses ancêtres,
On cherche un premier père, auteur de tous les êtres;

The worker from the work distinct was known,
And simple reason never sought but one.

Ere wit oblique had broke that steady light,
Man, like his Maker, saw that all was right;
To virtue, in the paths of pleasure trod,
And own'd a father, when he own'd a God.
Love all the faith, and all the allegiance then,
For nature knew no right divine in men;
No ill could fear in God, and understood
A sovereign being, but a sovereign good.
True faith, true policy, united ran;
That was but love of God, and this of man.

Who first taught souls enslaved, and realms undone,
The enormous faith of many made for one;
That proud exception to all nature's laws,
To invert the world, and counterwork its cause?
Force first made conquest, and that conquest, law:
Till superstition taught the tyrant awe,
Then shared the tyranny, then lent it aid,
And gods of conquerors, slaves of subjects made:

Ou du monde créé le grand événement
Célébré d'âge en âge, et transmis constamment,
Apprit à distinguer l'ouvrier de l'ouvrage,
Et de tout l'univers un Dieu seul eut l'hommage.
Avant que notre esprit, dangereux séducteur,
Par l'oblique miroir de son prisme imposteur,
De la simple raison altérât la lumière,
Content, comme son Dieu, de la nature entière,
L'homme disoit aussi : Tout est bien ! ses desirs
L'appeloient au bonheur par la voix des plaisirs.
Pour lui, connoître un Dieu, c'étoit connoître un père ;
Aimer étoit sa foi, sa loi la plus sévère ;
Il ne se créoit point deux fléaux différents,
Des tyrans dans ses dieux, des dieux dans ses tyrans ;
Son cœur, sans préjugés, reconnoissoit sans peine,
Dans l'être souverain, la bonté souveraine.
Le bon gouvernement, la véritable foi,
Marchoient d'un pas égal : et leur sublime emploi
Fut d'apprendre aux mortels, enfants du même père,
L'une à chérir son Dieu, l'autre à chérir son frère.
Qui le premier apprit aux états consternés,
Aux royaumes détruits, aux peuples enchaînés,
Que tous sont faits pour un ? Doctrine monstrueuse !
Des lois de la nature exception affreuse,
Qui transforme les rois en des tyrans cruels ;
De la société rompt les nœuds mutuels ;
Et, combattant de Dieu la sagesse profonde,
Renverse insolemment le système du monde !

She, 'midst the lightning's blaze, and thunder's sound,
When rock'd the mountains, and when groan'd the ground,
She taught the weak to bend, the proud to pray
To power unseen, and mightier far than they:
She, from the rending earth, and bursting skies,
Saw gods descend, and fiends infernal rise:
Here fix'd the dreadful, there the bless'd abodes;
Fear made her devils, and weak hope her gods;
Gods partial, changeful, passionate, unjust,
Whose attributes were rage, revenge, or lust;
Such as the souls of cowards might conceive,
And, form'd like tyrants, tyrants would believe.
Zeal then, not charity, became the guide;
And hell was built on spite, and heaven on pride.

Then sacred seem'd the ethereal vault no more;
Altars grew marble then, and reek'd with gore:
Then first the Flamen tasted living food,
Next his grim idol smear'd with human blood;
With Heaven's own thunders shook the world below,
And play'd the god an engine on his foe.

Le plus fort fut vainqueur; le vainqueur fit les lois;
Mais bientôt, dans son cœur faisant tonner sa voix,
La superstition l'épouvanta lui-même;
Puis elle partagea sa puissance suprême;
Puis enfin lui prêta son secours odieux;
Fit et le peuple esclave, et les conquérants dieux.
Parmi les noirs volcans qui grondent sous la terre,
Et le feu de l'éclair et le bruit du tonnerre,
Sa voix impérieuse annonçant aux humains
Un pouvoir inconnu, des êtres souverains,
Au vulgaire tremblant fit baiser la poussière;
Aux grands humiliés commanda la prière;
Fit descendre des dieux d'un ciel étincelant;
Fit sortir des démons d'un abîme brûlant;
Établit d'un côté l'empire des délices,
Et de l'autre creusa le séjour des supplices.
La peur fit des démons, l'espérance des dieux.
Dieux injustes, changeants, cruels, voluptueux,
Dignes et du tyran dont ils étoient l'image,
Et du peuple abruti qui leur rendit hommage.
La charité fit place au zèle armé du fer;
L'orgueil créa les cieux, et la haine l'enfer.
Dans des temples, rivaux de la voûte céleste,
Le prêtre se souilla par un culte funeste;
A son affreuse idole immola des humains.
Dieu fut un instrument docile entre ses mains;
Contre ses ennemis il s'arma du tonnerre,
Et des foudres du ciel épouvanta la terre.

So drives self-love, through just, and through unjust,
To one man's power ambition, lucre, lust:
The same self-love in all becomes the cause
Of what restrains him, government and laws.
For, what one likes, if others like as well,
What serves one will, when many wills rebel?
How shall he keep what, sleeping or awake,
A weaker may surprise, a stronger take?
His safety must his liberty restrain:
All join to guard what each desires to gain.
Forced into virtue thus, by self-defence,
E'en kings learn'd justice and benevolence:
Self-love forsook the path it first pursued,
And found the private in the public good.

'Twas then the studious head or generous mind,
Follower of God, or friend of human-kind,
Poet or patriot, rose but to restore
The faith and moral, nature gave before;
Relumed her ancient light, not kindled new;
If not God's image, yet his shadow drew:
Taught power's due use to people and to kings,
Taught nor to slack, nor strain its tender strings,
The less or greater, set so justly true,
That touching one must strike the other too;
Till jarring interests of themselves create
The according music of a well-mix'd state.

Ainsi, dans un mortel l'amour-propre effréné
Vers les biens, les plaisirs, est sans règle entraîné;
Mais répandu dans tout, lui-même, à son ravage,
Il oppose le frein d'un gouvernement sage.
Si le bien qui me plaît charme aussi mes égaux,
Puis-je l'obtenir seul contre tant de rivaux?
Le foible le dérobe alors que je sommeille;
Le plus fort le ravit même alors que je veille.
Pour garder tous un bien dont chacun est jaloux,
Sous de communes lois il faut donc vivre tous;
Et des vœux opposés maintenant l'équilibre,
Borner sa liberté, pour se conserver libre.
Les rois mêmes alors, forcés à la bonté,
Connurent la douceur, connurent l'équité:
L'amour-propre éclairé prit un essor plus sage;
Et dans le bien de tous vit son propre avantage.
C'est alors que s'éléve, enflammé d'un beau feu,
Plein, ou d'amour pour l'homme, ou de zèle pour Dieu,
Quelque esprit éclairé, quelque ame magnanime,
Courageux patriote, ou poëte sublime,
Qui, sans faire aux humains briller un feu nouveau,
Des dogmes éclipsés rallume le flambeau,
Réveille dans les cœurs la foi du premier âge;
S'il ne peint Dieu lui-même, en ébauche l'image;
Enlace habilement, par d'équitables lois,
Les intérêts rivaux et du peuple et des rois;
Fixe de leur pouvoir les limites certaines;
Défend d'en trop serrer, d'en trop lâcher les rênes;

Such is the world's great harmony, that springs
From order, union, full consent of things:
Where small and great, where weak and mighty, made
To serve, not suffer, strengthen, not invade;
More powerful each as needful to the rest,
And, in proportion as it blesses, bless'd;
Draw to one point, and to one centre bring
Beast, man, or angel, servant, lord, or king.

For forms of government let fools contest;
Whate'er is best administer'd is best:
For modes of faith let graceless zealots fight;
His can't be wrong whose life is in the right;
In faith and hope the world will disagree,
But all mankind's concern is charity:
All must be false, that thwart this one great end;
And all of God, that bless mankind, or mend.

Man, like the generous vine, supported lives:
The strength he gains is from the embrace he gives:

Joint si bien tous les rangs subordonnés entre eux,
Que du bonheur des uns les autres sont heureux;
Qu'au coup dont l'un gémit, tous les autres répondent.
Ainsi tant d'intérêts en un seul se confondent;
Ainsi de mille chocs résulte, sans effort,
De l'état combiné l'harmonieux accord.
Tel est du monde entier le concert admirable,
Enfant de l'ordre heureux, de l'union durable,
Qui remplit tous les points, enchaîne tous les rangs;
Où le foible et le fort, les petits et les grands,
S'approchent pour s'aider et non pas pour se nuire;
Pour se fortifier, et non pour se détruire;
Où plus on fait d'heureux, plus on est fortuné;
Où chaque être reçoit autant qu'il a donné;
Où tout, ange, homme, brute, esclaves, seigneurs, maîtres,
Tendent au même centre, au bien de tous les êtres.
Que de sots discoureurs, ou que de faux zélés
Discutent à grand bruit, dans leurs vains démêlés,
Des formes de l'état laquelle est la plus sûre,
Quels modes de la foi sont la foi la plus pure!
Laisse-les se haïr, par amour pour leur choix.
Dans la religion, ainsi que dans les lois,
Tout ce qui rend meilleur ne peut être coupable;
Tout ce qui rend heureux ne peut être blâmable.
Es-tu bien gouverné? N'es-tu point vicieux?
Va, ta religion, tes lois viennent des cieux (10).
Sur la foi, l'espérance, on doute, on se partage;
Par-tout la charité parle un même langage.

On their own axis as the planets run,
Yet make at once their circle round the sun;
So two consistent motions act the soul;
And one regards itself, and one the whole.
Thus God and nature link'd the general frame,
And bade self-love and social be the same.

L'homme seul est trop foible; il a besoin d'autrui.
Ainsi la vigne embrasse et soutient son appui;
Et comme notre terre, à deux penchants fidèle,
Tourne autour du soleil, et tourne aussi sur elle;
Ainsi l'homme, conduit par une double loi,
Concourt au bien du monde et s'intéresse à soi:
Ainsi Dieu fait servir à son vaste système,
Et l'amour social et l'amour de soi-même.

NOTES

DE LA TROISIÈME ÉPITRE.

(1) Rien n'est indépendant; ce dieu qui nous a faits,
Lui-même est au grand tout uni par ses bienfaits.

Les moralistes doivent sur-tout enseigner aux hommes que Dieu se propose le bien général, avant le bien des individus. En priant le Créateur, on ne doit rien lui demander de contraire à cette fin. Voilà quelle est la pensée du poëte, et l'on ne peut nier qu'elle ne soit aussi juste que religieuse. Selon le dogme du christianisme, Dieu est lui-même la première fin de tout, et le bien particulier des individus est, comme le bien général de l'univers, l'objet d'une providence à laquelle rien n'échappe.

(2) Nous passons tour-à-tour de la mort à la vie.
Tout change, etc.

Ovide a présenté des idées à-peu-près semblables dans son quinzième livre des *Métamorphoses*, v. 165 et suiv., où il explique la doctrine de Pythagore:

Omnia mutantur; nihil interit: errat, et illinc
Huc venit, hinc illuc; et quoslibet occupat artus
Spiritus: eque feris humana in corpora transit,
Inque feras noster, nec tempore deperit ullo.

Tout change, et rien ne meurt: l'ame, essence légère,
Errant d'un corps à l'autre, hôtesse passagère,
De l'homme à l'animal va, revient tour-à-tour,
Et survit aux débris de son frêle séjour.

Traduction de Saint-Ange.

(3) Quelquefois par plaisir, d'autres fois par foiblesse,
Plus souvent par orgueil, l'homme à tout s'intéresse.

« Les sens, indépendants de la raison, et souvent maîtres de la raison, ont emporté l'homme à la recherche des plaisirs. Toutes les créatures ou l'affligent ou le tentent; et dominent sur lui, ou en le soumettant par leur force, ou en le charmant par leur douceur, ce qui est encore une domination plus terrible et plus impérieuse. » *Pens. de Pascal, ch.* 3.

(4) Tu jouiras comme eux et périras de même.

Le poëte semble oublier ici la supériorité de notre nature sur celle des autres animaux; mais il est évident qu'il n'a pensé qu'à l'extrême différence qu'il y a entre leur fin et la nôtre, et qu'il n'a voulu que faire sentir les rapports qui unissent tous les êtres par des besoins et des secours mutuels.

(5) L'instinct vole au bonheur, et la raison s'y traîne.

Boileau, dans sa huitième satire, dit au fond la même chose que Pope, et ce n'est pas le seul rapprochement que l'on pourroit faire de ces deux poëtes. L'un et l'autre disent vrai dans cette occasion, à ne considérer que la vie purement animale. Les abus même de la raison, en tout genre, n'autoriseroient que trop la satire à dégrader l'homme, s'il étoit juste de fermer les yeux sur le bien, pour ne considérer et ne peindre que le mal.

(6) Dieu dirige l'instinct et l'homme la raison.

L'homme a son instinct qu'on appelle le *sentiment*, et Pascal ne fait point difficulté de le mettre au-dessus de la raison. « Nous connoissons la vérité, dit-il, non seulement par raisonnement, mais aussi par sentiment..... Les principes se sentent, les propositions se concluent, le tout avec certitude, quoique par différentes voies; et il est aussi

ridicule que la raison demande au sentiment et à l'intelligence des preuves de ces premiers principes, qu'il seroit ridicule que l'intelligence demandât à la raison un sentiment de toutes les propositions qu'elle démontre. Cette impuissance ne peut donc servir qu'à humilier la raison qui voudroit juger de tout, mais non pas à combattre notre certitude, comme s'il n'y avoit que la raison capable de nous instruire. Plût à Dieu que nous n'en eussions au contraire jamais besoin, et que nous connussions toutes choses par *instinct* et par *sentiment!* Mais la nature nous a refusé ce bien, et elle ne nous a donné que très peu de connoissances de cette sorte : toutes les autres ne peuvent être acquises que par le raisonnement. » *Chap.* 21.

(7) Vois-tu les animaux, guidés par la nature,
Entre mille poisons choisir leur nourriture.

On sait que, lorsque les navigateurs descendent sur une côte inhabitée, ils ne mangent de fruits que ceux qui ont d'abord été entamés par les oiseaux, afin d'être assurés par-là que ces fruits ne sont pas malfaisants.

Pline, dans son histoire naturelle, l. VIII, chap. 27, cite plusieurs exemples d'animaux qui ont découvert l'usage que la médecine pouvoit faire de certaines herbes qu'ils mangent pour se guérir.

(8) Le nautile guider sa gondole flottante.

C'est un poisson qu'Oppien décrit ainsi : « Il renverse sa coquille qui ressemble au corps d'un navire, et nage sur la surface de la mer; il élève en l'air ses bras qui lui tiennent lieu de mâts. Entre ces bras est une membrane qu'il étend en forme de voile, et il se sert de ses autres bras comme de deux rames. On voit communément ce poisson dans la Méditerranée. » Liv. I.

On fait usage de cette coquille dans les Indes comme vase à boire, et comme ornement : on sculpte sa surface,

on la monte sur des pieds d'or ou d'argent, garnis de pierres précieuses. Elle fait encore aujourd'hui ornement dans les cabinets.

On trouve des nautiles fossiles dans les sables de Grignon, dans un banc de coquilles, auprès de Beauvais, et dans plusieurs autres endroits de France et d'Angleterre.

(9) L'abeille offre à tes yeux un état monarchique.

« On a voulu nous faire regarder les sociétés des abeilles comme l'exemple du parfait gouvernement monarchique, comme si, toutes conduites par un chef, par un roi, elles ne travailloient aux différents ouvrages dont elles s'occupent, que pour exécuter ses ordres. On a vanté leur admirable subordination. Tout ce que nous savons pourtant, c'est qu'elles travaillent en commun avec beaucoup d'industrie à différents ouvrages. Leur roi est devenu une reine, et ensuite plusieurs reines ou femelles, que nous savons être prodigieusement fécondes; mais assurément nous ignorons si elles donnent des ordres à tant d'ouvriers, et rien ne conduit à le penser, malgré tout ce que nous en a rapporté le plus grand des poëtes latins. » Réaumur, *premier Mémoire pour servir à l'histoire des insectes*, tom. I.

(10) Es-tu bien gouverné? n'es-tu point vicieux?
Va, ta religion, tes lois viennent des cieux.

On pourroit croire, d'après ce passage, que Pope étoit également indifférent sur la croyance religieuse et sur la forme du gouvernement. Quant à la première, nous avons assez fait connoître combien il étoit attaché à la religion catholique, dans laquelle il étoit né; quant à la forme du gouvernement, nous citerons son apologie qu'il a faite lui-même, en écrivant en marge sur la page d'un livre, où ces deux vers fameux,

For forms of government let fools contest.
For modes of faith let graceless zealots fight.

étoient cités dans un sens odieux, en écrivant, dis-je, le passage suivant : « L'auteur de ces lignes n'a nullement voulu dire, qu'aucune forme de gouvernement n'est en elle-même meilleure qu'une autre; qu'un gouvernement mixte ou une monarchie limitée, par exemple, n'est pas préférable au despotisme; mais qu'aucune forme de gouvernement, quelque excellente qu'elle soit en elle-même, ne suffit pas pour rendre un peuple heureux, à moins que l'autorité ne soit administrée avec intégrité. Au contraire, la meilleure forme de gouvernement devient très dangereuse, si l'administration en est corrompue. »

ESSAI SUR L'HOMME.

ÉPITRE IV.

THE ARGUMENT.

OF THE NATURE AND STATE OF MAN WITH RESPECT TO HAPPINESS.

False notions of happiness, philosophical and popular, answered. It is the end of all men, and attainable by all. God intends happiness to be equal; and, to be so, it must be social, since all particular happiness depends on general, and since he governs by general, not particular, laws. As it is necessary for order, and the peace and welfare of society, that external goods should be unequal, happiness is not made to consist in these. But, notwithstanding that inequality, the balance of happiness among mankind is kept even by Providence, by the two passions of hope and fear. What the happiness of individuals is, as far as is consistent with the constitution of this world; and that the good man has here the advantage. The error of imputing to virtue what are only the calamities of nature, or of fortune. The folly of expecting that God should alter his general laws in favour of particulars. That we are not judges who are good; but that, whoever they are, they must be happiest. That external goods are not the proper rewards, but often inconsistent with, or destructive of, virtue. That even these can make no man happy without virtue: instanced in riches, honours, nobility, greatness, fame, superior talents; with pictures of human infelicity in men possessed of them all. That virtue only constitutes a happiness, whose object is universal, and whose prospect eternal. That the perfection of virtue and happiness consists in a conformity to the order of Providence here, and a resignation to it here and hereafter.

ARGUMENT.

DE LA NATURE ET DE L'ÉTAT DE L'HOMME PAR RAPPORT AU BONHEUR.

Fausses notions que les philosophes et les peuples ont sur le bonheur. Le bonheur est la fin de l'homme, et il peut être atteint par tous. Dieu veut que le bonheur de tous soit égal; et pour cela, il doit se trouver dans la société, puisque tout bonheur particulier dépend du bonheur général. Il est nécessaire que les biens extérieurs soient inégalement répartis. Malgré cette inégalité, la balance du bonheur parmi les hommes est conservée par la Providence. En quoi consiste le bonheur des individus, et jusqu'à quel point est-il compatible avec le système général de l'univers? Erreur d'imputer à la vertu ce qui provient des malheurs attachés à la nature humaine et à la fortune. Folie d'espérer que Dieu altèrera les lois générales en faveur des individus. Nous ne pouvons point juger quels sont ceux qui sont vraiment gens de bien; mais de quelque manière qu'ils le soient, ils doivent être les plus heureux. Les biens extérieurs ne sont pas les véritables récompenses de la vertu; ils sont souvent inconciliables avec elle, et servent à la détruire. Ces biens ne peuvent rendre les hommes heureux, sans la vertu; preuves de cette vérité dans les richesses, les honneurs, la noblesse, la grandeur, la réputation, les talents supérieurs; tableau des maux qui ont accablé les hommes qui possédoient tous ces avantages. C'est dans la vertu seule qu'on trouve le bonheur. La perfection de la vertu et du bonheur consiste dans l'obéissance et dans la résignation.

AN ESSAY ON MAN.

EPISTLE THE FOURTH.

Oh Happiness! our being's end and aim!
Good, pleasure, ease, content! whate'er thy name:
That something still which prompts the eternal sigh,
For which we bear to live, or dare to die;
Which still so near us, yet beyond us lies,
O'erlook'd, seen double, by the fool and wise:

Plant of celestial seed! if dropp'd below,
Say, in what mortal soil thou deign'st to grow?
Fair opening to some court's propitious shine,
Or deep with diamonds in the flaming mine?
Twined with the wreaths Parnassian laurels yield,
Or reap'd in iron harvests of the field?
Where grows? where grows it not? If vain our toil,
We ought to blame the culture, not the soil:

ESSAI SUR L'HOMME.

ÉPITRE QUATRIÈME.

O BONHEUR! notre but et notre bien suprême,
Douceur, repos, plaisir, sous quelque nom qu'on t'aime,
Charmant je ne sais quoi! vers qui l'être mortel
Élance incessamment un soupir éternel;
Bien toujours espéré, pour qui l'ame enhardie
Ose braver la mort, ose endurer la vie;
Qui, sans le satisfaire irritant le desir,
Te laisses toujours voir, sans te laisser saisir;
Toi qu'on pense embrasser en tenant ton image,
Ainsi que par le fou, méconnu par le sage:
Plante divine! hélas, si descendant du ciel
Tu daignes te montrer dans ce séjour mortel,
Parle: dans quel climat ta fleur est-elle éclose?
Faut-il t'aller ravir aux mines du Potose?
Dans les lieux où les rois ont fixé leur séjour,
Vas-tu t'épanouir au soleil de la cour?
Faut-il qu'au champ de Mars le glaive te moissonne?
Des élèves du Pinde ornes-tu la couronne?
Quels sont les lieux charmants où l'on peut te cueillir?
Quels sont les tristes lieux que tu crains d'embellir?
Que dis-je? tu fleuris dans toute la nature;
Si le sol est stérile, accusons la culture.

Fix'd to no spot is happiness sincere,
'Tis no where to be found, or every where:
'Tis never to be bought, but always free,
And fled from monarchs, St John! dwells with thee.

Ask of the learn'd the way? The learn'd are blind:
This bids to serve, and that to shun mankind;
Some place the bliss in action, some in ease,
Those call it pleasure, and contentment these:
Some, sunk to beasts, find pleasure end in pain;
Some, swell'd to gods, confess e'en virtue vain;
Or, indolent, to each extreme they fall,
To trust in every thing, or doubt of all.
Who thus define it, say they more or less
Than this, that happiness is happiness?

Take nature's path, and mad opinions leave;
All states can reach it, and all heads conceive;
Obvious her goods, in no extreme they dwell;
There needs but thinking right, and meaning well;

Le bonheur ne sait point distinguer les états;
Dans des liens dorés on ne l'arrête pas.
Au milieu de la pompe où son rang l'emprisonne,
La grandeur le promet, et rarement le donne;
A son ennui superbe il abandonne un roi,
Et loin des cours, milord, il habite avec toi.
Qu'est-ce que le bonheur? parlez, sages célèbres!
Mais quoi! pour m'éclairer, vous m'offrez des ténèbres;
Tous sur ce grand sujet raisonnent vaguement:
L'un l'appelle plaisir, l'autre contentement.
L'un me dit: Sois actif, deviens utile au monde;
L'autre: Vis pour toi seul dans une paix profonde (1).
Celui-ci, s'abaissant jusqu'aux vils animaux,
Dit que le bonheur cesse où commencent les maux;
L'autre, croyant voler jusqu'à l'Être suprême,
Prétend que tout est vain, jusqu'à la vertu même;
D'autres, trop négligents pour chercher le vrai bien,
Sont incertains de tout, ou ne doutent de rien:
Sont outrés par paresse; et leur molle indolence
Laisse vers deux excès trébucher la balance.
Moi, j'aimerois autant que ces fous ténébreux
Me disent: Le bonheur consiste à vivre heureux.
Fuis donc les préjugés, consulte la nature,
Marche entre les excès dont la route est peu sûre;
Aux plus grossiers esprits, aux plus humbles états,
Le bonheur fait briller, fait sentir ses appas.
Il se trouve par-tout. Pour l'avoir en partage,
Il ne faut qu'un bon cœur aidé d'un esprit sage.

And, mourn our various portions as we please,
Equal is common sense, and common ease.
Remember, man, the Universal Cause
Acts not by partial, but by general laws;
And makes what happiness we justly call,
Subsist not in the good of one, but all.
There's not a blessing individuals find,
But some way leans and hearkens to the kind:
No bandit fierce, no tyrant mad with pride,
No cavern'd hermit, rests self-satisfied:
Who most to shun or hate mankind pretend,
Seek an admirer, or would fix a friend:
Abstract what others feel, what others think,
All pleasures sicken, and all glories sink:
Each has his share; and who would more obtain,
Shall find the pleasure pays not half the pain.

Order is Heaven's first law; and this confess'd,
Some are, and must be, greater than the rest,
More rich, more wise; but who infers from hence
That such are happier, shocks all common sense.
Heaven to mankind impartial we confess,

En vain nous nous plaignons : le ciel a, sans faveur,
Ainsi que le bon sens, partagé le bonheur.
Souviens-toi que les lois de l'arbitre suprême,
De l'univers entier embrassent le système (2).
Nous voulons qu'ici-bas tout soit formé pour nous;
Mais le ciel veut le bien, non d'un seul, mais de tous.
Il n'est point en ces lieux de bonheur solitaire ;
Et l'homme paie à l'homme un tribut nécessaire.
Vois-tu de ses grandeurs le despote enivré,
Et cet affreux brigand des humains abhorré,
Et cet humble reclus qui crut mourir au monde?
Leur cœur cherche toujours un cœur qui lui réponde;
Du reste des humains le plus sombre ennemi
Cherche un admirateur, et demande un ami.
Sans ces rapports heureux, le sentiment s'émousse;
Le plaisir est moins vif, et la gloire moins douce.
Nos égaux de ces biens augmentent la douceur;
On vit dans leur estime, on jouit dans leur cœur.
Mon bonheur a besoin du bonheur de mes frères;
L'un s'embellit de l'autre : en vain des téméraires
Du partage d'autrui prétendent se saisir;
Ils rencontrent la peine, en courant au plaisir.
L'ordre est la grande loi du Dieu par qui nous sommes.
Dès-lors, sans doute, il est, il doit être des hommes
Mieux partagés en biens, en talents, en grandeur :
Dieu les fit donc aussi plus heureux? Quelle erreur!
Si Dieu du vrai bonheur fit un égal partage,
Ce Dieu, vous l'avouerez, est juste autant que sage.

If all are equal in their happiness:
But mutual wants this happiness increase;
All nature's difference keeps all nature's peace.
Condition, circumstance, is not the thing;
Bliss is the same in subject or in king,
In who obtain defence, or who defend,
In him who is, or him who finds a friend:
Heaven breathes through every member of the whole
One common blessing, as one common soul.
But fortune's gifts, if each alike possess'd,
And each were equal, must not all contest?
If then to all men happiness was meant,
God in externals could not place content.

Fortune her gifts may variously dispose,
And these be happy call'd, unhappy those;
But Heaven's just balance equal will appear,
While those are placed in hope, and these in fear:
Not present good or ill, the joy or curse,
But future views of better or of worse.

Oh sons of earth! attempt ye still to rise,
By mountains piled on mountains, to the skies!
Heaven still with laughter the vain toil surveys,
And buries madmen in the heaps they raise.
Know, all the good that individuals find,
Or God or nature meant to mere mankind,

Eh bien! des rangs divers le partage inégal
Accroît, par les besoins, le bonheur général.
Biens, rangs, pouvoir, que tout soit égal sur la terre;
Le monde entier n'est plus qu'un théâtre de guerre:
Le besoin nous unit par le nœud des bienfaits;
De l'inégalité Dieu fait naître la paix.
Les rangs ne sont, crois-moi, qu'une vaine apparence.
Le bonheur n'admet point d'injuste préférence;
Le monarque orgueilleux, le sujet suppliant,
Et le fier protecteur, et le foible client,
Tous ont part, ô Dieu juste! à ta bonté féconde;
Et quand d'êtres vivants ta main peupla le monde,
Dans ce vaste univers ton souffle créateur
Fit par-tout, comme l'air, circuler le bonheur.
Mais s'il est fait pour tous, ses décrets toujours sages
Ne l'attachent donc point à de vains avantages.
En vain bravant du sort les dons capricieux,
On nomme heureux les uns, les autres malheureux.
Le ciel nous pesa tous dans la même balance:
Il donne aux uns la crainte, aux autres l'espérance;
Mon sort ne dépend pas des biens, des maux présents,
Mais des biens que j'espère et des maux que j'attends (3).
O vous, nouveaux géants, superbes Encelades,
Redoublez jusqu'au ciel vos folles escalades;
Le ciel rit de ces monts par l'orgueil entassés,
Et renverse sur vous vos projets insensés.
Les plus riches présents que le ciel puisse faire,
Quels sont-ils? la santé, la paix, le nécessaire.

Reason's whole pleasure, all the joys of sense,
Lie in three words, health, peace, and competence.
But health consists with temperance alone;
And peace, O virtue! peace is all thy own.
The good or bad the gifts of fortune gain;
But these less taste them, as they worse obtain.
Say, in pursuit of profit or delight,
Who risk the most, that take wrong means, or right?
Of vice or virtue, whether bless'd or cursed,
Which meets contempt, or which compassion first?
Count all the advantage prosperous vice attains,
'Tis but what virtue flies from and disdains:
And grant the bad what happiness they would,
One they must want, which is, to pass for good.

Oh blind to truth, and God's whole scheme below,
Who fancy bliss to vice, to virtue woe!
Who sees and follows that great scheme the best,
Best knows the blessing, and will most be bless'd.
But fools, the good alone unhappy call,
For ills or accidents that chance to all.
See Falkland dies, the virtuous and the just!
See godlike Turenne prostrate on the dust!
See Sidney bleeds amid the martial strife!
Was this their virtue, or contempt of life?

C'est là que sont bornés tous ces biens innocents,
Plaisirs de la raison, ou délices des sens.
Qui nourrit la santé? la sage tempérance;
Et la paix, ô vertu! forme ta récompense.
La fortune sourit aux méchants comme aux bons;
Mais les cœurs les plus purs goûtent le mieux ses dons:
Chacun tend aux plaisirs, et brigue les richesses,
Les uns avec honneur, d'autres par des bassesses.
Qui d'eux risque le plus? Du juste humilié,
Du méchant triomphant, lequel te fait pitié?
Est-il quelque succès du vice heureux qui règne,
Que la vertu n'abhorre, ou du moins ne dédaigne?
Prodigue tous les biens à des cœurs criminels;
Il en reste encore un.... l'estime des mortels.

Insensés, qui, séduits par une erreur honteuse,
Croyez le vice heureux, la vertu malheureuse,
Combien vous vous trompez! que vous connoissez peu
Le système du monde et les desseins de Dieu!
Celui qui sait le mieux connoître ce système,
Seul juge du bonheur, seul est heureux lui-même.
Quelle erreur de penser que, pour quelques revers,
Par l'aveugle hasard semés dans l'univers,
Que nul ne peut prévoir, et que tous doivent craindre,
Plus que d'autres mortels le juste soit à plaindre!
Vois d'un coup foudroyant Turenne terrassé;
Vois l'immortel Bayard dans son sang renversé.
D'où vient qu'à ces héros la lumière est ravie?
Est-ce trop de vertu? C'est mépris de la vie.

Say, was it virtue, more though Heaven ne'er gave,
Lamented Digby! sunk thee to the grave?
Tell me, if virtue made the son expire,
Why, full of days and honour, lives the sire?
Why drew Marseilles' good bishop purer breath,
When nature sicken'd, and each gale was death?
Or why so long (in life if long can be)
Lent Heaven a parent to the poor and me?

What makes all physical or moral ill?
There deviates nature, and here wanders will.
God sends not ill, if rightly understood,
Or partial ill is universal good,
Or change admits, or nature lets it fall,
Short, and but rare, till man improved it all.
We just as wisely might of Heaven complain
That righteous Abel was destroy'd by Cain,
As that the virtuous son is ill at ease,
When his lewd father gave the dire disease.

Et toi, brave Cossé, jeune et brillante fleur,
Que du sort des combats moissonna la fureur (4),
Est-ce pour ta vertu qu'une épouse adorée
Pleure encore aujourd'hui ta mort prématurée?
Ah! si par sa valeur le fils est immolé,
Pourquoi, surchargé d'ans, et d'honneurs accablé,
Le père jouit-il de l'amour de la France?
Quand l'air souffle la mort aux champs de la Provence,
D'où vient qu'un saint prélat, de mourants entouré,
Semble respirer seul un air plus épuré (5)?
Pourquoi ma mère enfin, ma vertueuse mère (6),
Prolongeant le bonheur d'un fils qui la révère,
Voit-elle si long-temps, pour prix de ses secours,
Les malheureux et moi bénir ses heureux jours?
  Des lois de l'Éternel accusateur inique,
Qu'est-ce qu'un mal moral? un désordre physique:
C'est de la volonté l'égarement pervers;
C'est le renversement des lois de l'univers.
Dieu ne fit point le mal; ou sa bonté féconde
Le force de servir au bien commun du monde;
Ou, dans l'immensité de ses vastes desseins,
La nature le laisse échapper de ses mains;
Ou bien le changement lui donne la naissance.
L'homme accrut sa durée, étendit sa puissance;
Dieu maintient ses décrets. Qu'à son fils vertueux
Un père débauché transmette un mal honteux,
Ou que par un forfait le juste Abel périsse,
En faut-il moins, grand Dieu! révérer ta justice?

Think we, like some weak prince, the Eternal Cause
Prone for his favourites to reverse his laws?
Shall burning Ætna, if a sage requires,
Forget to thunder, and recall her fires?
On air or sea new motions be impress'd,
Oh blameless Bethel! to relieve thy breast?
When the loose mountain trembles from on high,
Shall gravitation cease, if you go by?
Or some old temple, nodding to its fall,
For Chartres' head reserve the hanging wall?

But still this world (so fitted for the knave)
Contents us not. A better shall we have?
A kingdom of the just then let it be:
But first consider how those just agree.
The good must merit God's peculiar care:
But who, but God, can tell us who they are?
One thinks on Calvin Heaven's own spirit fell:
Another deems him instrument of hell;
If Calvin feel Heaven's blessing, or its rod,
This cries, there is, and that, there is no God.
What shocks one part will edify the rest,
Nor with one system can they all be bless'd.
The very best will variously incline,
And what rewards your virtue, punish mine.

Croit-on que l'Éternel, ainsi qu'un foible roi,
Pour quelques favoris doive changer sa loi?
Faut-il qu'aux cris de Pline, un volcan sous la terre
Assoupisse ses feux, éteigne son tonnerre?
Dieu doit-il, des saisons changeant l'ordre éternel,
Rendre l'hiver plus doux pour le sage Béthel (7)?
Malgré la pesanteur, faut-il que sur ta tête,
D'un toit prêt à crouler Dieu suspende le faîte?
Que ce dôme ébranlé se soutienne dans l'air,
Et réserve sa chute à l'infame Charter (8)?
Mais, me dis-tu, ce monde est le régne du crime!
Eh bien! soit, j'y consens; ta plainte est légitime:
Peuplons un monde entier de mortels vertueux.
Mais d'abord pourront-ils s'accorder tous entre eux?
Les bons aux soins du ciel ont bien droit de prétendre;
Mais ces bons qui sont-ils? Dieu seul peut nous l'apprendre.
L'un de rayons de gloire environne Luther;
L'autre allume pour lui les brasiers de l'enfer:
L'un révère en Calvin un organe céleste;
Comme un monstre infernal un autre le déteste;
Ce qui déplaît à l'un, par l'autre est adopté;
Ce que l'un applaudit, par l'autre est rejeté.
Les mortels ne pensant, ne sentant point de même,
Peuvent-ils être heureux par un même système?
Que chacun ait le sien; quels combats parmi vous!
Les sages même entre eux diffèrent par leurs goûts.
Ce qui flatte ton ame offenseroit la mienne;
Le prix de ma vertu feroit souffrir la tienne:

WHATEVER IS, IS RIGHT.—This world, 'tis true,
Was made for Cæsar—but for Titus too;
And which more bless'd? who chain'd his country, say,
Or he whose virtue sigh'd to lose a day?

But sometimes virtue starves, while vice is fed.
What then? Is the reward of virtue bread?
That, vice may merit, 'tis the price of toil;
The knave deserves it, when he tills the soil;
The knave deserves it, when he tempts the main,
Where folly fights for kings, or dives for gain.
The good man may be weak, be indolent;
Nor is his claim to plenty, but content.
But grant him riches, your demand is o'er?
No—shall the good want health, the good want power?
Add health and power, and every earthly thing.
Why bounded power? why private? why no king?
Nay, why external for internal given?
Why is not man a god, and earth a heaven?
Who ask and reason thus, will scarce conceive
God gives enough, while he has more to give;
Immense the power, immense were the demand;
Say, at what part of nature will they stand?

What nothing earthly gives or can destroy,
The soul's calm sun-shine, and the heart-felt joy,

Va, l'Éternel est juste, et tout est bien ici;
Le monde est pour César, mais pour Titus aussi;
Et lequel à ton gré fut plus digne d'envie,
Ou celui qui donna des fers à sa patrie,
Ou celui qui, fameux par ses nobles regrets,
La nuit pleuroit le jour écoulé sans bienfaits?
Mais l'honnête homme est pauvre et le vice prospère!
Depuis quand des vertus l'or est-il le salaire?
C'est le prix du travail, c'est le prix des méchants.
Lorsque leurs bras vénaux fertilisent les champs,
Quand sur les vastes mers, que la rame importune,
Ils s'arment pour les rois, ou tentent la fortune,
Le sage, du repos préfère la douceur.
Est-ce de l'or qu'il veut? non : c'est la paix du cœur.
Mais enfin, que le ciel lui donne l'opulence,
Est-ce assez? Non, dis-tu; la santé, la puissance
Sont un prix que les cieux doivent à ses vertus.
Accordons-les encor; ne faut-il rien de plus?
— Pourquoi lui refuser la puissance suprême?
— Et bien! soit; sur son front ceignons le diadème.
Ces biens extérieurs sont-ils encor trop peu?
Fais de la terre un ciel, et d'un mortel un dieu;
Car enfin, à ton gré, l'Éternel pour le sage
N'a jamais fait assez, tant qu'il peut davantage.
Dis donc où sa bonté doit s'arrêter enfin,
Si, comme son pouvoir, tes desirs sont sans frein.
Les doux plaisirs du cœur, la paix d'une ame pure,
Inestimables biens, que toute la nature

Is virtue's prize: a better would you fix?
Then give humility a coach and six,
Justice a conqueror's sword, or truth a gown,
Or public spirit its great cure, a crown.
Weak, foolish man! will Heaven reward us there
With the same trash mad mortals wish for here?
The boy and man an individual makes,
Yet sigh'st thou now for apples and for cakes?
Go, like the Indian, in another life
Expect thy dog, thy bottle, and thy wife;
As well as dream such trifles are assign'd,
As toys and empires, for a god-like mind.

Rewards, that either would to virtue bring
No joy, or be destructive of the thing;
How oft by these at sixty are undone
The virtues of a saint at twenty-one!
To whom can riches give repute or trust,
Content or pleasure, but the good and just?
Judges and senates have been bought for gold;
Esteem and love were never to be sold.
Oh fool! to think God hates the worthy mind,
The lover and the love of human-kind,

Ne peut ravir au bon, ni donner au méchant,
Voilà de la vertu le prix le plus touchant.
N'en est-ce point assez? veux-tu que, pour partage,
L'humilité demande un pompeux équipage;
La paisible équité, le fer des conquérants;
L'amour du bien public, le sceptre des tyrans;
La vérité modeste, une mitre éclatante?
Insensé! songe aux biens dignes de ton attente:
Pour prix de tes vertus, attends-tu dans les cieux
Tous ces riens imposants qu'on poursuit en ces lieux?
Parle: quand les enfants sont devenus des hommes,
Boudent-ils pour des noix, pleurent-ils pour des pommes?
Veux-tu dans l'autre vie, ainsi que l'Indien,
Retrouver ta bouteille, et ta femme, et ton chien?
Tout ce que l'homme aveugle à tout âge desire,
Des sceptres, des grelots, un bonbon, un empire,
Les vains jeux des enfants, des rois le fol orgueil,
Sont d'un esprit divin regardés du même œil.
Tous ces biens si vantés, la vertu s'en dégoûte,
Ou comme son fléau bien souvent les redoute.
Combien pour leurs vertus brilloient dans leur printemps,
Qui, gâtés par ces biens, ont flétri leurs vieux ans!
Des trésors sans vertus, des honneurs dus au crime,
Donnent-ils le plaisir, inspirent-ils l'estime?
On achète à prix d'or des juges, des sénats;
Mais l'estime et l'amour ne se marchandent pas.
Eh quoi! du vrai bonheur, vains juges que nous sommes,
L'adorateur d'un Dieu, le tendre ami des hommes,

Whose life is healthful, and whose conscience clear,
Because he wants a thousand pounds a-year.

Honour and shame from no condition rise;
Act well your part, there all the honour lies.
Fortune in men has some small difference made,
One flaunts in rags, one flutters in brocade;
The cobbler apron'd, and the parson gown'd,
The friar hooded, and the monarch crown'd.
What differ more, you cry, than crown and cowl?
I'll tell you, friend! a wise man and a fool.
You'll find, if once the monarch acts the monk,
Or, cobbler-like, the parson will be drunk,
Worth makes the man, and want of it, the fellow:
The rest is all but leather or prunella.

Stuck o'er with titles, and hung round with strings,
That thou may'st be by kings, or whores of kings;
Boast the pure blood of an illustrious race,
In quiet flow from Lucrece to Lucrece:
But by your fathers' worth if yours you rate,
Count me those only who were good and great.
Go! if your ancient, but ignoble blood

Dont l'ame est sans remords, et le corps sans douleur,
Et dont l'esprit est droit aussi bien que le cœur,
Sera haï du ciel, lui, son plus bel ouvrage,
Parcequ'il n'aura pas un million en partage!
Le devoir fait l'honneur, et les rangs sont égaux;
L'un étale sa pourpre, et l'autre ses lambeaux;
Sous un leste uniforme un colonel se carre:
Le magistrat se plaît dans sa longue simarre;
Un cordon fastueux pare le courtisan,
Un simple tablier distingue l'artisan;
Le prêtre s'applaudit en soutane moirée,
Le laquais insolent est fier de sa livrée;
Le docteur fièrement enfonce son bonnet,
Le gentillâtre altier arbore le plumet;
L'un se couvre d'un froc, l'autre d'un diadème.
Un diadème, un froc! quelle distance extrême!
Quoi de plus opposé (me le demandes-tu)?
Que les bons, les méchants, le vice et la vertu?
Qu'au néant, comme un moine, un lâche roi se livre;
En valet crapuleux qu'un vil prêtre s'enivre;
Pour la honte ou l'honneur que font des titres vains?
La vertu fait les grands; le vice, les faquins.
Tout prince ou son ministre, ou plutôt sa maîtresse,
Ont pu te surcharger de marques de noblesse,
Et d'étoiles d'argent, et de cordons d'azur;
Le sang de tes aïeux, peut-être toujours pur,
De Lucrèce en Lucrèce a passé dans tes veines;
Mais si par leurs vertus tu calcules les tiennes,

Has crept through scoundrels ever since the flood,
Go! and pretend your family is young;
Nor own, your fathers have been fools so long.
What can ennoble sots, or slaves, or cowards?
Alas! not all the blood of all the Howards.

Look next on greatness; say where greatness lies:
Where, but among the heroes and the wise?
Heroes are much the same, the point's agreed,
From Macedonia's madman to the Swede;
The whole strange purpose of their lives, to find,
Or make, an enemy of all mankind!
Not one looks backward, onward still he goes,
Yet ne'er looks forward further than his nose.
No less alike the politic and wise;
All sly slow things, with circumspective eyes:
Men in their loose unguarded hours they take,
Not that themselves are wise, but others weak.
But grant that those can conquer, these can cheat;
'Tis phrase absurd to call a villain great:
Who wickedly is wise, or madly brave,
Is but the more a fool, the more a knave.
Who noble ends by noble means obtains,
Or failing, smiles in exile or in chains,

Efface donc, au moins, ceux qui n'en eurent pas.
Va, crois-moi : si ton sang est antique, mais bas,
Et si de lâche en lâche il a coulé sans gloire,
Même par vanité, laisse en paix leur mémoire;
Garde-toi d'avouer, pour l'honneur de ton nom,
Qu'un aussi long opprobre a souillé ta maison :
Déchire ces portraits de tes lâches ancêtres;
Rien n'ennoblit des sots, rien n'ennoblit des traîtres;
Et toi, si tes vertus ne te font honorer,
Tout le sang des Talbot ne sauroit t'illustrer (9).
Et la grandeur, dis-moi, qui l'obtient en partage?
Un conquérant rapide, un politique sage.
Qu'est-ce qu'un conquérant? un bandit meurtrier,
Qui se fait l'ennemi de l'univers entier;
Qui, sans avoir de but, sans retourner la tête,
Court, noble extravagant, de conquête en conquête :
Du brigand de Stokholm, à celui de Pella,
Tels sont tous ces héros, devant qui tout trembla.
Qu'est-ce qu'un politique? un fourbe sans scrupule,
Qui, tentant des humains l'imprudence crédule,
Cherche à les attirer dans des piéges trompeurs,
Fort par notre foiblesse, et grand par nos erreurs.
Eh quoi? l'art de tromper, l'art affreux de détruire,
Au véritable honneur ont-ils droit de conduire?
Non : ces fourbes d'état, ces conquérants fougueux,
Ne sont que des fripons, que des fous plus fameux.
Qui sait pour un but noble agir avec noblesse,
Être heureux sans orgueil, malheureux sans foiblesse,

Like good Aurelius let him reign, or bleed
Like Socrates, that man is great indeed.

What's fame? a fancied life in others' breath,
A thing beyond us, e'en before our death.
Just what you hear, you have; and what's unknown,
The same (my lord) if Tully's, or your own.
All that we feel of it begins and ends
In the small circle of our foes or friends;
To all beside as much an empty shade,
An Eugene living, as a Cæsar dead;
Alike or when, or where, they shone or shine,
Or on the Rubicon, or on the Rhine.
A wit's a feather, and a chief a rod;
An honest man's the noblest work of God.

Fame but from death a villain's name can save,
As justice tears his body from the grave;
When what to oblivion better were resign'd,
Is hung on high, to poison half mankind.
All fame is foreign, but of true desert,
Plays round the head, but comes not to the heart:

Sourire dans l'exil, les fers ou la prison,
Soit qu'il règne en Titus, ou qu'il meure en Caton;
Celui-là seul est grand : le reste est le vulgaire.
La renommée aussi, qu'est-elle? une chimère
Qui condamne un mortel à vivre hors de lui,
Et le fait respirer par le souffle d'autrui :
C'est d'un fantôme vain la fausse perspective;
C'est le lointain écho d'une voix fugitive,
Qui, même avant la mort, nous échappe souvent,
Et dont on n'a jamais que le peu qu'on entend.
Milord, à ton insu, lorsqu'on vante un grand homme,
Qu'on cite Bolingbroke, ou l'orateur de Rome,
Que t'importe, dis-moi? D'un bien qu'on croit si doux
Le peu que nous sentons naît et meurt près de nous,
Dans un cercle borné d'amis ou d'adversaires.
A l'égard de la foule, et des voix étrangères,
Un Eugène, un César, un Français, un Romain,
L'un sur le Rubicon, et l'autre sur le Rhin;
Celui qu'on admira, celui que l'on admire,
Homère qui n'est plus, Voltaire qui respire (10),
Sont tous également, pour tous ces vains discours,
Une cendre insensible, et des fantômes sourds.
Le bel esprit armé de sa plume légère,
Le guerrier décoré du sceptre militaire,
Que sont-ils l'un et l'autre aux yeux du Créateur?
Un frivole jouet, un fléau destructeur:
Mais l'honnête homme, ô ciel! est ton chef-d'œuvre auguste.
Que peut la renommée en faveur de l'injuste?

One self-approving hour whole years outweighs
Of stupid starers, and of loud huzzas;
And more true joy Marcellus exiled feels,
Than Cæsar with a senate at his heels.

In parts superior what advantage lies?
Tell (for you can) what is it to be wise?
'Tis but to know how little can be known,
To see all others' faults, and feel our own;
Condemn'd in business or in arts to drudge,
Without a second, or without a judge:
Truths would you teach, or save a sinking land?
All fear, none aid you, and few understand.
Painful pre-eminence! yourself to view
Above life's weakness, and its comforts too.
Bring then these blessings to a strict account;
Make fair deductions; see to what they 'mount:
How much of other each is sure to cost;
How each for other oft is wholly lost;
How inconsistent greater goods with these;
How sometimes life is risk'd, and always ease:
Think, and if still the things thy envy call,
Say, wouldst thou be the man to whom they fall?

Hélas! sauver son nom de la foule des morts;
Mais comme la justice en distingue son corps,
Tous deux devoient périr dans une nuit profonde,
Et tous deux au grand jour empoisonnent le monde.
La gloire sans mérite est aussi sans douceur:
Elle porte à la tête, et ne va pas au cœur.
Crois-moi: le calme heureux d'une ame irréprochable,
Vaut bien tout le fracas d'une gloire coupable.
Marcellus en exil éprouve un sort plus doux,
Que César, entouré d'un sénat à genoux.
Dis-nous, (et mieux que toi, qui peut nous en instruire)
Quel fruit des grands talents un grand homme retire?
C'est de savoir combien ses principes sont faux:
De mieux voir nos erreurs et ses propres défauts.
Chargé de gouverner ou d'éclairer le monde,
Hélas! chacun le craint, aucun ne le seconde:
Lui, de l'illusion ignorant les douceurs,
Perd les plaisirs du peuple, en perdant ses erreurs.

Calcule donc ces biens où ton orgueil aspire:
Vois ce qu'il faut compter, et ce qu'il faut déduire;
Comment l'un prend sur l'autre, et souvent le détruit;
Comment loin des vrais biens leur route nous conduit.
Songe que leur douceur d'amertume est suivie;
Qu'elle coûte la paix, et quelquefois la vie:
Ou, si tu peux encor envier leur douceur,
Voudrois-tu l'échanger contre leur possesseur?

To sigh for ribands if thou art so silly,
Mark how they grace Lord Umbra, or Sir Billy.
Is yellow dirt the passion of thy life?
Look but on Gripus, or on Gripus' wife.
If parts allure thee, think how Bacon shined,
The wisest, brightest, meanest of mankind:
Or ravish'd with the whistling of a name,
See Cromwell damn'd to everlasting fame!
If all, united, thy ambition call,
From ancient story, learn to scorn them all.
There, in the rich, the honour'd, famed, and great,
See the false scale of happiness complete!
In hearts of kings, or arms of queens who lay,
How happy! those to ruin, these betray.
Mark by what wretched steps their glory grows,
From dirt and sea-weed as proud Venice rose;
In each how guilt and greatness equal ran,
And all that raised the hero sunk the man:
Now Europe's laurels on their brows behold,
But stain'd with blood, or ill exchanged for gold:
Then see them broke with toils, or sunk in ease,
Or infamous for plunder'd provinces.
Oh wealth ill-fated! which no act of fame
E'er taught to shine, or sanctified from shame!
What greater bliss attends their close of life?
Some greedy minion, or imperious wife,
The trophied arches, storied halls invade,
And haunt their slumbers in the pompous shade.

Est-ce un ruban d'azur dont l'éclat t'intéresse?
Vois, si du plat Dorante il couvre la bassesse.
Est-ce le vil limon qu'on appelle de l'or?
Vois Gripus et sa femme auprès de leur trésor.
Sont-ce les grands talents, la science profonde?
Vois Bacon, la lumière et l'opprobre du monde (11).
Est-ce le bruit d'un nom? Vois le ciel irrité
Qui condamne Cromwel à l'immortalité.
Sont-ce enfin tous les biens, l'or, le plaisir, la gloire?
Pour les dédaigner tous, hélas! ouvre l'histoire:
Vois, par tous ces degrés d'un prétendu bonheur,
Cent mortels enviés n'arriver qu'au malheur.
D'une reine ou d'un roi l'un surprend la tendresse,
Pour détrôner son maître, ou trahir sa maîtresse;
D'autres devinrent grands par leur férocité,
Et l'héroïsme en l'un détruit l'humanité (12).
Voyez-vous dans leurs mains ces palmes triomphantes,
Acquises à prix d'or, ou de sang dégouttantes?
Leur crime fait leur gloire: ainsi, d'un vil marais,
Venise voit sortir ses superbes palais.
Se sont-ils fatigués à ravager la terre?
Regarde dans la paix tous ces foudres de guerre:
Plongés dans la mollesse, ou bien affamés d'or,
Des dépouilles du peuple ils enflent leur trésor;
Trésor, dont leurs exploits ne lavent point la honte,
Et dont l'affreux remords leur redemande compte.
Le terme de leur vie est-il moins malheureux?
Non: leur sommeil, troublé sous leurs rideaux pompeux,

Alas! not dazzled with their noon-tide ray,
Compute the morn and evening to the day;
The whole amount of that enormous fame,
A tale that blends their glory with their shame!

Know then this truth (enough for man to know)
Virtue alone is happiness below.
The only point where human bliss stands still,
And tastes the good without the fall to ill,
Where only merit constant pay receives,
Is bless'd in what it takes, and what it gives;
The joy unequall'd, if its end it gain,
And if it lose, attended with no pain:
Without satiety, though e'er so bless'd,
And but more relish'd as the more distress'd:
The broadest mirth unfeeling folly wears,
Less pleasing far than virtue's very tears:
Good, from each object, from each place acquired,
For ever exercised, yet never tired;
Never elated, while one man's oppress'd;
Never dejected, while another's bless'd:
And where no wants, no wishes can remain,
Since but to wish more virtue, is to gain.
See the sole bliss Heaven could on all bestow!
Which who but feels can taste, but thinks can know;

Leur offre un vil mignon, une femme hautaine,
Engloutissant déja tout ce vaste domaine,
Ce parc délicieux, ces immenses palais,
Tout pleins des monuments de leurs nobles forfaits.
De leur midi brillant ta vue est éblouie?
Hélas! songe au matin, songe au soir de leur vie;
Alors que reste-t-il de toute leur splendeur?
Une page, où se lit leur honte et leur grandeur.
Connois donc ce qu'à l'homme il suffit de connoître :
« De la seule vertu le vrai bonheur peut naître; »
C'est elle qui, toujours marchant d'un pas égal,
Ou s'applaudit du bien, ou se soumet au mal;
Dans ses nobles efforts trouve sa récompense;
Pour juge, avant les lois, choisit sa conscience;
Soit que le sort trahisse ou serve son desir,
Ignore la tristesse, et trouve le plaisir;
Goûte les biens reçus, et les biens qu'elle donne;
Des ronces de la vie embellit sa couronne.
Elle chérit ses maux, savoure ses douleurs,
Et le rire du vice est moins doux que ses pleurs.
Riche de ce qu'elle a, fière de ce qu'elle aime,
Elle jouit du monde, et sur-tout d'elle-même;
Agit sans se lasser, regarde du même œil
L'abaissement des uns, et des autres l'orgueil.
Tout, jusqu'à ses desirs, est une jouissance;
Car qui veut être bon, est exaucé d'avance.
Pour trouver ce plaisir, pour goûter sa douceur,
Il suffit du bon sens, il suffit d'un bon cœur;

Yet poor with fortune, and with learning blind,
The bad must miss, the good untaught will find;
Slave to no sect, who takes no private road,
But looks through nature, up to nature's God;
Pursues that chain which links the immense design,
Joins heaven and earth, and mortal and divine;
Sees that no being any bliss can know,
But touches some above, and some below;
Learns from this union of the rising whole,
The first, last purpose of the human soul;
And knows where faith, law, morals, all began,
All end, in love of God and love of man.

For him alone, hope leads from goal to goal,
And opens still, and opens on his soul;
Till lengthen'd on to faith, and unconfined,
It pours the bliss that fills up all the mind.
He sees why nature plants in man alone
Hope of known bliss, and faith in bliss unknown:
(Nature, whose dictates to no other kind
Are given in vain, but what they seek they find.)
Wise is her present; she connects in this
His greatest virtue with his greatest bliss;
At once his own bright prospect to be bless'd;
And strongest motive to assist the rest.

Il échappe au méchant, pauvre dans sa richesse,
Aveugle en son savoir, et fou dans sa sagesse;
Mais le juste le trouve et sans frais et sans art.
Le juste ne suit point des sentiers à l'écart:
Fuyant l'esprit de secte et sa lueur obscure,
La nature le guide au Dieu de la nature;
Il suit l'enchaînement de cet ordre éternel,
Qui joint l'homme avec Dieu, la terre avec le ciel.
Il voit que le bonheur où l'homme peut prétendre,
Doit croître en s'étendant, remonter, redescendre;
Il voit pourquoi le ciel l'a formé tel qu'il est;
Quel est son premier but, et son dernier objet;
Par quels nœuds, l'attachant à cette vaste chaîne,
Les lois, la foi divine, et la morale humaine
N'ont qu'un même principe et qu'une même fin:
L'amour de l'Éternel, et l'amour du prochain.
Lui seul est au bonheur conduit par l'espérance,
Qui, se développant dans son essor immense,
Vole jusqu'à la foi, dont la divine ardeur
L'enivre tout entier d'un torrent de bonheur.
Enfin il voit comment la prudente nature,
Dont l'instinct sûr ne trompe aucune créature,
En donnant à lui seul l'espoir d'un bien connu,
Et la foi pour un bien que l'œil n'a jamais vu,
Lui montre en même temps un lointain agréable,
Et le plus fort motif de servir son semblable;
Et, par ces doux ressorts, fait naître dans son cœur,
Et la vertu parfaite et le parfait bonheur.

Self-love thus push'd to social, to divine,
Gives thee to make thy neighbour's blessing thine.
Is this too little for the boundless heart?
Extend it, let thy enemies have part;
Grasp the whole world of reason, life, and sense,
In one close system of benevolence:
Happier as kinder, in whate'er degree,
And height of bliss but height of charity.

God loves from whole to parts: but human soul
Must rise from individual to the whole.
Self-love but serves the virtuous mind to wake,
As the small pebble stirs the peaceful lake;
The centre moved, a circle straight succeeds,
Another still, and still another spreads;
Friend, parent, neighbour, first it will embrace;
His country next, and next all human race:
Wide and more wide, the o'erflowings of the mind
Take every creature in, of every kind;
Earth smiles around, with boundless bounty bless'd,
And Heaven beholds its image in his breast.

C'est ainsi que joignant à l'amour de soi-même
L'amour du genre humain et de l'Être suprême,
On trouve son bonheur dans celui du prochain.
Est-ce peu pour ton cœur? Rempli d'un feu divin,
Donne un plus vaste essor à ta vaste tendresse:
Que pour tes ennemis ton ame s'intéresse;
Plein des nobles besoins d'un cœur compatissant,
Sur tout ce qui respire, et sur tout ce qui sent,
Épanche cet amour dont ton cœur surabonde;
Ne donne à tes transports de bornes que le monde.
Le cœur le plus content, c'est le plus généreux,
Et plus on sait aimer, plus on sait être heureux.
Dieu descend, en aimant, du tout jusqu'à l'espèce;
Mais, de l'espèce au tout, l'homme étend sa tendresse.
De l'amour-propre actif l'instinct impétueux
N'est qu'un heureux ressort dans un cœur vertueux.
C'est ce caillou jeté dans un étang paisible:
En tombant, il décrit un cercle imperceptible;
Un autre lui succède, et tous les flots troublés
Étendent jusqu'aux bords leurs cercles redoublés.
Tel l'homme aime d'abord ceux dont il tient la vie;
Puis l'ami, le voisin, ensuite la patrie;
Puis tout le genre humain; et ces cercles d'amours
S'éloignant de leur centre, et s'accroissant toujours,
Enfin il les étend à tout ce qui respire.
La terre au loin sourit à son heureux empire:
Le ciel voit le bonheur se répandre en tout lieu;
Et l'homme bienfaisant est l'image de Dieu.

Come then, my friend! my genius! come along;
O master of the poet, and the song!
And while the muse now stoops, or now ascends,
To man's low passions, or their glorious ends,
Teach me, like thee, in various nature wise,
To fall with dignity, with temper rise;
Form'd by thy converse, happily to steer,
From grave to gay, from lively to severe;
Correct with spirit, eloquent with ease,
Intent to reason, or polite to please.

Oh! while along the stream of time thy name
Expanded flies, and gathers all its fame,
Say, shall my little bark attendant sail,
Pursue the triumph, and partake the gale?
When statesmen, heroes, kings, in dust repose,
Whose sons shall blush their fathers were thy foes,
Shall then this verse to future age pretend
Thou wert my guide, philosopher, and friend?
That, urged by thee, I turn'd the tuneful art
From sounds to things, from fancy to the heart;
For wit's false mirror held up nature's light,

Viens donc, viens, ô mon maître! inspirer ton élève!
Et tandis que ma muse et s'abaisse et s'éléve
Des viles passions à leur but glorieux,
De l'Éternel à l'homme, et de la terre aux cieux,
De tes tons variés imitant la justesse,
Puissé-je, comme toi, descendre sans bassesse,
M'élever sans orgueil, être fort sans roideur;
Éloquent sans apprêt, et correct sans froideur;
Passer du grave au doux, du brillant au sévère:
Trouver l'art de convaincre, et le secret de plaire;
Et puisque tu m'appris ces mystères profonds,
Daigne m'apprendre aussi l'art d'orner tes leçons.
Ah! quand du monde entier rassemblant les suffrages,
Ton grand nom volera sur l'océan des âges,
Sur mon frêle vaisseau pourrai-je, au moins des yeux,
Accompagner de loin ton triomphe pompeux;
Et, guidé par ton astre au temple de mémoire,
Partager avec toi le souffle de la gloire?
Quand l'âge aura plongé dans la destruction
Rois, ministres, guerriers, tout, excepté ton nom;
Quand de tes vains rivaux, de tes vils adversaires,
Les enfants rougiront des erreurs de leurs pères,
Mes vers te suivront-ils à l'immortalité?
Vivront-ils, pour apprendre à la postérité
Que tu fus mon ami, mon oracle, mon guide!
Que par toi seul, armé d'un courage intrépide,
Écoutant la nature, au lieu d'un faux savoir,
J'osai fuir de l'esprit l'infidèle miroir:

Show'd erring pride, WHATEVER IS, IS RIGHT;
That reason, passion, answer one great aim;
That true self-love and social are the same;
That virtue only makes our bliss below;
And all our knowledge is, ourselves to know.

Préférer la morale aux fictions frivoles,
La force à l'harmonie, et le sens aux paroles;
Montrer que TOUT EST BIEN, et que l'orgueil a tort;
Qu'avec les passions la raison est d'accord;
Que l'amour du prochain, par une loi suprême,
Ne se peut séparer de l'amour de soi-même:
Que savoir se connoître est l'unique savoir,
Et qu'enfin le bonheur est enfant du devoir.

NOTES

DE LA QUATRIÈME ÉPITRE.

(1) L'un me dit: Sois actif, deviens utile au monde;
L'autre: Vis pour toi seul dans une paix profonde.

Pope débute, dans cette quatrième épître, par réfuter les fausses notions qu'on a sur le bonheur. Elles sont, selon lui, de deux espèces, *populaires* et *philosophiques*. Il a récapitulé les premières dans son invocation. Quant aux fausses notions des philosophes, elles diffèrent dans leurs moyens, comme dans la nature de leur fin; les uns faisoient consister le bonheur dans l'action, et l'appeloient plaisir; d'autres plaçoient le bonheur dans la contemplation, et l'appeloient *repos, contentement, plaisir*. Les premiers entroient dans une route qui les menoit d'abord aux *plaisirs sensuels*, et ensuite à la *douleur;* ou bien ils s'engageoient dans la recherche de quelques *perfections imaginaires*, peu convenables à leur nature et à leur état, et n'acquéroient que de la *vanité*. L'état contemplatif de ceux qui plaçoient le bonheur dans le repos, faisoit que les uns trouvoient la vérité dans toute chose, et les autres nulle part. Tous ces prétendus beaux génies tomboient dans le même sophisme, ils ne nous disoient pas en quoi consistoit le bonheur de la *nature humaine*, qui étoit ce qu'on leur demandoit, mais en quoi chacun d'eux faisoit consister son propre bonheur.

(2) Souviens-toi que les lois de l'arbitre suprême
De l'univers entier embrassent le système.

« Ceux qui ont le plus approché de la félicité, ont con-

sidéré qu'il est nécessaire que le bien universel, que tous les hommes desirent, et où tous doivent avoir part, ne soit dans aucune des choses particulières qui ne peuvent être possédées que par un seul, et qui étant partagées affligent plus leur possesseur par le manque de la partie qu'il n'a pas, qu'elles ne le contentent par la jouissance de celle qui lui appartient. Ils ont compris que le vrai bien devroit être tel que tous pussent la posséder à-la-fois sans diminution et sans envie, et que personne ne le pût perdre contre son gré. » *Pens. de Pascal, ch.* 21.

(3) Mon sort ne dépend pas des biens, des maux présents,
Mais des biens que j'espère et des maux que j'attends.

«Nous ne tenons jamais au présent. Nous anticipons l'avenir comme trop lent et comme pour le hâter, ou nous rappelons le passé pour l'arrêter comme trop prompt; si imprudents, que nous errons dans les temps qui ne sont pas à nous, et ne pensons point au seul qui nous appartient; et si vains; que nous songeons à ceux qui ne sont point, et laissons échapper sans réflexion le seul qui subsiste. C'est que le présent d'ordinaire nous blesse, et si nous y pensons, ce n'est que pour en prendre la lumière, pour disposer l'avenir. Le présent n'est jamais notre but. Le passé et le présent sont nos moyens, le seul avenir est notre objet. Ainsi nous ne vivons jamais, mais nous espérons de vivre; et nous ne sommes jamais heureux, nous nous disposons toujours à l'être. » *Pens. de Pascal, ch.* 24.

(4) Et toi, brave Cossé, jeune et brillante fleur,
Que du sort des combats moissonna la fureur, etc.

Le poëte français a substitué au nom de Falkland celui de Bayard, et à celui du jeune Digby celui du duc de Cossé-Brissac, qui avoit été tué en 1757, à la bataille de Rosback, où il commandoit un régiment. L'honorable

mention que Pope a faite de Falkland, de cette victime de la vertu et de sa fidélité à son roi, est certainement aussi juste que méritée; et l'hommage qu'il rend au jeune Digby et à Sidney, l'un des plus grands hommes d'état des Anglois, ne l'est pas moins sans doute; mais on ne peut se dissimuler qu'une grande partie de l'intérêt que ces différents noms excitent en Angleterre, est perdue pour nous. Lorsque Delille fit cette traduction, la mort du jeune duc de Brissac étoit encore récente; il étoit l'ami particulier de sa famille, et ce n'est pas le seul passage de ses poëmes qui soit consacré à cet illustre nom.

Cette licence ou cette infidélité, la seule qu'il se soit permise dans cet ouvrage, fut donc, de sa part, un acte de patriotisme, et un hommage à l'amitié et à la reconnoissance.

Si nous avions eu le bonheur de le conserver plus longtemps, un homme de lettres, qu'il honoroit de son amitié (A. M. H. Boulard), auroit osé lui proposer une autre variante. S'il ne l'eût pas adoptée sous le rapport de la poésie, nous ne pouvons pas douter qu'elle ne lui eût au moins paru très convenable pour exprimer ses propres sentiments.

Et toi, brave d'Enghien, jeune et brillante fleur,
Dont Vincenne à jamais redira le malheur,
Est-ce pour ta vertu qu'une amante adorée (*)
Pleure encore aujourd'hui ta mort prématurée?
Ah! si, pour sa valeur, d'Enghien est immolé,
Pourquoi, surchargé d'ans, de gloire couronné,
Son aïeul (**) jouit-il de l'amour de la France?

(5) D'où vient qu'un saint prélat, de mourants entouré,
Semble respirer seul un air plus épuré?

Tous les poëtes ont rendu hommage au respectable Bel-

(*) Toute l'Europe connoît la mort cruelle du dernier duc d'Enghien. L'opinion générale est qu'il étoit sur le point d'épouser la princesse de R.

(**) Le prince de Condé, mort en 1818.

sunce, évêque de Marseille, qui ne cessa de braver la mort, pendant tout le temps que la peste affligea cette ville, en 1720. Millevoie lui a consacré un poëme, et Voltaire en parle avec beaucoup de respect et d'admiration dans ses stances sur le fanatisme.

(6) Pourquoi ma mère enfin, ma vertueuse mère.

Delille, qui dans les vers précédents a changé quelques noms propres, pour substituer les objets de ses affections particulières, à ceux que Pope avoit chantés, n'a besoin ici de faire aucun changement pour exprimer sa propre pensée. Ainsi que le poëte anglais, il aima sa mère de la manière la plus tendre, et, comme lui, il eut le bonheur de la voir parvenir jusqu'à la plus extrême vieillesse.

(7) Dieu doit-il, des saisons changeant l'ordre éternel,
Rendre l'hiver plus doux pour le sage Béthel?

Béthel étoit un ami de Pope, très distingué par sa sagesse et sa probité; mais d'une très mauvaise santé. Le poëte en a parlé dans plusieurs de ses Épîtres; on y voit qu'il l'estimoit et l'aimoit sincèrement, et ce trait de son caractère doit nous servir à l'apprécier lui-même. On pourroit souvent juger un auteur par les hommes qu'il loue ou qu'il blâme. C'est de Béthel que Pope a dit, dans une de ses dernières épîtres morales, qu'il dit toujours ce qu'il pense, et qu'il ne pense jamais que ce qu'il doit penser.

(8) Et réserve sa chute à l'infame Charter.

François Charter étoit un homme infame par toute sorte de vices. N'étant encore qu'enseigne, il fut chassé de son régiment pour filouterie. Il fut ensuite banni de Bruxelles, et chassé de Gand pour d'autres actions semblables. Après avoir fait cent friponneries au jeu, il se mit à prêter à grosse usure, et aux conditions les plus onéreuses, accumulant intérêts sur intérêts, capital sur

capital, et exigeant son paiement avec une rigueur excessive, à la minute où il étoit exigible. C'est ainsi qu'il amassa des biens immenses, par une attention continuelle à profiter des vices, des besoins, et de la folie des hommes. Il fit de sa demeure une de ces maisons dont le nom est infame. Il fut condamné deux fois pour crime de rapt, et pardonné; mais la dernière fois il fut enfermé à Newgate, et il lui en coûta des sommes considérables pour sortir. Il mourut en Écosse en 1731, âgé de soixante-deux ans. A son enterrement la populace se mutina; son corps fut presque arraché du cercueil, et l'on jeta des chiens morts, etc., dans la fosse où il fut enterré. Le docteur Arbuthnot a parfaitement tracé son caractère dans l'épitaphe suivante:

« Cy continue de pourrir le corps de François Charter, « qui persista avec une constance inflexible, et l'uniformité « de vie la plus inimitable, en dépit de l'âge et des infir- « mités, dans la pratique de tous les vices humains, excepté « la prodigalité et l'hypocrisie, son avarice insatiable « l'ayant préservé de l'une, et son impudence sans égale, « de l'autre. Remarquable et singulier par la dépravation « constante et inaltérable de ses mœurs, il ne le fut pas « moins par le succès avec lequel il accumula richesses sur « richesses. Sans commerce ou profession, sans maniement « de deniers publics, sans avoir eu l'occasion de se laisser « corrompre pour rendre aucun service, il acquit, ou, pour « mieux dire, il se créa à lui-même une fortune digne d'un « premier ministre. Il fut la seule personne de son siècle « qui pût tromper sous le masque de l'honneur, et conser- « ver toute sa bassesse primitive avec 10,000 livres sterling « de rente. Ayant mille fois mérité le gibet pour les actions « qu'il faisoit journellement, il y fut enfin condamné pour « celle qu'il ne pouvoit plus faire. O lecteur indigné! ne « pense pas que sa vie soit inutile au genre humain. La

« Providence a connivé à ses desseins exécrables, pour « donner aux âges futurs une preuve éclatante de combien « peu de valeur les richesses les plus exorbitantes sont aux « yeux de Dieu, puisqu'il en a comblé le plus indigne de « tous les mortels. »

Charter possédoit 7000 livres sterling de rente en terres, et 100,000 livres sterling d'argent comptant. C'est environ 170,000 livres tournois de rente, et 2 millions 300,000 liv. d'argent.

(9) Tout le sang des Talbot ne sauroit t'illustrer.

Le traducteur a substitué le nom de Talbot à celui d'Howard. Ces deux familles sont l'une et l'autre très illustres et très célèbres dans l'histoire d'Angleterre.

(10) Homère qui n'est plus, Voltaire qui respire.

Pope dit seulement : « Soit qu'il brille ou qu'il ait brillé, un bel esprit ou un guerrier est bien peu de chose. » Delille a ici personnifié en quelque sorte la pensée de son auteur, pour faire un compliment à Voltaire, qui vivoit dans le plus grand éclat de sa gloire, lorsque cette traduction fut composée.

(11) Vois Bacon, la lumière et l'opprobre du monde.

Suard a tracé, dans la *Biographie universelle*, un portrait aussi vrai qu'éloquent de cet homme à-la-fois si grand et si méprisable. Nous nous bornerons à en citer quelques fragments. « Comme garde-des-sceaux, il reçut de l'argent pour l'expédition des brevets ou patentes de plusieurs places obtenues par le crédit du duc de Buckingham, favori de Jacques Ier, auquel Bacon devoit une grande partie de son avancement ; mais il paroît constant que ce fut particulièrement pour servir la cupidité du protecteur, que le protégé se prêta à ces manœuvres coupables, dont il doit cependant partager le blâme, puisqu'il en parta-

geoit le honteux bénéfice. Comme chancelier, il reçut aussi de l'argent pour expédier des affaires portées à son tribunal; mais on convient qu'à cette bassesse, si indigne de son rang, il ne joignit pas du moins le crime de trahir la justice dans les jugements qu'il rendit sur ces mêmes affaires; il a toujours passé pour un juge aussi équitable qu'éclairé. Il montra une foiblesse excessive à l'égard de ses domestiques, qui s'enrichissoient en vendant la protection de leur maître, et en l'engageant dans des actes de corruption dont ils recevoient le profit. On raconte qu'en rentrant un jour chez lui, ses domestiques se levèrent en le voyant paroître, et qu'il leur dit : Restez assis, mes maîtres, c'est votre élévation qui a fait ma chute. Le jeu de mot qui est dans l'original ne peut se rendre en français, parceque le terme anglais, traduit par celui d'*élévation*, exprime également l'action de se *lever* et de *s'élever*. Après s'être abaissé par des actes honteux d'une complaisance servile et d'une basse vénalité, on le voit quelquefois se relever par des traits de noblesse et de fermeté qui prouvent qu'il avoit le sentiment de la justice et de la liberté, alors même qu'il les outrageoit; et l'on aime à croire que les crimes qui ont flétri sa mémoire, tenoient plus à une extrême foiblesse de caractère, qu'à une perversité naturelle. Le seul tort de Bacon qui ne comporte aucune excuse, c'est son ingrate et lâche conduite envers son bienfaiteur, le comte d'Essex.... Il est temps de détourner ses regards du tableau affligeant des fautes de l'homme d'état, pour les porter sur les ouvrages immortels de l'homme de génie; mais ces travaux sont d'une telle étendue, et embrassent des objets si divers et si multipliés, qu'il seroit impossible d'en donner une idée à-peu-près complète, sans outrepasser de beaucoup les bornes qui nous sont imposées.

« Dès ses premières études, il avoit été frappé de l'absurdité de la méthode que l'on suivoit dans les écoles pour l'enseignement public; et il conçut le projet hardi d'une

refonte entière dans le système des sciences. Toutes ses études et toutes ses pensées se dirigèrent vers ce but. Il embrassa dans ses vues le cercle de toutes les connoissances humaines; il observa les rapports qui les unissent entre elles, et commença par en former la classification, suivant les diverses facultés de l'esprit humain auxquelles chacune des sciences appartient. De là cette division en trois classes, de la mémoire, de la raison et de l'imagination; division qui a été parfaitement développée par d'Alembert et Diderot, dans le discours préliminaire de l'Encyclopédie....

« Il a été appelé le père de la philosophie expérimentale. Il est en effet le premier qui ait bien senti, et qui ait parfaitement montré que, dans toutes les branches des sciences positives, il n'y a qu'un moyen de parvenir à quelques vérités, et de s'assurer qu'on y est parvenu; c'est d'observer la nature, non seulement dans les phénomènes qu'elle présente à nos regards, mais encore dans ceux qu'on peut découvrir par la voie de l'expérience.... C'est là l'objet du vaste plan qu'il appeloit *la grande instauration des sciences*, plan qu'il n'a jamais exécuté dans son entier, mais dont on peut prendre une idée dans les deux ouvrages qui en faisoient la base; l'un, *De dignitate et augmentis scientiarum;* l'autre, *Novum organum scientiarum.*

« Bacon avoit étudié toutes les sciences; il avoit marqué le point où chacune étoit parvenue, les fausses directions qui avoient égaré les esprits dans la marche qu'on avoit suivie, et la véritable méthode qui pouvoit les ramener dans la route de la vérité. Tome III, page 178. »

(12) Et l'héroïsme en l'un détruit l'humanité.

On croit généralement que Pope, ou plutôt Bolingbroke, a voulu, dans ce passage contre les guerriers, désigner le duc de Marlborough. Plusieurs traits de ce tableau conviennent en effet très bien au héros de Bleinheim, et l'on sait que lord Bolingbroke avoit beaucoup à s'en plaindre.

(13) Lui seul est au bonheur conduit par l'espérance, etc.

Platon traite le même sujet dans un passage remarquable de son premier livre de la République : « Celui dont la conscience ne lui fait aucun reproche, a la douce *espérance* pour sa compagne, et pour sa consolation dans un âge avancé, suivant *Pindare*. Car ce grand poëte, ô *Socrate*, dit très élégamment que celui qui mène une vie juste et vertueuse, a toujours l'aimable *espérance* pour compagne, laquelle remplit son cœur de joie, et est le soutien et la consolation de sa vieillesse : l'*espérance*, la plus puissante des divinités, puisqu'elle gouverne le caractère toujours changeant et inconstant des foibles mortels. »

(14) Viens donc, viens, ô mon maître ! inspire ton élève.

Euripide s'exprime à-peu-près de même dans son *Hercule furieux*, vers 105. « C'est un homme de bien que celui dans le sein duquel il y a une *source éternelle d'espérance;* mais être *sans espérance dans le monde*, est le partage du méchant. »

Lord Bolingbroke, à qui cette invocation est adressée, fut le protecteur et l'ami de Pope. Il lui donna des conseils très utiles pour plusieurs de ses ouvrages, et particulièrement pour l'*Essai sur l'Homme*, dont il traça le plan, et dont il fournit les principales idées. C'est un des plus beaux génies et des plus grands hommes d'état qu'ait eus l'Angleterre. On peut consulter à cet égard l'excellent article que lui a consacré M. de Lally-Tolendal, dans la *Biographie universelle*, tome V, page 50.

VARIANTES

DE LA PREMIÈRE ÉPITRE.

PAGE 47, VERS 10.

Voyons ce qu'elle cache ou dévoile à nos yeux.

PAGE 49, VERS 15.

As-tu de l'univers mesuré les rapports?

PAGE 53, VERS 24.

Écraser un insecte ou périr Annibal.

PAGE 55, VERS 9.

Tout croit un avenir; vois l'Indien sauvage.

IBID., VERS 13.

Mais du moins il se peint, derrière une montagne,
Un ciel formé pour lui, pour sa noire compagne;
Quelque monde lointain, caché dans les déserts,
Quelque île plus heureuse au sein des vastes mers.

PAGE 59, VERS 26.

Son plan n'est point détruit par un affreux ravage;
Crois-tu qu'un Borgia le détruit davantage?
L'ordre n'est point troublé par les feux de l'Etna;
Qui sait s'il est troublé par un Catilina?

PAGE 63, VERS 5.

Cet homme ambitieux, qui se croit le seul sage,
Croira manquer de tout, s'il n'a tout en partage.

IBID., VERS 25.

Qu'au moindre ébranlement l'odorat se réveille:
Tu mourras du parfum de la rose vermeille.

PAGE 71, VERS 9.

Aussi grand dans un ver, qu'en son plus grand ouvrage.

VARIANTES

DE LA DEUXIÈME ÉPITRE.

PAGE 87, VERS 1.

Connois-toi, sans vouloir sonder l'Être suprême;
L'étude la plus propre à l'homme, est l'homme même;
L'homme, être mitoyen, placé dans l'univers
Comme un isthme assailli par les flots de deux mers.

PAGE 89, VERS 23.

Lui qui vit tous ces feux s'élever et descendre.

PAGE 93, VERS 26.

L'autre en cueille le miel, mais sans blesser la fleur.

PAGE 97, VERS 22.

Qui donne un relief au tableau de la vie.

PAGE 99, VERS 1.

Par des attraits divers chacun d'eux nous attire.

IBID., VERS 3.

Des objets différents frappent nos sens divers.

PAGE 101, VERS 20.

Ainsi quand les humeurs en goutte sont fixées.

PAGE 103, VERS 7.

Oui, quel que soit le goût qui domine notre ame.

IBID., VERS 13.

La raison à son joug consent à se plier.

PAGE 105, VERS 21.

Et d'une même tige ils s'élèvent tous deux.

PAGE 109, VERS 2.

Interrogez-les tous, ils ne s'accordent point.

PAGE 113, VERS 1.

Tout mortel en tout temps vit enchanté de lui.

IBID., VERS 14.

Et l'espoir nous conduit jusqu'au bord du tombeau.

IBID., VERS 16.

Qu'à frapper son tambour, qu'à fouetter sa poupée.

IBID., VERS 28.

L'opinion flatteuse enfante un autre songe.

VARIANTES

DE LA TROISIÈME ÉPITRE.

PAGE 127, VERS 1.

Ne l'oublions jamais; l'arbitre souverain,
Par des moyens divers tend vers la même fin;
Lui seul dans l'univers connoît l'indépendance:
Tous sont faits pour le tout. Nageant dans l'abondance,
Enivré de grandeurs, regorgeant de santé,
Souviens-toi...

IBID., VERS 17.

Regarde en même temps la matière vivante.

PAGE 129, VERS 6.

De ses vastes débris renaître l'univers.

IBID., VERS 12.

Tout est uni; qui sait où la chaîne s'arrête?

IBID., VERS 19.

Non, non, la douce joie embellit son ramage.

PAGE 133, VERS 14.

Il semble toujours loin, quoique approchant toujours.

PAGE 133, VERS 23.

De quoi leur serviroient nos disputes frivoles,
Nos docteurs orgueilleux, nos bruyantes écoles.

PAGE 135, VERS 2.

La raison fait attendre ou diffère ses soins?

PAGE 137, VERS 19.

S'aiment, mais non pas seuls. Deux sexes se répondent.

PAGE 139, VERS 1.

L'envoie habiter l'air, ou parcourir les champs.

IBID., VERS 11.

Le choix fixe nos cœurs, le penchant les entraîne.

IBID., VERS 18.

Un amour naturel nous attache aux derniers.

PAGE 141, VERS 5.

Naquirent avec toi; par-tout régna l'accord.

IBID., VERS 15.

Tous, dans le fond d'un bois, sanctuaire champêtre,
Par des accords divers louoient leur commun maître.

IBID., VERS 23.

Combien il a changé! moins maître que bourreau,
De ses tristes sujets détestable tombeau,
Détruisant leur espèce et dégradant la sienne,
Signalant par des morts sa puissance inhumaine,

Par-tout de la nature il entend les clameurs.
Mais ces morts dans son sein nourrissent leurs vengeurs;
De ce sang étranger l'impétueuse flamme
Empoisonna son sang, dénatura son ame;
D'épouvantables maux son corps fut déchiré;
D'ardentes passions son cœur fut dévoré.

PAGE 147, VERS 2.

Par d'invincibles nœuds enchaînoient les mortels.

PAGE 149, VERS 10.

Le menoient au bonheur sur les pas des plaisirs.

IBID., VERS 14.

Un tyran dans son Dieu, des dieux dans ses tyrans.

PAGE 153, VERS 1.

Dans un seul homme ainsi l'amour-propre effréné.

IBID., VERS 4.

Il oppose des lois, un gouvernement sage.

IBID., VERS 23.

Retrace cette foi, cette morale pure,
Que dans le fond des cœurs imprima la nature;
S'il ne peint pas Dieu même, il ébauche ses traits:
Enseigne au peuple, aux rois leurs communs intérêts.

PAGE 155, VERS 11.

Sont faits pour s'entre aider, et non pas pour se nuire.

IBID., VERS 17.

Laisse nos discoureurs combattre pour le choix

De la foi la plus pure et des plus sages lois.
La loi qui rend heureux est la loi préférable;
La foi qui rend meilleur est la foi véritable.
Ce n'est point un divan, un concile, un sénat;
C'est peu de gouverner, de rendre heureux l'état;
Celui qui me dira : « Marche dans la droiture,
Aime tes ennemis et pardonne l'injure;
Dans le bonheur public mets ton propre bonheur. »
Voilà l'homme de bien, le vrai législateur.

VARIANTES

DE LA QUATRIÈME ÉPITRE.

PAGE 169, VERS 1.

O bonheur! des humains le mobile suprême;
Douceur, repos, plaisir, sous quelque nom qu'on t'aime,
Charmant je ne sais quoi, pour qui l'homme ici-bas
Ose endurer la vie et souffrir le trépas.

IBID., VERS 21.

Hélas! tu crois par-tout, dans toute la nature.

PAGE 171, VERS 3.

Il existe pour tous, ou n'est fait pour personne;
Au milieu de la pompe où son rang l'emprisonne.

IBID., VERS 14.

Pense que le bonheur est d'être exempt de maux;
Et l'autre s'élevant jusqu'à l'Être suprême.

IBID., VERS 18.

Ou bien doutent de tout, ou ne doutent de rien.

PAGE 173, VERS 8.

Tout paie au bien public un tribut nécessaire.

PAGE 173, VERS 23.

L'ordre est la grande loi du créateur suprême;
Il faut donc ici-bas, pour notre intérêt même,
Des mortels plus puissants, plus grands, plus éclairés:
Ils sont donc plus heureux! Non, vous vous égarez.

PAGE 175, VERS 2.

Fonde sur les besoins le bonheur général;
Que tout, bien, rang, pouvoir, soit égal sur la terre.

IBID., VERS 23.

O vous, nouveaux géants, fiers enfants de la terre,
Élevez monts sur monts pour atteindre au tonnerre;
Vains efforts! sous ces monts follement entassés,
Le ciel ensevelit vos projets insensés.

Les vrais dons qu'ici-bas le ciel daigna nous faire, etc.

PAGE 177, VERS 25.

Vois du juste Falkland un fer percer le sein;
Vois le divin Turenne emporté par l'airain.

PAGE 179, VERS 25.

Qu'un enfant vertueux
D'un père débauché hérite un mal honteux.

PAGE 183, VERS 6.

Le soir, pleuroit le jour écoulé sans bienfaits.

IBID., VERS 8.

Quoi! l'argent, des vertus est-il donc le salaire?

PAGE 185, VERS 11.

Dis-moi, quand un enfant fait place à l'homme sage,
Pleure-t-il pour ces riens, jouets du premier âge?

IBID., VERS 16.

Des sceptres, des jouets, un grelot, un empire.

IBID., VERS 23.

Des trésors sans vertu, la grandeur due au crime.

PAGE 187, VERS 3.

Va douter que le ciel veille à ses destinées,
S'il n'est riche par an de vingt mille guinées.

IBID., VERS 17.

Que me font les habits dont l'orgueil est vêtu?
Va, la dignité cesse où finit la vertu.

La bassesse commence où finit la vertu.

PAGE 189, VERS 9.

Et si quelques vertus ne te font honorer.

PAGE 191, VERS 28.

Que peut tout ce grand bruit en faveur de l'injuste?

PAGE 193, VERS 7.

Presque aucun ne l'entend; il est toute sa vie
Jugé par l'ignorance, attaqué par l'envie.

PAGE 195, VERS 19.

Et comme des marais sort la fière Venise,
Sur des crimes honteux leur grandeur est assise.
Voyez-les quelquefois, plus marchands que guerriers,
Acheter bassement ou vendre leurs lauriers.

PAGE 197, VERS 8.

Un songe où la bassesse est jointe à la grandeur.

IBID., VERS 9.

C'est là le point unique, où, constamment égal,
Le bien ne connoît point le mélange du mal;
Où toujours le mérite obtient une couronne,
Jouit quand il reçoit, et jouit quand il donne:
Soit que le sort trahisse ou serve son desir,
Est exempt de douleur ou comblé de plaisir:
Plaisir toujours nouveau, quoique toujours le même;
La vertu l'embellit par l'adversité même.

IBID., VERS 21.

Tout objet l'enrichit, en tous lieux elle amasse,
Elle est toujours active et jamais ne se lasse,
Regarde sans orgueil ainsi que sans douleur,
L'abaissement des uns, des autres la grandeur.
Pour trouver ce bonheur, pour goûter ce plaisir,
Il ne faut que penser, il ne faut que sentir.

PAGE 199, VERS 10.

Au-dessus, au-dessous, doit au loin se répandre.

PAGE 199, VERS 25.

Lui présente à-la-fois un lointain agréable.

PAGE 201, VERS 3.

Dans le bonheur d'autrui, dans son propre bonheur,
Est-ce encor peu pour toi? Plein d'une noble ardeur:

PRIÈRE UNIVERSELLE
DE POPE,

TRADUITE EN VERS FRANÇAIS

PAR M. LE MARQUIS DE LALLY-TOLENDAL.

POPE'S

UNIVERSAL PRAYER.

FATHER of all! In every age,
In every clime adored,
By saint, by savage, and by sage,
Jehovah, Jove, or Lord!

Thou great first cause, least understood,
Who all my sense confined
To know but this, that thou art good,
And that myself am blind;

Yet gave me, in this dark estate,
To see the good from ill;
And, binding nature fast in fate,
Left free the human will:

What conscience dictates to be done,
Or warns me not to do,
This, teach me more than hell to shun,
That, more than heav'n pursue.

PRIÈRE UNIVERSELLE

DE POPE.

Père de tout! — O toi qui précédas les âges,
Que, sous des noms divers, en tout temps, en tout lieu,
Ont adoré les saints, les barbares, les sages,
Jéhovah! Jupiter, ou Dieu!

Grande et première cause, et la plus inconnue,
Qui, ne me révélant qu'une foible clarté,
As voulu seulement découvrir à ma vue
Mon ignorance et ta bonté!

Par toi je puis, du moins, dans cette nuit obscure,
Voir le bien et le mal, choisir en liberté:
Aux arrêts du destin enchaînant la nature,
Tu m'as laissé ma volonté.

Que cet instinct sacré, qu'on nomme conscience,
Soit mon frein le plus fort, mon guide le plus cher:
Fais-moi priser le ciel moins que mon innocence,
Fuir le péché plus que l'enfer.

What blessings thy free bounty gives,
Let me not cast away:
For God is paid when man receives;
T' enjoy is to obey.

Yet not to earth's contracted span
Thy goodness let me bound;
Or think thee Lord alone of man,
When thousand worlds are round:

Let not this weak unknowing hand
Presume thy bolts to throw,
And deal damnation round the land,
On each I judge thy foe.

If I am right, thy grace impart,
Still in the right to stay;
If I am wrong, O teach my heart
To find that better way!

Save me alike from foolish pride,
Or impious discontent,
At aught thy wisdom has deny'd,
Or aught thy goodness lent.

Libre dans tous les dons que ta bonté dispense,
Fais que par mon orgueil ils ne soient point trahis.
Du bonheur des humains Dieu fit sa récompense;
En jouissant je t'obéis.

Mais à ce cercle étroit de la terre où nous sommes,
Garde-moi de borner tant de bienfaits divers,
Et de ne voir en toi que le seigneur des hommes,
Quand tu créas mille univers.

Défends à cette main, foible autant qu'ignorante,
De prétendre lancer tes redoutables traits;
D'allumer de l'enfer la flamme dévorante,
Et d'oser marquer qui tu hais.

Si de la vérité j'ai pu suivre la trace,
Fais-moi, dans ses sentiers, marcher jusqu'à la fin.
Si je m'égare, ô Dieu, qu'un rayon de ta grace
Me ramène au meilleur chemin.

Quoi que m'ait refusé ta sagesse infinie,
Ou quels que soient les dons que m'ait faits ta faveur,
Daigne d'un fol orgueil, ou d'un murmure impie
Sauver ma raison et mon cœur.

Teach me to feel another's woe,
To hide the fault I see,
That mercy I to others show,
That mercy show to me.

Mean though? I am, not wholly so,
Since quicken'd by thy breath;
O lead me, wheresoe'er I go,
Through this day's life or death.

This day, be bread and peace my lot:
All else beneath the sun,
Thou know'st if best bestow'd or not;
And let thy will be done.

To thee, whose temple is all space,
Whose altar, earth, sea, skies!
One chorus let all beings raise!
All Nature's incense rise!

Que la douleur d'autrui devienne ma souffrance ;
Que j'oublie à l'instant la faute que je voi,
Et sur tous mes pareils étendant l'indulgence,
Que je l'obtienne aussi de toi.

Je suis peu devant toi ; mais je suis ton ouvrage.
Ton souffle m'anima ; tu peux soigner mon sort ;
Ah ! conduis-moi par-tout où mène ce passage,
A travers la vie et la mort.

Du pain et du repos ; c'est assez sur la terre.
Parmi tes autres dons tu sais bien mieux que moi
Ce qui m'est dangereux, ce qui m'est salutaire :
Que ta volonté soit ma loi.

Ton temple, c'est l'espace, éternelle puissance !
Tes autels sont les cieux et la terre et les mers.
Qu'avec tous ses parfums la nature t'encense.
Mondes, portez-lui vos concerts !

ODE

SUR UN CÉDRE,

Planté en 1806 chez M. Micoud, à Clamart-sous-Meudon.

Aglaure aimoit les lieux champêtres :
Elle-même les cultivoit;
Souvent sous l'ombrage des hêtres
Tranquillement elle rêvoit.
Le jour, sans craindre pour ses charmes,
Ses intéressantes alarmes
La conduisoient de fleurs en fleurs:
Elle soignoit les jeunes plantes
Et sauvoit des ardeurs brûlantes
Et leur parfum, et leurs couleurs.

Tantôt sa main, sous leur feuillage,
Conduisoit un jeune ruisseau,
Qui cachoit sous un roc sauvage
Le mystère de son berceau;
Tantôt, sur un arbre stérile,
Son art d'une tige fertile
Greffoit un tendre rejeton:

Et souvent sa vue attentive
Venoit de la plante adoptive
Épier le premier bouton.

Tantôt des roses surannées
Elle retranchoit les débris,
Et de leurs guirlandes fanées
Soulageoit leurs rameaux flétris :
Ainsi la séve vagabonde,
Suspendant sa source féconde,
Attendoit de plus heureux temps;
Et le suc, qui du sombre automne
Eût nourri la pâle couronne,
Réservoit ses dons au printemps.

Mais au jardin qu'elle décore
Manquoit un arbre précieux ;
Un jour qu'elle erroit avec Flore,
Le hasard l'offrit à ses yeux :
Elle aime sa naissance illustre ;
Il vint âgé d'un demi-lustre
Des lieux où règne le turban;
Et sa famille souveraine
Long-temps a vu dans son domaine
L'antique sommet du Liban.

C'est cet arbre cher à la Bible,
Qui, jadis fécond en bienfaits,

Sur une poutre incorruptible
Portoit la voûte des palais;
Qui, chez une illustre sorcière
Brûlant durant la nuit entière,
Guidoit l'aiguille entre ses mains;
Et, dans une boîte odorante,
De la vermine dévorante
Sauvoit les poëtes romains.

Ce cédre, intéressant arbuste,
Géant futur, aujourd'hui nain,
N'est point encore l'arbre robuste
Qui s'ouvre le plus dur terrain:
Mais un jour, sous son front superbe,
Il verra ramper comme l'herbe,
Et nos chênes et nos ormeaux;
Et de sa tige adolescente
Déja la séve effervescente
Brûle d'abreuver ses rameaux.

Voilà celui qu'elle destine
A parer son jardin chéri;
Enfant d'une race divine,
Il est déja son favori:
Long-temps, dans l'abri qui l'enserre,
Son amie, au fond d'une serre,
Le laisse humblement végéter,

Attendant qu'un ciel favorable,
Dans le lieu le plus honorable,
L'invite un jour à le planter.

Elle voudroit, mais elle n'ose
Le retirer de sa prison :
Aux vents par degrés elle expose
Ce tendre et frêle nourrisson.
Son amour timide ménage
L'essor craintif de son jeune âge,
Jusqu'au moment où, plus hardi,
L'arbre, croissant sous ses auspices,
Ornera ce lieu de délices
De son feuillage reverdi.

Elle y rêvoit ; les dieux le surent ;
Soudain vers ces lieux enchantés,
Du fond de leurs bois accoururent
Les champêtres divinités :
Le chœur léger des oréades,
Les nymphes des eaux, les dryades,
Hôtesses des jeunes ormeaux,
Vinrent fêter la jeune plante,
Et de leur troupe bondissante
Environnèrent ses rameaux.

Le dieu Pan étoit à leur tête,
Et, ses chalumeaux dans ses mains,

Il conduisoit à cette fête
Et les faunes, et les sylvains :
Parmi tous ces dieux des campagnes,
Et des forêts, et des montagnes,
On vit quelques uns des grands dieux
Qui, de leur demeure divine,
Venoient, à la plante enfantine,
Porter leurs bienfaits et leurs vœux.

Souvent la grandeur fière et dure,
Qui devoit être son soutien,
Dédaigne la foiblesse obscure;
Mais les dieux ne dédaignent rien :
Chacun, à la tige modeste
Apportant la faveur céleste,
Arrivoit d'un air triomphant;
Et, partageant l'ardeur commune,
Chacun, pour faire sa fortune,
Vouloit doter le jeune enfant.

Apollon dit : « Dans mon empire,
En cercle roulent les saisons;
Pour lui, j'en jure par ma lyre,
Je tempèrerai mes rayons :
Dans la saison la plus ardente,
Je veux qu'une séve abondante
Aille nourrir ses frais boutons;
Et ma guirlande poétique,

En dépit du laurier antique,
Se formera de ses festons. »

« Moi, de la séve maternelle,
Nul ne peut contester mes droits;
J'alimenterai, dit Cybéle,
Son tronc, son feuillage et son bois. »
« Cette enceinte n'est plus profane;
Loin d'ici, s'écria Diane,
La dent avide des troupeaux! »
Moi, dit une nymphe des ondes,
De mes sources les plus fécondes
Je lui prodiguerai les eaux. »

A ces mots, les dieux applaudirent;
Soudain deux oiseaux radieux,
Deux paons superbes descendirent,
Conduisant la reine des dieux,
Qui dit : « Plante favorisée,
Je te garantis la rosée;
Je suis la déesse de l'air,
Je commande aux célestes plages,
Et je régne sur les nuages,
Comme au trône de Jupiter. »

Du voluptueux Épicure
La charmante divinité,

Vénus, charme de la nature,
Et modèle de la beauté,
Dit à son tour : « Dans Idalie,
J'ordonne qu'il se multiplie :
Les myrtes en seront jaloux ;
Mais je ferai tout pour Aglaure :
C'est mon image qu'on implore,
Lorsque l'on tombe à ses genoux. »

L'Amour vint aussi ; dans le monde
Peu de choses se font sans lui.
Du vieux Nérée, au sein de l'onde,
Il venoit de charmer l'ennui.
« A cet arbuste, il en est digne,
Chacun a fait un don insigne ;
Moi, dit l'enfant porte-bandeau,
Je lui fais présent du mystère ;
Qu'un jour pour la jeune bergère,
Son ombrage soit un rideau.

« Je connois peu l'agriculture :
Tous mes arts sont dans mon carquois ;
Jamais les fleurs, ni la verdure,
Ne prospérèrent sous mes lois :
Tout au plus en passant je jette
Le lis, l'œillet, la violette,
La rose qui vit peu d'instants ;

A peine une nuit j'y repose :
Un jour est un siécle de rose,
Mais toi, tu verras cent printemps. »

Alors, rempli de confiance,
Je dis au dieu puissant des bois :
De cet arbre soigne l'enfance :
Sur toi mes vœux ont quelques droits.
Les poëtes te sont fidèles ;
Pour chanter les dieux et les belles,
Ils cherchent tes ombrages verds :
Leur calme profond les inspire ;
Là, se nourrit ce beau délire,
Source féconde des beaux vers.

Oh ! combien de riants prestiges
De ce délire sont sortis !
Par-tout j'en trouve les vestiges :
Le pin renferme encor Atys ;
Plus loin, couvertes de verdure,
Et leurs rameaux pour chevelure,
Pleurent les sœurs de Phaéton :
Et, sur la montagne prochaine,
Ce vieux tilleul et ce vieux chêne
Cachent Baucis et Philémon.

L'Ausonie a vu son Orphée
Remplir tes bois d'enchantements ;

Et sa muse, nouvelle fée,
Les peuple d'amours et d'amants.
Souvent même sa muse épique
Quitte la trompette héroïque
Pour enfler tes pipeaux légers;
Et la belliqueuse Herminie
De loin écoute l'harmonie
Du chant rustique des bergers.

Sois donc sensible à la demande
De ces poëtes séducteurs;
La nature te recommande
Tous ces aimables enchanteurs.
Par-tout ils sèment les miracles:
Dodone leur dut ses oracles;
Leur fable embellit chaque lieu;
Sans eux la forêt est muette;
Par eux, chaque arbre est la retraite
Ou d'une déesse ou d'un dieu.

Moi-même, enfin, de mes services
Je puis te demander le prix;
Je t'ai délivré des caprices
D'un art tombé dans le mépris.
Par moi le saule de l'aurore,
Dans l'onde qui le vit éclore,
Trempe son feuillage pendant;
Et le chêne, roi du bocage,

Dans toute sa pompe sauvage,
Relève un front indépendant.

J'appelai des rives lointaines,
Et j'acclimatai sur nos bords
Ces plans dont nos monts et nos plaines
Ne connoissoient pas les trésors :
Ma muse, du fer téméraire
Sauva plus d'un tronc centenaire :
Leurs vieux abris sont mes bienfaits;
Pour l'arbuste heureux que je chante,
Écoute donc ma voix touchante,
Et reçois les vœux que je fais.

« Eh bien! tes vœux et ta demande,
Me dit-il, ne seront pas vains;
Vénus le veut: je recommande
Ce jeune cédre à mes sylvains.
Son Aglaure, autre enchanteresse,
Pour cet arbuste s'intéresse,
Et mon poëte l'a chanté.
Jeune arbre, ta cause est la mienne;
Il n'est rien que de moi n'obtienne
La poésie et la beauté. »

Il dit: la brouette roulante,
Au lieu creusé pour son berceau,

Apporte avec la jeune plante,
Et l'onde fraîche et le terreau;
La bêche en main, Aglaure même,
De l'heureux arbuste qu'elle aime
Prépare le frais reposoir:
Sur lui trois fois elle se penche,
Et sur lui par trois fois épanche
L'eau qui jaillit de l'arrosoir.

Alors, part un cris d'alégresse:
Un nuage emporte les dieux;
Mais l'arbre a reçu leur promesse;
Lui-même reçoit nos adieux.
Bientôt sa feuille se déploie;
Le sein de la terre avec joie
Semble allaiter son nourrisson;
Et, nouvel hôte du bocage,
Au jeune arbuste de son âge
L'oiseau bégaie une chanson.

Ainsi ta tige complaisante,
Roi des arbres, après l'hiver
Rassemblera la foule errante
Des légers habitants de l'air:
Là, chaque jour leur troupe ailée
Prendra sa rapide volée;
Mais tous n'ont pas les mêmes droits;

Et, s'ils viennent te rendre hommage,
Préfère ceux dont le ramage
Charme le silence des bois.

Reçois la douce Philomèle,
Quand, pour se plaindre de ses maux,
Elle viendra, ployant son aile,
Se reposer sur tes rameaux.
Accueille la vive allouette;
Aux tendres fruits de la fauvette
Accorde l'hospitalité,
Mais bannis les oiseaux voraces,
Et de leurs désolantes races
Que l'aigle seul soit excepté.

C'est sur ta tige impériale,
Chère à ce redoutable oiseau,
Que de sa famille royale
Il aime à placer le berceau:
Sa tête brave le tonnerre;
Il porte la foudre en sa serre;
Tu montes aux cieux, il fend l'air;
Et Rousseau, Malherbe et Pindare,
Sont fiers quand le goût les compare
Au noble oiseau de Jupiter.

Hélas! si la grace et la force
Ne s'enfuyoit bien loin de moi,
Je reviendrois sur ton écorce
Graver des vers dignes de toi:
Que puisse du moins ma vieillesse
Voir fleurir long-temps ta jeunesse;
Et, si le fer vient l'outrager,
Si contre toi gronde l'orage,
Conserve encor, malgré sa rage,
Quelques rameaux pour m'ombrager.

Souviens-toi qu'à côté d'Aglaure,
Lorsque tu n'étois qu'arbrisseau,
Loin du lieu qui te vit éclore
Je creusai ton second berceau;
Des soins donnés à ta jeunesse
Récompense un jour ma vieillesse;
Et que, sous tes feuillages verts,
Quelquefois ma muse rustique
Puisse à ton ombre poétique
Demander encor de beaux vers.

Pour relire le grand Homère,
Je chercherai ton frais abri;
Peut-être sur ta cime altière

S'abattra son oiseau chéri:
Il déploira ses vastes ailes;
L'arbre, ses ombres solennelles,
Le poëte, ses vers pompeux:
Quand leur grandeur est réunie,
L'aigle, le cédre, et le génie,
Sont un tableau digne des dieux.

ALLÉGORIE,

A MADAME MICOUD ET SON FILS,

JEUNE HOMME D'UNE GRANDE ESPÉRANCE.

Un jour, en le voyant et si vert et si beau,
Le dieu des bois disoit à ce jeune arbrisseau :
« Sans doute, quelque hamadryade
Du suc le plus pur t'a nourri;
Ou de ces lieux la charmante nayade
A son arbuste favori
Prodigue son eau bienfaisante. »
— Non, dit la jeune plante;
Mais, en passant, Mélany m'a souri.
Son Hippolyte est de mon âge;
Et, puisque tous les deux nous sommes son ouvrage,
Ses bienfaits généreux ne seront pas perdus :
Nous lui rendrons tous deux un juste hommage;
Moi, de mon ombre, et lui de ses vertus.

NOUVELLE ÉPITRE

SUR

LE LUXE*.

Cause de tant de maux, fléau des mœurs publiques,
Le luxe laisse-t-il des vertus domestiques?
Des amis? Il faudroit s'aider dans ses besoins,
Et l'on auroit aux doigts quelques brillants de moins.
Des époux? Comptant l'or qu'un vain faste demande,
Une bourse à la main, l'intérêt les marchande;
Et d'un couple vénal fait deux infortunés,
Par des entraves d'or l'un à l'autre enchaînés.
Des frères? D'un aîné le luxe nécessaire
Emprisonne la sœur et dépouille le frère.
Des enfants? O saints nœuds! nœuds jadis si puissants!
On a des héritiers; mais on n'a pas d'enfants.
Dans l'ardeur de briller, lassé qu'un père vive,
Et hâtant en secret sa dépouille tardive,
Dans leurs vœux criminels... Que dis-je? trop heureux,
Si leurs barbares cœurs s'arretent à des vœux!

* Voyez ce même sujet, déja traité par Delille, tome I, page 62.

Nature! tu m'entends : tu connois tes injures,
Et mes mains frémiroient de rouvrir tes blessures.
Eh! peut-on trop pleurer ces temps, ces temps heureux,
Où contents de se voir, contents de vivre entre eux,
Près du même foyer, s'assembloient en famille,
Et l'époux et l'épouse, et la mère et la fille?
On s'aimoit; on avoit moins d'éclat, plus d'honneur,
Et moins de faux besoins, et plus de vrai bonheur;
La mère, sans rougir, veilloit sur son ménage;
La fille s'occupoit de quelque utile ouvrage;
On ne dédaignoit pas de pétrir de sa main
Le gâteau savoureux, délice du festin.
Doux souvenirs! hélas! cette heureuse innocence
De son dernier rayon éclaira mon enfance.
Fatigué de Paris, de son brillant séjour,
Je revolois aux lieux où j'ai reçu le jour;
J'y croyois respirer; et, loin de l'imposture,
Y reposer mon cœur au sein de la nature.
O surprise! en ces lieux je n'ai rien reconnu :
Au lieu du ton loyal, et du rire ingénu,
Du souper de voisins, où chaque bon convive
Portoit son mets frugal et sa chanson naïve,
J'ai trouvé de grands airs, un luxe étudié,
Et l'ennui si mal feint du grand souper prié.
Que prouve, dira-t-on, cette folle satire?
Quand il faut discuter, est-il temps de médire?
Ces travers sont un bien : par eux des flots d'argent
Vont nourrir l'ouvrier, ranimer l'indigent..

Fort bien : de l'indigent les intérêts me touchent ;
Des longs raisonnements les Muses s'effarouchent.
Raisonnons toutefois : je l'ai dit, j'en convien,
Et le redis encor : Oui, le luxe est un bien,
Si, respectant les mœurs, si, réglé dans sa course,
Il fait refluer l'or vers sa première source.
L'astre du jour, des flots que ses rayons ont bus
Dépose sur les monts les humides tributs ;
Leur cime les reçoit ; et bientôt des montagnes
Les réservoirs féconds les rendent aux campagnes :
Voilà d'un luxe heureux le fidèle tableau.
Mais le luxe souvent dégénère en fléau,
Prend aux extrémités, et ne rend pas de même :
C'est loin de lui qu'il cueille, et près de lui qu'il sème.
L'or, né dans les sillons des soins du laboureur,
Nourrit dans les cités l'orfèvre et le doreur.
Le luxe est animé de tout talent frivole :
Voyez ce Lucullus, voluptueuse idole ;
Dans les douces vapeurs d'un superbe festin,
Sait-il gré des travaux qui lui donnent du pain ?
Bientôt il s'écriera, dans ses desirs stupides :
Fleuves ! ne baignez plus nos campagnes arides,
Mais de nos boulingrins arrosez les tapis ;
Terre ! enfante des fleurs, et garde tes épis.
Nous fourmillons de bras grossièrement utiles ;
Mais qui nous donnera des artisans habiles ?
La campagne a toujours assez d'agriculteurs ;
Mais, si l'état n'y songe, on manque de chanteurs.

En contemplant Paris, le stupide vulgaire
Dit : Combien d'opulence ! et moi : Que de misère !
Dans le pompeux festin d'un gourmand renommé
Je vois plus d'un hameau de besoin consumé;
Dans les palais dorés de quelques courtisanes,
Je pleure les débris de vingt mille cabanes :
Par-tout l'éclat d'un seul fait mille malheureux.
Du moins si le bonheur suivoit ce droit affreux !
Mais, las du superflu, privé du nécessaire,
L'un languit de dégoût, l'autre meurt de misère.
O grands ! de la nature entendez-vous la voix ?
Tous mes enfants, dit-elle, avoient les mêmes droits :
Mais je veux bien des rangs respecter la barrière;
Je ne réclame plus l'égalité première;
Enfants favorisés, c'est à vous de choisir :
Prenez pour vous les biens, la gloire, le plaisir;
Aux mépris, aux travaux abandonnez vos frères !
Peut-être je saurai, sensible à leurs misères,
Par des trésors plus vrais, par des plaisirs plus doux,
Dédommager leur vie, et les venger de vous.
Qu'ils vivent seulement; et, pour prix de leur peine,
Qu'ils puissent, après vous, glaner dans leur domaine !
Que dis-je ? au sein du luxe est-on sensible encor ?
L'épais Mondor parloit de l'emploi de son or;
Tant pour des soupers fins, et des feux d'artifices;
Pour frais de loges tant, et tant pour les coulisses.
Et pour les malheureux, lui dit-on ? pour cela,
Il l'avoit oublié : le luxe, le voilà.

Quand on a tout payé, chevaux, bijoux, maîtresses,
Reste-t-il rien à perdre en obscures largesses?
Qui borne ses besoins, soulage ceux d'autrui,
Et riche pour le pauvre, il est pauvre pour lui.
Du moins, s'il ne formoit que des riches avares!
Mais le luxe souvent fait des brigands barbares.
Lorsque le grand Caton, chez un peuple allié,
Sans faste, sans éclat, arrivoit seul, à pié,
Par-tout devant ses pas voloit la confiance;
Mais lorsque d'un Verrès, la sinistre impudence
Entraînoit à sa suite un troupeau de flatteurs,
De femmes, d'histrions, de mimes, de danseurs,
Tout un peuple trembloit des besoins d'un seul homme:
Impôt le plus affreux dont pût l'accabler Rome.
A qui rien ne suffit, rien aussi n'est honteux.
A qui sont ces grands parcs et ces châteaux pompeux?
Seroit-ce aux descendants de nos pairs, de nos princes?
Non: l'un au nom du roi ravage nos provinces;
L'autre, qui s'enrichit par d'utiles forfaits,
Fit par son brigandage abhorrer les Français....
Justice, probité, talents, honneurs, vertu,
Chimères du vieux temps! nos aïeux en ont eu;
C'étoit l'usage alors: un honnête homme en France
N'a plus besoin de mœurs, qu'au défaut de dépense;
Ce chemin est plus court: ses chevaux, ses coureurs,
Lui valent des talents, lui tiennent lieu de mœurs;
Des devoirs les plus saints son cuisinier l'acquitte;
Et Zaïde à crédit lui vendit son mérite.

Juvénal s'étonnoit que l'on n'eût point encor
Bâti chez les Romains un temple au dieu de l'or.
Le luxe parmi nous, vil enfant des richesses,
A ses temples, son culte, et sur-tout ses prêtresses;
Et ce dieu chaque jour nous dicte par leur voix
Ses oracles changeants et ses mobiles lois.
Étonnons-nous encor qu'en faveur des richesses
On dispute d'audace, on lutte de bassesses!...
L'émulation gagne et parcourt tous les rangs:
Vois ce traitant futur, commis à mille francs;
Des chefs de son bureau s'il entend l'équipage,
Il s'éveille; il se dit, jaloux de leur partage:
« On coudoie un mortel platement vertueux;
Mais du peuple ébahi les flots respectueux
S'ouvrent au parvenu dont l'insolente roue
L'écrase contre un mur ou l'étend dans la boue;
Il faut traîner à pied la triste probité,
Ou dans un char brillant placer l'iniquite.
Mon choix est fait; je veux mériter la fortune. »
Oui, sans doute; va, chasse une honte importune;
Va, cours t'associer à des voleurs puissants;
Dépouille les petits, sers les plaisirs des grands;
Souillé, pour t'enrichir, de vingt mille homicides,
Fais regorger de bleds tes magasins avides;
Mais ne sois ni fripon, ni cruel à moitié:
Pour les demi-brigands les lois sont sans pitié;
Et s'il falloit un jour assoupir leur vengeance,
A force de forfaits achète l'innocence.

D'un rang plus élevé te peindrai-je les mœurs?
Est-ce pour obtenir des titres, des honneurs?
L'extrême ignominie est près du faste extrême :
Qui veut tout acheter se vend bientôt lui-même.
Samnite, avec ton or, hélas! que prétends-tu?
Tu veux de Curius séduire la vertu?
Qu'importent tes trésors et tes présents superbes,
A qui suffit son champ, sa cabane et ses herbes?
Attends, attends qu'un jour parmi ces fiers Romains,
Des jardins sur les mers, des mers dans leurs jardins,
Les candélabres d'or, et les vastes portiques,
Et le jaspe éclatant dans les bains magnifiques,
Deviennent des besoins et leur donnent la loi;
Et Rome, et son sénat, et son peuple est à toi.
Jugurtha le disoit. Eh bien! quelles lois sages
Peuvent dompter le luxe et borner ses ravages?
Des lois! sans doute on peut contenir par ce frein
Ou les bourgeois de Lucque, ou ceux de Saint-Marin;
Mais, dans un grand état ressource infructueuse!
Pareil à ce torrent dont l'onde impétueuse
Entraîne et nos moissons et sa digue à-la-fois,
Le luxe, avec les mœurs, entraîneroit les lois.
Le frein le plus puissant, ô rois! c'est votre exemple :
Prêt à vous imiter, l'univers vous contemple.

A SAINT-ANGE,

Sur l'envoi de sa traduction des *Métamorphoses*.

Que tu rends bien ce chantre ingénieux,
Qui d'un style brillant, facile, harmonieux,
Nous raconte si bien l'origine des choses,
Leurs effets et leurs causes,
Tous ces enchantements, ces miracles divers,
Dont la fable autrefois embellit l'univers;
Sur un ruisseau, qui fait son charme et son supplice,
Courbe le crédule Narcisse,
Qui, dans ce frais et limpide miroir,
Voit flotter son image et se plaît à se voir;
Du malheureux Atys, du triste Cyparisse,
Change les bras en rameaux verds;
Sur les feuilles d'un lys, avec grace dépose
Le nom de cet Ajax fameux par ses revers:
Teint du sang d'Adonis la pourpre d'une rose;
Des beaux cheveux de la jeune Daphné,
Adroitement compose
La guirlande du dieu qui de ses pleurs arrose
Les festons verdoyants dont il est couronné!
Quand il raconte ces prestiges,

Son poëme est pour nous le premier des prodiges:
Il peuple, en se jouant, l'air, la terre et les mers.
Son ame, empreinte dans tes vers,
Me feroit croire à la métempsycose;
Et ta brillante version
Est, je le dis sans fiction,
Sa plus belle métamorphose.

LETTRE

DE SAINT-ANGE A DELILLE.

Je vous imite de loin, mon cher maître, et du mieux que je peux. Je vis avec les anciens. Je cultive ce bel art de la poésie, qui a fait les délices et la gloire du siècle de Louis XIV, et dont nous semblons avoir perdu le goût, pour nous livrer à l'*insurgence* la plus violente. Je ne lis point les pamphlets politiques dont on nous accable. Je préfère à tous ces écrits une fable de *La Fontaine*, une ode ou une épigramme de *Rousseau*, que je lis souvent et que j'admire toujours, malgré le VETO de *Quintilien-Laharpe*. Le régime des chansons et de l'épigramme sied mieux aux Français que celui de la politique et des troubles civils. Je travaille toujours à *Ovide*. J'achève le sixième livre. Je viens de métamorphoser *Itys* en faisan, et je voudrois savoir sur cela votre goût : du reste, il ne tiendra qu'à vous de nous régaler d'un meilleur; car je compte dîner avec vous, et je ne viendrai pas seul.

Mon beau-père à venir s'apprête,
Qui, pour tracer CHARLES MARTEL,
S'est mis jadis martel en tête,
Et qui sait encore au pastel
Esquisser des tableaux de fête.
Il fait des sophas et des vers;
Mais il n'y met point les chevilles
De ce menuisier de Nevers,
Dont on vante, à tort, à travers,
Quelques poétiques vétilles.
Il sait joindre à l'art de plisser
Le velours, le pékin, la moire,

Celui d'écrire et de penser,
Et pourroit un jour tapisser
Les murs du *temple de Mémoire*.

Il ne lui faudroit, pour cela, que meubler votre *muséum ;* il le visitera du moins. Vous nous verserez de ce nectar que vous savez. Nous boirons à l'amitié, aux beaux vers, et nous narguerons, le verre à la main, ce censeur qui a supputé avec génie combien de fois ce mot de *nectar* se trouve employé dans vos Géorgiques. Plaignons ces misérables gourmets, pour qui l'ambroisie n'est que de la piquette. Pour moi, qui sais au moins sentir et goûter le bon, je vous demanderai quelques prémices de ce beau poëme de *l'Imagination* auquel vous travaillez, et qui doit mettre le sceau à votre gloire, et soutenir celle du siècle. Tout vous invite à couronner ce bel œuvre. Vous êtes fêté des auteurs et des belles, des courtisans et des banquiers. Ces épais *Mondors* qui faisoient vanité de ne savoir lire que dans des lettres-de-change, se piquent de lire et de goûter vos vers. Jouissez d'un privilége si rare, qui n'a jamais appartenu qu'à vous. Si le talent des vers ne m'a pas fait beaucoup de réputation, il m'a fait encore moins de profit; et si je n'avois pour les lettres cet amour pur, dont les quiétistes faisoient profession en matière de religion, et dont *Fénélon* fut l'apôtre et la victime, il y a long-temps que j'aurois dû suivre ce précepte de Juvénal :

Frange, miser, calamos, etc.

Je sens tout l'embarras d'une position gênée. Pourquoi le dissimuler? Mais je trouve dans mon travail une première récompense. Je fais en sorte de pouvoir dire, comme le Créateur dans la Genèse: *Et vidit quod esset bonum*, car vous le savez mieux que personne :

Est deus in nobis; agitante calescimus illo.

Enfin, pour me consoler des chagrins et des persécutions, je m'écrie quelquefois :

Eh! quel écrivain, dans sa vie,
Haï, raillé, calomnié,
Trop souvent n'eût sacrifié
La célébrité du génie
A la douceur d'être oublié!
L'*Homère* de la *Henriade*
A vu des Français, trop ingrats,
S'obstiner à ne vouloir pas
Que la France eût son Iliade.
Le philosophe genevois,
Soixante ans eut la lèvre imbue
Des poisons de cette ciguë
Que *Socrate* but autrefois;
Banni des rives de la Seine,
N'a-t-on pas vu l'autre *Rousseau*
Mourir victime de la haine
Qui le poursuit jusqu'au tombeau?

Il entre beaucoup trop de vanité dans ces réflexions chagrines et si peu faites pour vous. Mais il y a des occasions où l'amour-propre est le seul remède au découragement. Et alors qui pourroit le blâmer? Je sais bien qui... mais ce ne sera pas vous. Adieu, mon illustre maître, je vous salue de cœur et d'esprit, en *Ovide* et en *Virgile*.

TABLE

DES MATIÈRES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

ŒUVRES POSTHUMES.

Le Départ d'Éden.	Page 1
Avertissement.	3
Essai sur l'Homme.	23
Préface de l'éditeur.	25
Épitre I.	41
Notes de l'épître I.	75
Épitre II.	83
Notes de l'épître II.	117
Épitre III.	123
Notes de l'épître III.	159
Épitre IV.	165
Notes de l'épître IV.	207
Variantes.	217
Prière universelle de Pope.	231
Ode sur un cèdre.	239
Allégorie à madame Micoud et son fils.	253
Nouvelle Épitre sur le Luxe.	255
A Saint-Ange.	263
Lettre de Saint-Ange à Delille.	265
Table générale.	271

FIN DE LA TABLE.

TABLE

GÉNÉRALE ET ANALITIQUE.

La collection des œuvres de Delille, soit qu'on l'admire dans ses créations originales, soit qu'on le suive avec intérêt dans ses immortelles traductions, présente l'ensemble le plus riche et le plus complet de tous les trésors de notre langue poétique. C'est une immense galerie de tableaux, où tous les genres se trouvent réunis, depuis les grandes compositions *historiques*, jusqu'au simple *portrait*. Mais, comme l'œil du spectateur, frappé, ébloui de tant de richesses accumulées dans un seul et même dépôt, hésite embarrassé dans son choix, et ne voit souvent rien, par cela même qu'il voit et embrasse trop d'objets en même temps, si le fidèle *livret* ne dirige sa marche, en l'éclairant à chaque pas: ainsi le lecteur de Delille a besoin d'un guide pour parcourir avec une agréable utilité le vaste labyrinthe qui s'ouvre ici devant lui.

Ce que le livret est pour le curieux qui visite un *Muséum*, une *table* bien faite doit l'être pour l'amateur qui veut étudier dans les œuvres d'un grand poëte, tous les secrets, toutes les ressources de l'art, amené, dans toutes ses parties, au plus haut degré de perfection.

Tel est l'objet que nous nous sommes proposé, et

que nous voudrions pouvoir nous flatter d'avoir rempli, en rédigeant cette TABLE.

Delille avoit toujours desiré que l'on fît, à l'usage des jeunes éléves des Muses, un extrait de ses œuvres: cet extrait se trouve tout fait aujourd'hui. Il a même un avantage incontestable sur ces *choix*, souvent hasardeux, et toujours arbitraires: celui de ne point déplacer les tableaux, et de n'altérer par conséquent en rien l'effet qu'ils empruntent pour l'ordinaire de la place même qu'ils occupent dans l'ouvrage.

Puissions-nous dans cette partie, comme dans tout le reste de l'édition, n'avoir pas infructueusement consulté la gloire de Delille et l'utilité de ses nombreux lecteurs! Tel a été le but constant de plus de deux années de travaux: telle en seroit la récompense la plus douce à-la-fois et la plus glorieuse.

A.

TABLEAU SYNOPTIQUE

DES MATIÈRES ET DE LEUR DISTRIBUTION

EN SEIZE VOLUMES.

Tome I. NOTICE SUR JACQUES DELILLE.
DISCOURS ACADÉMIQUES.
POÉSIES FUGITIVES.

Tome II. LES GÉORGIQUES.

Tome III. 1er de L'ÉNÉIDE.
PRÉFACE.
Les livres I, II, et III.

Tome IV. 2e de L'ÉNÉIDE.
Les livres IV, V, et VI.

Tome V. 3e de L'ÉNÉIDE.
Les livres VII, VIII, et IX.

Tome VI. 4e de L'ÉNÉIDE.
Les livres X, XI, et XII.

Tome VII. LES JARDINS.
L'HOMME DES CHAMPS.

Tome VIII. 1er de L'IMAGINATION.
Les chants I, II, III, et IV.

Tome IX. 2e de L'IMAGINATION.
Les chants V, VI, VII, et VIII.

Tome X. 1er des TROIS RÈGNES.
Les chants I, II, III, et IV.

Tome XI. 2e des TROIS RÈGNES.
Les chants V, VI, VII, et VIII.

Tome XII. MALHEUR ET PITIÉ.
LA CONVERSATION.

Tome XIII. 1er du PARADIS PERDU.
PRÉFACE.
REMARQUES D'ADDISON.
Les livres I, II, et III.

Tome XIV. 2e du PARADIS PERDU.
Les livres IV, V, VI, VII, et VIII.

Tome XV. 3e du PARADIS PERDU.
Les livres IX, X, XI, et XII.

Tome XVI. LE DÉPART D'ÉDEN.
L'ESSAI SUR L'HOMME.
QUELQUES PIÈCES FUGITIVES.
TABLE GÉNÉRALE.

LES ABBRÉVIATIONS EXPLIQUÉES.

Préf. . . . . Préface.
Disc. prél. . Discours préliminaire.
Not. . . . . Notice.
Poés. fug. . Poésies fugitives.
Géorg. . . . Géorgiques.
Én. . . . . Énéide.
Jard. . . . . Jardins.
H. des Ch. . Homme des Champs.
Imag. . . . Imagination.
Trois Règ. . Trois Règnes.
Pit. . . . . Malheur et Pitié.
Convers. . . Conversation.
Parad. perd. Paradis perdu.
OEuv. posth. OEuvres posthumes.
Dép. d'Éd. . Départ d'Éden.
Ess. s. l'H. . Essai sur l'Homme.

TABLE

GÉNÉRALE ET ANALYTIQUE

DES OEUVRES

DE J. DELILLE.

N. B. Le chiffre romain désigne le tome de la collection : le chiffre arabe la page où se trouve le passage indiqué.

A.

ABBA-THULLE (roi de l'île Pelew); ses touchants adieux à son fils Lee-Boo, VIII, *Imag.*, 67; rapprochés de ceux d'Évandre à Pallas, *id.*, 97.

ABBAYE (description d'une) antique et abandonnée, VII, *Jard.*, 169.

ABDIEL répond avec courage à Satan, lui reproche sa trahison, et l'abandonne, XIII, *Parad. perd.*, 175; retourne vers le Très-Haut, *id.*, 195; provoque Satan, et triomphe, *id.*, 207.

ABDOLONYME, issu d'un sang royal; son bonheur dans sa demeure champêtre; créé roi de Tyr par Alexandre, accepte le trône à regret, VII, *Jard.*, 175.

ABEILLES (les) doivent être placées à portée d'une source, et à l'abri des vents, II, *Géorg.*, 227; leurs ennemis, *id.*, 243 et 296; leurs combats, *id.*, 251 et 275; ce qui distingue les rois, *id.*, 258; partage des travaux; leurs occupations, *id.*, 237; leur reproduction fabuleuse, *id.*, 247; réfutation, *id.*, 299;

signes de douleur, leurs maux, *id.*, 245; aliments propres à les rétablir, *ibid.*; moyen de réparer la perte des essaims, *id.*, 247; moyens de prévenir les dangers de l'hiver, d'arrêter leurs ennemis, et de réparer leurs pertes, *id.*, 243.

ACHATE, confident d'Énée, l'accompagne à la chasse, III, *Én.*, 21; à Carthage, *id.*, 33; va chercher Ascagne, *id.*, 63; accompagne Énée à l'antre de la Sibylle, IV, 217; le suit chez Évandre, V, 149; revient au camp, *id.*, 61; est blessé, VI, 37; se signale par ses exploits, *id.*, 283.

ACHÉLOUS (le fleuve); son combat avec Hercule, VII, *H. des Ch.*, 270.

ACHÉMÉNIDE, compagnon d'Ulysse, dans l'île des Cyclopes; ses malheurs; sauvé par les Troyens, III, *Én.*, 275.

ACESTE accueille les Troyens en Sicile, IV, *Én.*, 113; presse Entelle de combattre Darès, *id.*, 147; dispute le prix du javelot; son trait s'enflamme dans les airs, *id.*, 159.

ACIDES (les différents) spécifiés, X, *Trois Règ.*, 209.

ACTION épique; où elle finit véritablement dans le poëme de Milton, *Parad. perd.*, *Préf.*, 27.

ADAM parle à Ève des bienfaits de Dieu envers eux, et de la fidélité qu'ils lui doivent, XIV, *Parad. perd.*, 333; lui explique l'usage des astres, *id.*, 67; la rassure contre les terreurs qu'un rêve lui a causées, *id.*, 117; invite Raphaël à partager leur repas, *id.*, 141; le prie de lui faire le récit de la création, *id.*, 283; lui fait des questions sur les mouvements des corps célestes, *id.*, 247; lui raconte l'histoire de sa création, de celle d'Ève, lui peint ses émotions en voyant sa compagne, *id.*, 367; s'oppose à ce qu'Ève s'éloigne de lui, XV, 25; cède à regret à ses desirs, *id.*, 37; son épouvante et sa douleur en voyant Ève coupable, *id.*, 83; lui déclare qu'il partage son sort, et sa faute, *id.*, 87; son désespoir, ses plaintes, ses regrets, ses remords, *id.*, 97; repousse Ève, et l'accable de reproches, *id.*, 105; désarmé par ses larmes, il la plaint, la console, et l'engage à se joindre à lui pour apaiser la colère du Très-

haut, *id.*, 209; fait remarquer à Ève la colère céleste dans le changement des mœurs des animaux, *id.*, 239; son trouble, à l'arrivée de l'archange Michel, *id.*, 243; sa douleur, sa résignation, ses regrets, *id.*, 247; découvre, du haut d'une montagne, les évènements qui auront lieu jusqu'au déluge; ses différentes sensations pendant ce récit, *id.*, 257; horreur que la mort lui inspire, *id.*, 261; sa confiance en Dieu, et sa résignation, *id.*, 267.

ADDISON; ses remarques sur le *Parad. perd.*, XIII, 43 à 147.

AGES (tableau des quatre), IX, *Imag.*, 78; en quoi Delille diffère, et devoit différer ici, d'Horace et de Boileau, *id.*, 118.

AGRICULTURE (l'); combien elle étoit honorée chez les Romains; elle a exercé non seulement les plus grands héros, mais les plus grands écrivains de l'antiquité, II, *Géorg.*, *Disc. prél.*, ij.

AGRICULTURE; ses travaux, ses charmes; vœu du poëte de s'y livrer exclusivement, VII, *H. des Ch.*, 260.

AI (éloge du vin d'), XI, *Trois Règ.*, 79.

AIGLE (l') comparée avec le lion, XI, *Trois Règ.*, 216; *id.*, 244.

AIGREMONT (vers à M. d') sur la goutte, I, *Poés. fug.*, 111.

AIMABLE (l'homme), son portrait, XII, *Convers.*, 331; défauts qu'il sait éviter, *ibid.*; sa politesse opposée à l'égoïsme, *id.*, 332; variété de sa conversation, *id.*, 333.

AIMANT (l'); sa nature, ses propriétés, X, *Trois Règ.*, 186; *id.*, 227.

AIR (idée générale de l'), *Trois Règ.*, X, 67; sa décomposition et sa recomposition, par Lavoisier, *id.*, 90; il est nécessaire à la végétation, *id.*, 68; ses propriétés, *id.*, 96; effets et illusions qu'il produit, *id.*, 70; sa transparence, *id.*, 69; son élasticité, *id.*, 73; désastres qu'il occasione, *id.*, 73; jouissances dont nous lui sommes redevables, *id.*, 85.

AIRE (l'); manière de la préparer, II, *Géorg.*, 17.

AKENSIDE, poëte anglais. Notice sur sa vie et ses travaux; analise raisonnée de son

poëme sur les *Plaisirs de l'Imagination*, IX, *Imag.*, *Appendice* aux notes, 257.

ALBEMARLE (le duc d'); mot délicat de cet homme célèbre, VIII, *Imag.*, 216; autre mot de lui à sa maîtresse, *id.*, 250.

ALBERTAS (d'); son magnifique jardin à Gemenos, VII, *H. des Ch.*, 267; sa fin tragique, *id.*, 290.

ALCALIS (les divers) caractérisés par leurs propriétés spécifiques, X, *Trois Règ.*, 207.

ALECTON, envoyée par Junon, jette un serpent dans le sein d'Amate, V, *Én.*, 33; inspire à Turnus sa jalousie et sa rage, *id.*, 41; pousse la meute d'Ascagne contre un cerf apprivoisé par un homme du pays, *id.*, 47; excite les habitants contre les Troyens, *id.*, 49; raconte ses succès à Junon, et retourne aux enfers, *id.*, 53.

ALEXANDRE replace Abdolonyme sur le trône de ses pères, VII, *Jard.*, 179.

ALEXANDRE, empereur de Russie; son éloge. Le poëte le somme, au nom de sa gloire, de prendre et de soutenir la cause de Louis XVIII; la restauration prédite douze ans avant l'événement, XII, *Pit.*, 178; *id.*, 193.

ALLÉES (les); comment elles doivent être tracées; éviter également l'uniformité et l'abus de la variété, VII, *Jard.* 155; les détours et replis doivent être motivés, *id.*, 156.

ALLÉGORIE (l'); c'est par elle que l'imagination prête un sentiment aux choses inanimées; donne un corps, une ame, et même un langage aux objets insensibles, VIII, *Imag.*, 54.

AMANDIER (l'); présage que l'on peut tirer de sa floraison, II, *Géorg.*, 19.

AMATE cherche en vain à faire changer Latinus de résolution, et voue sa fille à Bacchus, V, *Én.*, 35; conjure Turnus d'éviter le combat, VI, 243; voyant Laurente assiégée, se donne la mort, *id.*, 297.

AMBITION (l'); combien ses jouissances sont fugitives et insuffisantes, IX, *Imagin.*, 106.

AME universelle (système de l'),

exposé par Anchise à Énée son fils, IV, *Én.*, 279.

AMOUR; son empire sur l'imagination; Saint-Preux dans le cabinet de Julie, VIII, *Imag.*, 117; son délire, *id.*, 121; épisode d'Azélie et Volnis, *id.*, 122.

Amour (l'); sa puissance est ressentie par tous les êtres vivants, II, *Géorg.*, 169; XI, *Trois Règ.*, 216; peinture de cette passion, VIII, *Imag.*, 117; aliénation et illusions produites par les pertes de l'amour, *id.*, 121.

Amour (l') mystique; exaltation de ce sentiment et ses effets, VIII, *Imag.*, 48.

Amour (-propre) et la Raison, mobiles de nos actions, XVI, *Ess. s. l'H.*, 91; plus fort que la raison, et pourquoi, *id.*, 93; son influence sur la société, *id.*, 115; ne fait qu'un avec l'amour social, *id.*, 157.

AMOURS (les) d'Adam et d'Ève ne ressemblent à rien de ce que nous ont laissé les anciens, et de ce qu'ont fait les modernes, XIII, *Parad. perd.*, *Préf.*, 22.

AMPHIBIES (les); passage des quadrupèdes aux cétacés, VII, *H. des Ch.*, 314; *id.*, 344.

ANCHISE refuse de quitter Ilion, III, *Én.*, 171; un prodige l'y décide, *id.*, 177; il explique le sens des paroles d'Apollon, *id.*, 229; sa mort, *id.*, 287; apparoît à Énée, et lui annonce que Jupiter lui ordonne de descendre aux enfers, IV, 175; revoit Énée, *id.*, 275; lui montre ses descendants et lui révèle les destinées de Rome, *id.*, 283.

ANDRÉ (le P.), jésuite, auteur de l'*Essai sur le Beau*, l'est aussi d'un petit poëme sur *l'art de converser*, XII, *Convers.*, 266.

ANDROMAQUE; sa rencontre imprévue en Épire, III, *Én.*, 249; ses adieux, ses présents au jeune Ascagne, *id.*, 263.

ANE (l'); son portrait et son éloge, XI, *Trois Règ.*, 214; *id.*, 244.

ANGES (les) chantent les louanges de l'Éternel et de son Fils, XIII, *Parad. perd.*, 361; marchent contre les rebelles, XIV, 195; leur premier triomphe, *id.*, 223; l'artillerie de Satan leur fait éprouver des pertes

immenses, *id.*, 241; ceux qui gardoient le paradis retournent au ciel après la désobéissance d'Adam et d'Ève, XV, 125; par ordre de Dieu, ils bouleversent les saisons et l'ordre établi dans les cieux et sur la terre, *id.*, 177.

ANGES (les) rebelles se réveillent à la voix de Satan, XIII, *Parad. perd.*, 179; leurs chefs, *id.*, 187 et suiv.; leur courage ranimé, *id.*, 207; leurs jeux, après la séance du Pandémonium; leurs tourments, *id.*, 273; leur armée défaite, XIV, 209; inventent l'artillerie, *id.*, 231; triomphent un moment, *id.*, 241; vaincus à leur tour, *id.*, 243; ils rétablissent le combat, *id.*, 255; sont complètement défaits par le Messie, *id.*, 259; leur inquiétude, causée par la longue absence de leur chef, XV, 159; changés en serpents, *id.*, 167; mangent du fruit de l'arbre de vie, qui les trompe par son amertume, *id.*, 169.

ANGLETERRE (l'); avec quelle générosité elle a accueilli les émigrés français, XII, *Pit.*, 162; son éloge; conseils que le poëte lui adresse, *id.*, 163.

ANIMAUX (les); anomalies et phénomènes inexplicables qu'ils présentent, XI, *Trois Règ.*, 126; leur organisation, *ibid.*; variété dans leurs formes, *id.*, 127; chacun d'eux a sa patrie et son climat, *id.*, 129; moyens différents qu'ils emploient pour la conservation des espèces, *id.*, 128; leur amour pour leurs petits, *id.*, 217; dans les fermes, ils demandent des soins, mais sans luxe, VII, *Jard.*, 163; on ne doit acclimater les étrangers qu'avec choix et précaution, VII, *H. des Ch.*, 261; il faut étudier leurs différentes familles, sous le rapport des mœurs et de l'utilité, *id.*, 312; avec quel art Buffon a su les peindre, *id.*, 369; il ne faut pas exagérer la pitié qu'ils doivent inspirer, XII, *Pit.*, 20; mais dispenser avec sagesse les soins et les châtiments, *ibid.*; Hogarth les a vengés, *id.*, 23; *Notice* sur cet artiste anglais, *id.*, 42; ils ne changent point impunément de patrie et d'habitudes, VII, *H. des Ch.*, 259.

ANGLOMANIE; son ridicule, son règne d'un moment en France, VII, *H. des Ch.*, 256.

ANTIPAROS; description de

cette grotte merveilleuse, X, *Trois Règ.*, 231.

ANTOINETTE (Marie-); indignation généreuse du poète, à la seule idée de l'horrible destinée de cette princesse ; sa muse se refuse à les tracer, XII, *Pit.*, 110 et suiv.

APOLLON (l') du Belvédère, IX, *Imag.*, 8; enthousiasme de Winkelmann pour ce chef-d'œuvre, *id.*, 57.

Apollon modère l'ardeur d'Ascagne, V, *Én.*, 263.

A-PROPOS (l') accompagne la grace, VIII, *Imag.*, 155; jolie pièce de Rhulières sur l'*à-propos*, *id.*, 189.

AQUEDUC ancien, faisant partie du canal du Languedoc, ouvrage du moyen âge, faussement attribué aux anciens Romains, VII, *H. des Ch.*, 269; *id.*, 291.

ARAIGNÉE (l'); son adresse, son instinct, son éloge, XI, *Trois Règ.*, 221.

Araignée (l') de Pélisson, IX, *Imag.*, 114.

Araignée aquatique; XI, *Trois Règ.*, 144.

ARBRES (les); variété de leur culture, II, *Géorg.*, 77; différentes manières de les propager, *id.*, 179; de les greffer, *id.*, 83; diversité des espèces, selon la diversité des climats, *id.*, 87; choix et examen du terrain; signes auxquels on peut en reconnoître les qualités bonnes ou mauvaises, *id.*, 93 et suiv.

ARBUSTES; art de les disposer, pour en tirer des effets pittoresques, VII, *Jard.*, 102.

ARBUTHNOT (traduction de l'épître de Pope au docteur), I, *Poés. fug.*, 139.

ARC-EN-CIEL (l') expliqué, X, *Trois Règ.*, 39.

ARCHITECTURE (l') élevée par Michel-Ange au plus haut point de perfection, IX, *Im.*, 14; coupole de Saint-Pierre de Rome, *id.*, 15.

ARCY (grottes d'), décrites en vers par Dorat, X, *Trois Règ.*, 231.

ARIOSTE (l'), fils du Goût et de la Folie; sa naissance; mélange singulier de raison, de gaieté, et de folie, IX, *Imag.*, 29.

ARISTÉE (le berger), ayant

perdu ses essaims, implore le secours de sa mère, II, *Georg.*, 249; force Protée à l'aider de ses conseils, *id.*, 259; prodige de la résurrection de ses abeilles, *id*, 271.

ARMISTICE entre les Troyens et les Latins, pour inhumer leurs morts, VI, *Én.*, 133.

ARTILLERIE (l'), inventée par Satan, fait essuyer de grandes pertes aux anges fidèles, XIV, *Parad. perd.*, 241.

ARTOIS (hommage du poëte au comte d'), aujourd'hui sa majesté CHARLES X, VII, *Jard.*, 34; XII, *Pit.*, 177.

ARTS (les), nés du besoin, et perfectionnés par l'expérience, II, *Géorg.*, 13.

ARTS (invention des), XVI, *Ess. s. l'H.*, 143.

ARTS (les) usuels et d'agrément, inventés successivement, IX, *Imag.*, 36.

ARTS (beaux-); leur charme est de tous les lieux, de tous les instants, et de toutes les circonstances; Cicéron à Tusculum, d'Aguesseau à Fresnes, etc., VII, *H. des Ch.*, 226.

ARTS et lettres. Épitre sur les ressources qu'offre leur culture, récitée au collége de Beauvais, en 1761, I, *Poés. fug.*, 16.

ARUNS; sa prière à Apollon, VI, *Én.*, 197; tue Camille par surprise, *id.*, 199; est tué par la nymphe Opis, *id.*, 203.

ASCAGNE, enlevé par Vénus, III, *Én.*, 67; prodige qui paroît sur sa tête, *id.*, 175; il suit son père, *id.*, 179; se distingue aux courses de chevaux, IV, 163; arrête l'incendie de la flotte, *id.*, 171; annonce l'accomplissement d'un oracle, V, 13; blesse le cerf de Tyrrhée, *id.*, 47; soutient un combat contre les habitants du pays, *id.*, 51; perce d'une flèche Numanus, qui insultoit aux Troyens, V, 261; se retire par ordre d'Apollon, *id.*, 263; se signale de nouveau, X, 27.

ASPASIE; tableau de son salon, XII, *Convers.*, 233 et suiv.

ATTRACTION (l'), et le feu; les deux plus puissants agents de la nature, X, *Trois Règ.*, 14; *id.*, 53.

AVALANCHES (les); leurs effets désastreux, VII, *H. des Ch*, 307.

AVARES (rencontre de deux);

étrange naïveté de l'un d'eux, XII, *Convers.*, 313.

AVENTINUS, fils d'Hercule, marche contre les Troyens, V, *En.*, 63.

AVRIGNY (vers à M. L'OEillard d'), I, *Poés. fug.*, 134.

AUGER (L.-S.), de l'Académie française; justifie Delille du reproche de manquer de plan, d'ordre, et d'intérêt, dans la plupart de ses poëmes didactiques, I, *Not.*, xlvj.

AUGUSTE; Virgile lui dédie ses Géorgiques, II, *Géorg.*, 5; ce qu'il faut penser de ces pompeuses adulations, *id.*, 47; il lui élève un temple imaginaire, *id.*, 151; cette fiction considérée comme une allégorie de l'Énéide, *id.*, 201.

AURORES boréales; fiction ingénieuse du poëte, X, *Trois Règ.*, 11; leurs effets magiques, expliqués par Mairan, *id.*, 41.

AUTEUR (l') tombé; son courroux, ses espérances, XII, *Convers.*, 235.

B.

BABILLARD (le) turbulent et étourdi, XII, *Convers.*, 291.

BAGATELLE; éloge de ce joli jardin, VII, *Jard.*, 34.

BAIE; ses délices, ses dangers; Properce les redoute pour sa jeune maîtresse, VIII, *Imag.*, 208; *id.*, 245.

BAINS du harem de Constantinople, VIII, *Imag.*, 226. Lettre de myladi Montague à ce sujet, *id.*, 257.

BALEINE (la); son combat avec l'espadon, XI, *Trois Règ.*, 146.

BARRY (madame du) dément seule le courage de son sexe, XII, *Pit.*, 118.

BATAILLE des anges dans le ciel, moins ridicule que ne l'ont jugée quelques critiques, XIII, *Parad. perd.*, *Préf.*, 14. Ses défauts réels, *ibid.*, 15.

BATIMENTS; ceux qu'on peut admettre dans les jardins, VII, *Jard.*, 160; consulter,

pour les placer, leurs caractères respectifs, *id.*, 161.

BAVARD (portrait du); son désespoir, quand une lecture de salon se présente, XII, *Convers.*, 243; son habileté à s'emparer de la conversation, *id.*, 249; anecdotes à ce sujet, *id.*, 271.

BEAUTÉ (hymne à la); son règne s'étend sur toute la nature, IX, *Imag.*, 3 et suiv.; son influence chez les Grecs, *id.*, 43; mais c'est dans les cieux que l'imagination la fait voir dans tout son éclat; l'ame d'un honnête homme, chef-d'œuvre de beauté, *id.*, 5.

BÉLIAL; son portrait, XIII, *Parad. perd.*, 195; parle contre la guerre, *id.*, 239.

BÉLISAIRE; on réfute la tradition populaire répandue à son sujet, et qui a prévalu sur les témoignages de l'histoire, VIII, *Imag.*, 85.

BELOZOSKI (vers au comte), I, *Poés. fug.*, 109.

BELZÉBUT; sa réponse à Satan, XIII, *Parad. perd.*, 177; propose d'envoyer reconnoître le monde nouveau, dont l'existence est annoncée, *id.*, 257, 263.

BELZUNCE; hommage rendu par Pope à ce respectable prélat, XVI, *Ess. s. l'H.*, 209.

BERTIN (le chevalier de); une de ses imitations de Properce citée, VIII, *Imag.*, 245.

BERTIN (mademoiselle), modiste célèbre, citée pour l'exquise élégance de son goût, et la fécondité de ses inventions, en tout ce qui concernoit la parure et les ajustements des femmes, VIII, *Imag.*, 49; hommage rendu à ce genre de mérite et d'industrie, *id.*, 80.

BERTRAND-MOLEVILLE (de); son histoire de la révolution citée, XII, *Pit.*, 145.

BIEN (gens de) doivent être les plus heureux, XVI, *Ess. s. l'H.*, 197.

BIENFAISANCE (à la), ode, I, *Poés. fug.*, 9.

BIENNE (description du lac de), XII, *Pit.*, 164.

BIENS extérieurs; ne sont pas les véritables récompenses de la vertu; ils sont souvent incompatibles avec elle, et ne peuvent rendre heureux l'homme sans la vertu, XVI, *Ess. s. l'H.*, 185.

BIOT; sa notice sur Mesmer, citée, VIII, *Imag.*, 136.

BLENHEIM (description des jardins de), VII, *Jard.*, 55.

BOCAGE (le); son caractère distinctif, VII, *Jard.*, 94.

BOIS (les grands); parti que l'on en peut tirer dans la disposition des jardins anglais; lois que l'on peut leur faire subir, VII, *Jard.*, 91.

BOLINGBROKE (lord), l'un des plus beaux génies et des plus grands hommes d'état qu'ait eue l'Angleterre; Pope lui dédie *l'Essai sur l'Homme*, XVI, 47; *id.*, 203.

BOMARE (Valmont de); obligations dont Delille se reconnoît redevable à ce modeste et laborieux naturaliste, X, *Tr. Règ.*, *Préf.*, xix.

BONDI (Clément); ses portraits de l'insouciant, XII, *Convers.*, 317; du causeur bruyant, *id.*, 361; de l'égoiste, *id.*, 368.

BONHEUR; fausses idées que les philosophes et les peuples s'en font, XVI, *Ess. s. l'Hom.*, 171; il est la fin de l'homme, et peut être atteint par tous, *ibid.*; tout bonheur particulier dépend du bonheur général, *id.*, 173; sa balance conservée parmi les hommes, malgré l'inégalité nécessaire des biens extérieurs, *ibid.*; il ne consiste pas dans la possession de ces mêmes biens, *ibid.*; en quoi consiste celui des individus, et jusqu'à quel point est-il compatible avec le système général de l'univers, *id.*, 175; ne se trouve ici-bas que dans la vertu, *id.*, 197.

BONNET (Charles), naturaliste célèbre, XI, *Trois Règ.*, *passim* dans les *notes*.

BORGIA (César); son portrait, XVI, *Ess. s. l'H.*, 77.

BOSQUET (le); caractère grave et mélancolique qu'il convient de lui donner, VII, *Jard.*, 157.

BOSQUETS de Versailles; regrets du poëte sur leur destruction, VII, *Jard.*, 97.

BOSSUET; rapport de son génie avec celui d'Homère, IX, *Im.*, 25; *id.*, 69.

BOTANY-BAY; utilité de cet établissement, XII, *Pit.*, 54; tableau de cette colonie d'un genre si nouveau, *id.*, 78.

BOUC (le); pourquoi immolé

de préférence dans les fêtes de Bacchus, II, *Géorg.*, 107.

BOUCLIER d'Énée; sa description, IV, *Én.*, 165; dissertation sur ce sujet, traduite de l'anglais de W. Whitehead; *Appendice* aux notes du livre VIII, 311.

BOUFFLERS (vers à M. de), I, *Poés. fug.*, 96.

Boufflers; vers à madame la comtesse de B, sur son jardin d'Auteuil, I, *Poés. fug.*, 83; à la même, *id.*, 246.

BOULARD, homme de lettres, propose une variante pour un endroit de *l'Ess. s. l'H.*, XVI, 209.

BREBIS (les); différence dans la manière de les traiter selon l'usage auquel on les destine, II, *Géorg.*, 172; dangers qui les menacent; leurs maladies, *id.*, 185.

BRISSSAC; ses vertus, son supplice, XII, *Pit.*, 100.

BROUETTE (description pittoresque de la), VII, *H. des Ch.*, 269.

BROUILLON (le), semant partout la discorde, XII, *Convers.*, 310.

BRULE (vers à M. de), I, *Poés. fug.*, 179.

BRUNSWICK (à la princesse Augusta de), I, *Poés. fug.*, 129.

BRUYÈRE (La); son éloge, sa supériorité sur Théophraste et sur Montaigne, XII, *Convers.*, *Préf.*, 214 et suivantes; son portrait de l'*érudit*, cité, *id.*, 269; son mot sur le *questionneur*, *id.*, 276; sur les mauvais plaisants, *id.*, 279.

BUCHERON (fin déplorable d'un) surpris par la nuit loin de sa cabane, et périssant englouti sous la neige, X, *Trois Règ.*, 140.

BUFFON; ses *époques* de la nature, VII, *H. des Ch.*, 301; *id.*, 323; à peu vu par lui-même, *id.*, 324; ne voit dans les animaux que des machines, et leur attribue cependant les passions et les qualités de l'homme, *id.*, 369; hommage et justice que lui rend le célèbre Cuvier, X, *Trois Règ.*, 221; cité *passim* dans les notes de ce poëme.

C.

CABINET d'histoire naturelle; manière de le composer; distribution, classification des objets, VII, *H. des Ch.*, 313.

CAFÉ (le); son éloge; expression de la reconnoissance de l'auteur, XI, *Trois Règ.*, 80; détails historiques sur cet arbuste, *id.*, 110; deux poëmes latins sur ce sujet, *id.*, 111.

CALABRE; description du terrible serpent qui désole cette contrée, II, *Géorg.*, 183.

CALEMBOUR; ce méprisable abus de l'esprit réduit à sa juste valeur, XII, *Convers.*, 264; ce qu'en pensoit l'abbé Morellet, *id.*, 279.

CAMBYSE; son armée détruite par un ouragan, X, *Trois Règ.*, 76; même sujet traité par le poëte anglais Darwin, XI, 264.

CAMILLE, reine des Volsques; réflexions sur ce caractère, III, *Én.*, *Préf.*, xlj; vient se joindre à Latinus, V, 79; veut marcher contre les Troyens, tandis que Turnus défendra la ville, VI, 169; son éducation, *id.*, 173; se signale par de nombreux exploits, *id.*, 183; est tuée par Aruns, *id.*, 199.

CANAL (le) du Languedoc; hardiesse, beauté et utilité de ce travail; hommage au génie de Paul Riquet, VII, *H. des Ch.*, 269.

CANAUX (les), sources de richesses pour les nations, VII, *H. des Ch.*, 269.

CANDOLLE (de), auteur de belles expériences sur le jour et la nuit artificiels, pour faire ouvrir et fermer les fleurs à volonté, XI, *Trois Règ.*, 103.

CARMES; horrible massacre dans l'église de ce couvent, VIII, *Imag.*, 174; *id.*, 201.

CARRON (l'abbé), créateur d'un établissement d'éducation en Angleterre; son zèle et ses ressources pour le soulagement de ses semblables, XII, *Pit.*, 59; *Notice* sur ce respectable ecclésiastique, *id.*, 81.

CARTHAGE naissante (tableau de), III, *Én.*, 43.

CASCADE (la); elle doit être

simple, sans construction apparente, sans symétrie, VII, *Jard.*, 134.

CASSANDRE s'oppose en vain à l'introduction du cheval de bois, III, *Én.*, 135; entraînée par les Grecs, *id.*, 149.

CASTOR (le) comparé à l'éléphant; prodiges de son industrie; ses résultats, XI, *Trois Règ.*, 138.

CATACOMBES (les) de Rome, VIII, *Imag.*, 233.

CAUMONT (M. de), relieur à Londres pendant l'émigration, XII, *Pit.*, 168.

CAZOTTE (mademoiselle de) arrache son père aux septembriseurs; il périt sur l'échafaud, XII, *Pit.*, 144.

CEINTURE (la) de Vénus; les eaux sont celle de Cybèle, VII, *Jard.*, 136.

CERF (le) de Sylvie, V, *Én.*, 47; comparé à celui de Cyparisse, dans Ovide, X, *Métam.*; *id.*, 98.

CERF (la chasse au); sa description, VII, *H. des Ch.*, 222; même sujet traité par le P. Vanière, Saint-Lambert, et Roucher, *id.*, 243.

CÉSAR; prodiges qui accompagnèrent sa mort, II, *Géorg.*, 41.

CESTE (combat du), IV, *Én.*, 143.

CHABANON; son opinion sur les vieux monuments et les ruines factices, VII, *Jard.*, 186.

CHAMBORD; *Notice* historique sur cette résidence royale; sa nouvelle destination, VII, *Jard.*, 86.

CHAMOS, ange rebelle; son portrait, XIII, *Parad. perd.*, 187.

CHAMPS-ÉLYSÉES (peinture des), IV, *Én.*, 271.

CHAOS (le); son discours à Satan, XIII, *Parad. perd.*, 315.

CHARRUE (description de la), II, *Géorg.*, 17.

CHARTER (François); *Notice* sur cet homme infame; son épitaphe par le docteur Arbuthnot, XVI, *Ess. s. l'H.*, 210.

CHARTREUX (les); bannis, exilés de la France; le poëte invite à leur ménager, à leur offrir

des retraites dans les grandes propriétés, VII, *Jard.*, 93.

CHATEAUBRIAND (M. de); ses réflexions sur les caractères d'Adam et d'Ève, XIII, *Parad. perd.*, *Préf.*, 25.

CHAZET (de); fragment cité de son *Épître* sur l'*Art de converser*, XII, *Convers.*, 267; Delille lui adresse des vers, I, *Poés. fug.*, 252.

CHESTERFIELD (lord); ses excellents conseils à son fils, sur l'emploi de son esprit et de ses connoissances dans le monde, XII, *Convers.*, 269; sur la manie de parler, *id.*, 272; sur le rire, *id.*, 277.

CHEVAL DE BOIS construit par les Grecs, en l'honneur de Pallas, III, *Én.*, 113; introduit dans la ville de Troie, *id.*, 133; les Grecs sortent de ses flancs, *id.*, 135.

CHÈVRE (la) nous paie avec usure le peu de soins qu'elle exige, II, *Géorg.*, 175; *id.*, 211.

CHIENS de berger; chiens de chasse; manière de les nourrir et de les dresser, II, *Géorg.*, 183.

CHIENS célèbres; celui de Madame, XII, *Pit.*, 24; de la reine; traits de fidélité pendant la révolution, *id.*, 42.

CHIENS (les) du Saint-Bernard; éloge de ces utiles et courageux animaux, X, *Trois Règ.*, 142.

CHIMIE (la); analise qu'elle fait des substances, et ses résultats, X, *Trois Règ.*, 168.

CHINOIS (les); leurs jardins, VII, *Jard.*, 37; offrent les modèles des jardins introduits dans ces derniers temps en Europe, *id.*, 78.

CHOISEUL-GOUFFIER (le comte de); allusion à son *Voyage pittoresque de la Grèce*, IX, *Imag.*, 222; *id.*, 255.

CHOU (le) ET LE NAVET, satire de Rivarol, publiée par les soins, et sous le nom du comte de Barruel-Beauvert, qui l'avoit achetée, I, *Poés. fug.*, *Not.*, xiij; poétiquement réhabilités en beaux vers, VII, *Jard.*, 113.

CHROME (le); ses précieuses propriétés, *Trois Règ.*, 9; *id.*, 48.

CHUTE des feuilles; son effet

sur les ames mélancoliques, VII, *Jard.*, 101.

CIEL (le) de Milton, moins défectueux que son enfer, XIII, *Parad. perd.*, *Préf.*, 13; le ciel chrétien a plus de majesté que l'olympe fabuleux, *id.*, 18; n'inspire pas toujours la muse épique, *id.*, 19.

CLABAUDEUR (le); son portrait, XII, *Convers.*, 337; même portrait par Bondi, *id.*, 361.

CLAUSUS, chef des Sabins, allié de Latinus, V, *Én.*, 69.

CLERC (LE); sa traduction de Platon citée, XVI, *Ess. s. l'H.*, 81.

CLOANTHE, vainqueur à la course des vaisseaux, IV, *Én.*, 133.

COEUR (description anatomique du), XI, *Trois Règ.*, 122; *id.*, 162.

COFFIN; son ode sur le vin de Champagne, citée, XI, *Trois Règ.*, 110.

COLIBRI (peinture du), XI, *Trois Règ.*, 128; même sujet traité par Buffon, *id.*, 170.

COLLINE (la), l'un des plus beaux jardins de France, créé par le duc d'Harcourt, dans sa terre près de Caen, VII, *Jard.*, 100; *id.*, 120.

COLOMB (Christophe-) devine le voisinage de la terre au parfum des fleurs que lui apportent les vents, XI, *Trois Règ.*, 83; de qui cet épisode est emprunté, *id.*, 112.

COMBAT (premier) des bons anges contre les anges rebelles, XIV, *Parad. perd.*, 209; deuxième combat, plus terrible que le premier, *id.*, 243.

COMÉDIE (la); elle doit non seulement peindre les ridicules et les vices, mais les mettre en action, VIII, *Imag.*, 18.

COMPARAISONS; beauté de celles de Virgile, III, *Én.*, *Préf.*, lviij; défauts de celles de Milton, XIII, *Parad. perd.*, *Préf.*, 33.

CONDAMINE (de la); son éloge prononcé par Delille, dans son discours de réception à l'Académie française, I, *Poés. fug.*, xcxiij.

CONDÉ (armée de); son héroïsme et ses exploits, XII,

Pit., 165; trois princes soutiennent l'honneur de ce nom, *id.*, 166.

CONTEMPLATION; état d'une ame entièrement absorbée dans la contemplation de son Dieu, IX, *Imag.*, 49; cette extase vraiment sublime, distinguée des folies systématiques du quiétisme, *id.*, 80.

CONTEUR (le) minutieux; son babil comparé à la boule de neige, XII, *Convers.*, 253.

CONTEUR (le) d'anciennes anecdotes, ou le rabâcheur, XII, *Convers.*, 253.

CONTEUR (le) qui, sans en être prié, raconte tout ce qui le concerne, XII, *Convers.*, 248.

CONTEUR (le) habile, très recherché dans le siècle dernier, XII, *Convers.*, 273; l'abbé Gagliani, le plus fameux, *ibid.*

CONTRASTES; puissance de leurs effets, dans l'ordre physique et dans l'ordre moral, IX, *Imag.*, 55.

CONVERSATION (la), poëme; occasion, objet, plan et division de l'ouvrage, XII, *Préf.*, 197 et suiv.; ce qu'elle étoit à Athènes et à Rome, *id.*, 206; la conversation du dîner, *id.*, 241; celle du salon, *ibid.*

COOK; hommage à ce grand navigateur, VII, *Jard.*, 174; *id.*, 186.

COQUILLES; variétés dans leurs formes et leurs couleurs, XI, *Trois. Reg.*, 124; *id.*, 164.

CORAIL (le), ouvrage de certains animalcules, XI, *Trois Règ.*, 5; *id.*, 29.

CORAS et Catilus, frères, se joignent à Latinus, V, *Én.*, 65.

CORÈBE périt en voulant défendre Cassandre, III, *Én.*, 149.

CORIOLIS (M. de) adresse à Delille des vers, pendant un dîner, *Poés. fug.*, I, 245; réponse de Delille, *id.*, 246.

CORPS (les); leur vitesse inégale dans l'air, égale dans le vide, X, *Trois Règ.*, 73; *id.*, 108.

COSTUME (le); son influence sur l'ordre social; nécessité de le respecter, sous peine d'affoiblir et d'anéantir insensiblement le respect pour les institutions, IX, *Imag.*, 166; *id.*, 189.

COUCOU (le); cruauté du mâle, instinct de la femelle, XI, *Trois Règ.*, 219.

COULEURS (les); leur effet sur les yeux et sur l'ame, IX, *Imag.*, 150.

COURBE (la); elle est la plus agréable comme la plus commune des lignes, IX, *Im.*, 151.

COURRIER (l'arrivée du); grand évènement dans un salon de campagne, VII, *H. des Ch.*, 219.

COURSE (la) de vaisseaux, IV, *Én.*, 121; à pied, *id.*, 137; de chevaux, *id.*, 163.

COURSIERS; sévérité qu'il faut apporter dans leur choix; caractères distinctifs du bon étalon, II, *Géorg.*, 157; il faut observer sur-tout son ardeur dans la lice; description d'une course de chars, *id.*, 159.

CRAINTE (la); salutaire, quand elle prévient le mal; funeste, quand elle l'exagère, et quand elle enfante la superstition, IX, *Imag.*, 115.

CRAPAUD (le); son instinct pour la propagation de son espèce, XI, *Trois Règ.*, 168.

CRÉUSE; son discours à Énée, III, *Én.*, 175; elle disparoît, *id.*, 179; son apparition à Énée, *id.*, 183.

CRISTAL de roche (le); son origine et ses usages, X, *Trois Règ.*, 172.

CROMWELL à Christine; traduction de Milton, avec le texte latin en regard, I, *Poés. fug.*, 89.

CULTES comparés de Zoroastre, Numa, Mahomet, Confucius, et Odin, IX, *Imag.*, 217 et suiv.

CULTES (les différents) doivent leur origine à la reconnoissance, et non à la crainte, IX, *Imag.*, 198.

CUPIDON substitué à Ascagne, III, *Én.*, 65; inspire à Didon de la passion pour Énée, IV, 71.

CURÉ (portrait d'un bon) de village, VII, *H. des Ch.*, 232.

CURIEUX (le) indiscret et impertinent, XII, *Convers.*, 292.

CUVIER; genres d'animaux retrouvés par lui, X, *Trois Règ.*, 181; *id.*, 224; rend hommage et justice à Buffon, *id.*, 221.

CYGNE (le); sa beauté; ses

amours, XI, *Trois Règ.*, 209; même sujet traité par Buffon, *id.*, 238.

CYRÈNE (la nymphe) découvre à son fils Aristée la cause de ses revers, et lui indique le moyen de les réparer, II, *Géorg.*, 255.

CZARTORINSKA (la princesse) offre à Delille une place dans ses jardins, entre Virgile et Gesner, VII, *H. des Ch.*, 229.

D.

DAGON, chef d'anges rebelles, XIII, *Parad. perd.*, 193.

DANLOUX (vers à), peintre célèbre, I, *Poés. fug.*, 110; son tableau de la Vestale, XII, *Pit.*, 18; d'une famille indigente, *id.*, 33; notice sur cet artiste, *id.*, 39.

DANSE (la); celle de caractère est la seule agréable, IX, *Imag.*, 13.

DANTE (le), sublime et terrible, IX, *Imag.*, 28; fameuse inscription des portes de l'enfer, *ibid.*

DARWIN, poëte anglais, fournit à Delille son épisode de l'armée de Cambyse, X, *Trois Règ.*, 76; analise critique de son poëme sur *les Amours des Plantes*, XI, 257.

DAUBENTON; notice sur ce digne collaborateur de Buffon, X, *Trois Règ.*, 215.

DAUPHIN; naissance du premier fils de Louis XVI; le poëte la célèbre avec enthousiasme, VII, *Jard.*, 105.

DAVID (le roi); un verset du psaume 54, imité, XII, *Convers.*, 309.

DAVID (M.) insère dans le Moniteur, pendant les années 1800 et 1801, plusieurs lettres apologétiques de *l'Homme des Champs*, et des autres ouvrages de Delille, qui lui en témoigne sa reconnoissance, VII, *Jard.*, *Préf.*, 26.

DEFFANT (madame du); son mot sur un discoureur ennuyeux, III, *Convers.*, 370.

DÉFIANCE (malheur de la), VI, *Imag.*, 87.

DÉFIANT (le), qui craint et soupçonne tout, XII, *Convers.*, 302.

DÉIPHOBE se présente à Énée dans les enfers, et lui raconte sa fin tragique, IV, *Én.*, 257.

DELAMBRE (J. B. J.); notice sur ce savant astronome; Delille invoque son génie au commencement du poëme, X, *Trois Règ.*, 6; *id.*, 29.

DELEUZE, naturaliste; traducteur élégant du poëme de Darwin, sur *les Amours des Plantes*, XI, *Trois Règ.*, 93.

DELILLE (Jacques); lieu, époque, et circonstances de sa naissance, I, *Not.*, i; ses triomphes aux concours généraux de l'Université, *id.*, ij; professe à Amiens, *id.*, iij; est rappelé à Paris, et nommé professeur de *troisième* au collége de *La Marche*, *id.*, iv; s'annonce comme versificateur habile, par l'*Épître à M. Laurent*, *id.*, v; publie sa traduction des *Géorgiques*, *id.*, vj; elle est critiquée par Clément, admirée par Voltaire, et son auteur appelé à l'Académie française, *id.*, vij, viij, ix, et x; est nommé professeur au Collége de France, *id.*, xj; publie le poëme des *Jardins*, *id.*, xij; suit le comte de Choiseul-Gouffier à Constantinople, *id.*, xviij; y commence le poëme de *l'Imagination*, *id.*, xxviij; Robespierre lui fait demander des vers; réponse du poëte, *id.*, xxx; il quitte Paris, et se retire à Saint-Dié, où il termine la traduction de l'*Énéide*, *id.*, xxxij; publie l'*Homme des Champs*, *id.*, xxxvij; son retour à Paris, en 1802, *ibid.*; réfutation d'une prétendue dédicace des *Géorgiques* à Buonaparte, *id.*, xl; il fait paroître successivement *la Pitié*, *le Paradis perdu*, *l'Imagination*, *les Trois Règnes*, *id.*, xlij et suiv.; obtient et refuse deux couronnes décennales, *id.*, xlix; publie *la Conversation*, *id.*, l; sa mort; sa pompe funèbre, *id.*, lij; son tombeau au cimetière du P. La Chaise, *id.*, liv; jugement général sur sa personne et ses ouvrages, *id.*, lvj et suiv.

DELILLE (madame) s'associe courageusement aux persécutions dont son mari devient l'objet, et partage les fatigues, les dangers et les honneurs de son exil, I, *Not.*, xxxij et suiv.; lui élève, à ses frais, un monument digne de lui, *id.*, liv;

Delille lui dédie le poëme de l'*Imagination*; la mentionne honorablement dans ce même ouvrage, et dans *la Pitié*.

DÉPOTS souterrains de différents corps, VII, *H. des Ch.*, 297.

DESFONTAINES (l'abbé); son éloge du caractère d'Énée, III, *Én.*, *Préf.*, xxxj.

Desfontaines, célèbre professeur de botanique au jardin du Roi, XI, *Trois Règ.*, 63.

DESSÈCHEMENT des marais, VII, *H. des Ch.*, 269.

DESSEINS de Dieu sur l'homme; heureuse impossibilité pour nous de les pénétrer, XVI, *Ess. s. l'H.*, 53.

DEVONSHIRE (épître à madame la duchesse de), I, *Poés. fug.*, 191.

Devonshire (la duchesse de); fête superbe où elle paroît devant la cour d'Angleterre, VII, *H. des Ch.*, 367.

DIAMANT (le); son essence pressentie par Newton, X, *Trois Règ.*, 173; *id.*, 216.

DIANE envoie Opis pour venger la mort de Camille, V, *Én.*, 177.

DIDON; son histoire, III, *Én.*, 35; accueille les compagnons d'Énée, *id.*, 57; et Énée lui-même, *id.*, 61; leur donne une fête dans son palais, *id.*, 63; prie Énée de lui raconter ses infortunes, *id.*, 75; sa passion pour Énée, peinte dans son discours à sa sœur, IV, 3; son agitation, *id.*, 9; part pour la chasse, *id.*, 17; son désespoir et ses reproches, ses menaces à Énée, *id.*, 32 et suiv.; essaie de l'attendrir, *id.*, 45; effrayée par des présages, *id.*, 49; annonce à sa sœur qu'elle veut recourir aux enchantements, *ibid.*; fait construire un bûcher, *id.*, 55; ses imprécations, *id.*, 61; monte sur le bûcher et se poignarde, *id.*, 67; supérieure à Calypso et aux imitations qu'elle a fait naître, *id.*, 73 et suiv.; sa rencontre avec Énée aux enfers, *id.*, 253.

DIDOT (P.); hommage de Delille à cet imprimeur célèbre, VII, *H. des Ch.*, 267.

DIEU (l'existence de), démontrée par les preuves populaires; intervalle immense entre l'homme et lui; le culte franchit cette distance, et rap-

proche la terre du ciel, IX, *Imag.*, 196.

Dieu annonce à son fils que l'homme se laissera séduire par Satan, et qu'il périra, à moins que quelqu'un ne subisse sa punition, XIII, *Parad. perd.*, 339 et suiv.; accepte le sacrifice de son fils, *id.*, 355; annonce aux anges la naissance de son fils, XIV, 159; envoie Michel et Gabriel contre les rebelles, *id.*, 195; charge le Messie de les confondre, *id.*, 247; annonce à son fils qu'il veut créer un nouveau monde, *id.*, 289; récit de la création, *id.*, 291 et suiv.; envoie son fils pour juger les coupables, XV, 127; accepte la médiation de son fils, mais veut qu'Adam et Ève sortent du paradis, *id.*, 227; envoie Michel pour exécuter cet ordre, *id.*, 231.

DIGBY, remplacé par le duc de Cossé-Brissac, XVI, *Ess. s. l'H.*, 208.

DIGNITÉ (la); son origine et son établissement dans l'olympe; sa disparition a contribué à ébranler la royauté, IX, *Imag.*, 141.

DIGUES (les), merveille de la Hollande, VII, *H. des Ch.*, 272.

DILETTE (vers pour le portrait de mademoiselle), I, *Poés. fug.*, 243.

DIOMÈDE refuse le secours que lui demandent les Latins, V, *Én.*, 145.

DISCOUREUR aimable (portrait du); ses qualités; défauts qu'il évite; succès qu'il obtient dans la société, XII, *Convers.*, 330.

DISCOURS; éloge de la partie oratoire et dramatique du poëme de Virgile, V, *Én.*, 92.

DISPUTEUR (le), susceptible et querelleur, XII, *Convers.*, 303; *id.*, 320.

DOMESTIQUES (les); la pitié doit adoucir ce que leur état a de pénible; ce qu'elle commande pour les vieux serviteurs, XII, *Pit.*, 25.

DORMOND répare les désastres d'un incendie; épisode, XII, *Pit.*, 36.

DRANCÈS se déclare contre Turnus, VI, *Én.*, 152; conseille la paix et attaque Turnus dans le conseil, *id.*, 155.

DUCLOS; sa définition de la politesse, XII, *Convers.*, 364.

DUHAMEL (Dumonceau), l'un des savants les plus distingués qui ait illustré la France, par l'utilité de ses recherches sur l'agriculture, VII, *H. des Ch.*, 253; *id.*, 283.

DUMAS (mot féroce de), XII, *Pit.*, 126.

DURESNEL (l'abbé), traducteur en vers de *l'Essai sur l'Homme*, bien surpassé depuis par Fontanes, et sur-tout par Delille, XVI, *Ess. s. l'H.*, *Préf.*, 26; cité et critiqué, *id.*, 118.

E.

EAU (l'); sa nature, X, *Trois Règ.*, 124; son action sur certains corps, *ibid.*; usages auxquels on l'applique, *id.*, 127; son évaporation et vaporisation, *id.*, 136; *id.*, 203; elle retombe sous différentes formes, XI, 125; le feu seul la divise, *id.*, 138; *id.*, 157.

EAUX (les); il faut leur laisser leur liberté, à moins qu'on ne puisse produire de grands effets, VII, *Jard.*, 133; il faut les orner de barques, d'oiseaux, y admettre des poissons, *id.*, 142.

Eaux minérales; leurs propriétés; séjour et occupation des malades aux eaux, X, *Trois Règ.*, 134; même tableau, VII, *H. des Ch.*, 305.

ÉBÈNE (l'); sa patrie; ses espèces; ses qualités, II, *Géorg.*, 130.

ÉCHECS (description d'une partie d'), VII, *H. des Ch.*, 219.

ÉCOLE; le maître d'école de village, VII, *H. des Ch.*, 234.

ÉDEN; modèle des jardins irréguliers tracés par Dieu même, VII, *Jard.*, 52; sa description, XIV, *Parad. perd.*, 29; *Départ d'Éden*, poëme, XVI, 7.

ÉDUCATION (discours sur l'), prononcé par Delille, au collége d'Amiens, en 1766, I, *Poés. fug.*, lxi.

ÉGÉRIE et Dolon, épisode, VII, *H. des Ch.*, 276.

ÉGOISTE (l'), qui ne parle que de lui, XII, *Convers.*, 284.

ÉGYPTE (les rois d'); leur conduite, examinée et jugée après leur mort, IX, *Imag.*, 154.

ÉLECTRICITÉ (l'); ses phénomènes, X, *Trois Règ.*, 17; ses effets, produits par la même cause que ceux de la foudre, *id.*, 59.

ÉLÉMENTS (les); comment ils se séparent et se confondent, X, *Trois Règ.*, 166; *id.*, 201.

ÉLÉPHANT (éloge de l'); merveilleuse organisation de sa trompe, XI, *Trois Règ.*, 137.

ÉLÉPHANTS et autres animaux fossiles, trouvés dans différentes parties du globe, X, *Trois Règ.*, 180; *id.*, 224.

ÉLISABETH (la princesse); son éloge; son supplice, l'un des plus grands forfaits de la révolution, XII, *Pit.*, 112.

ÉLISE encourage la passion de sa sœur, IV, *Én.*, 5; cherche inutilement à fléchir Énée, *id.*, 47; son désespoir, *id.*, 69.

ÉLOQUENCE; ce qu'elle doit à l'imagination, IX, *Imag.*, 33.

ÉMIGRATION (l'); scènes déchirantes qu'elle a présentées, VII, *H. des Ch.*, 379.

ÉMIGRÉS (les); leurs regrets; leur douleur dans leur exil, XII, *Pit.*, 151; leurs droits à la pitié, *id.*, 157; accueillis par plusieurs princes d'Allemagne, et sur-tout en Angleterre, *id.*, 162; leur industrie, *id.*, 168; un jeune couple va s'établir sur les bords de l'Amazone, et y prospère; il y est rejoint par un ami, *id.*, 170.

ÉMOTIONS (les); le besoin d'en éprouver nous fait rechercher les spectacles les plus affreux, VIII, *Imag.*, 163.

EMPÉDOCLE; notice sur ce fameux pythagoricien, X, *Trois Règ.*, 237.

ÉNÉE regrette de n'être pas mort devant Troie, III, *Én.*, 11; aborde en Afrique, *id.*, 17; ranime ses compagnons, *id.*, 21; rencontre sa mère, *id.*, 33; retrouve ses compagnons, *id.*, 51; accueilli par Didon, *id.*, 61; son récit, *id.*, 113; veut sauver la citadelle de Troie, *id.*, 141; se met à la tête de quelques guerriers, *id.*, 143; rencontre Hélène, et veut l'immoler, *id.*, 165; arrêté par Vénus, *id.*, 167; emporte son

père, *id.*, 177; rentre dans Troie pour chercher Créuse, *id.*, 181; quitte les rivages de Troie, *id.*, 221; relâche à l'île de Crète, *id.*, 231; ses dieux lui annoncent sa destination, *id.*, 233; essuie une tempête, *id.*, 237; rencontre Andromaque, *id.*, 247; ses adieux, *id.*, 265; part avec Didon pour la chasse, IV, 17; fait équiper en secret sa flotte, *id.*, 29; expose à Didon les motifs de son départ, *id.*, 35; sa fuite, *id.*, 59; aborde en Sicile, *id.*, 113; fait célébrer des jeux funèbres en l'honneur d'Anchise, *id.*, 121; quitte la Sicile, *id.*, 185; consulte la sibylle de Cumes, *id.*, 223; pénètre dans l'antre d'Averne, *id.*, 237; passe le Styx, *id.*, 249; rencontre l'ombre de Didon et lui parle, *id.*, 253; traverse le Tartare, et arrive enfin aux Champs-Élysées, où il retrouve Anchise, *id.*, 275; envoie des ambassadeurs à Latinus, V, 13; se rend auprès d'Évandre, *id.*, 115; reçoit de sa mère les armes forgées par Vulcain, *id.*, 163; reparoît avec ses nouveaux alliés, VI, 17; ses exploits, *id.*, 35; son désespoir en apprenant la mort de Pallas; immole à ses mânes un grand nombre d'ennemis, *id.*, 53; blesse Mézence, *id.*, 81; touché par la pitié filiale de Lausus, l'engage à éviter le combat, *id.*, 83; tue Lausus; ses regrets, *id.*, 85; son deuxième combat contre Mézence, qu'il tue, *id.*, 93; rend graces aux dieux de sa victoire, *id.*, 121; renvoie à Évandre le corps de Pallas, *id.*, 127; sa réponse aux députés latins, qui demandent à inhumer leurs soldats tués dans le combat, *id.*, 131; jure d'observer les conditions du combat, *id.*, 255; est blessé; se retire du combat, *id.*, 269; guéri par sa mère, *id.*, 279; retourne au combat, *id.*, 281; cherche Turnus, le poursuit en vain, *id.*, 285; immole un grand nombre de Latins, *id.*, 287; commande un assaut, *id.*, 293; combat Turnus, *id.*, 307; le blesse, *id.*, 327; touché d'abord, aperçoit l'armure de Pallas, et immole Turnus aux mânes de son jeune ami, *id.*, 329; réflexions sur ce dénouement, *id.*, 351.

ÉNÉIDE (l'), poëme national, III, *Én.*, *Préf.*, xvj; monument précieux des antiquités romaines, *id.*, xxviij; ses caractères, comparés à ceux des

autres poëmes, *id.*, xxxi; mérite du style, *id.*, liij; les six derniers chants, au moins égaux aux six premiers, *id.*, lxiv; considérations sur le quatrième livre, et ses imitateurs, IV, 106; sur les six derniers livres, V, 82; sur le discours de Junon, *id.*, 89; sur Alecton, *id.*, 96; sur le dénombrement, *id.*, 100; sur le huitième livre, *id.*, 178; sur l'épisode de Cacus, *id.*, 184; sur la métamorphose des vaisseaux, *id.*, 280; comparaison entre les assemblées des dieux dans Homère et Virgile, VI, 97; difficulté que présentoit la traduction de ce poëme, XIII, *Parad. perd.*, *Préf.*, 37.

ENFANCE (l'); quel genre d'intérêt elle inspire, VIII, *Imag.*, 162; impression qu'on éprouve en revoyant les lieux où on l'a passée, *id.*, 211.

ENFANTS (les); il faut de bonne heure développer en eux l'instinct de la bienfaisance, VII, *H. des Ch.*, 232; leurs jeux, *id.*, 238; les préserver des préjugés de la crainte des esprits, *id.*, 239; combien ils sont intéressants à observer et à diriger, *id.*, *ibid.*

ENFER (l') de Milton comparé avec l'enfer et le Tartare de Virgile et d'Homère, XIII, *Parad. perd.*, *Préf.*, 7; n'est cependant point exempt de reproches, *id.*, 9; corrigé par l'auteur de la *Messiade*, *id.*, 10.

ÉNIGME, traduite de l'Anglois, I, *Poés. fug.*, 124.

ENNUYÉ (l'), toujours fort ennuyeux, XII, *Convers.*, 262.

ENTELLE, vainqueur de Darès, au combat du ceste, IV, *Én.*, 153.

ÉOLE, à la prière de Junon, excite une tempête, III, *Én.*, 11.

ÉPISODES; Lee-Boo et Walter, VIII, *Imag.*, 62; Azélie et Volnis, *id.*, 122; Marius dans les prisons de Minturne, *id.*, 184; Robert dans les Catacombes, *id.*, 236; d'une jeune Espagnole, IX, 228; l'armée de Cambyse détruite par un ouragan, X, *Trois Règ.*, 76; description de la peste, *id.*, 85; tableau d'une inondation, *id.*, 126; Musidore surprise au bain, *id.*, 128; séjour et occupation des malades aux eaux, *id.*, 134; même tableau, *H. des Ch.*, 305; fin déplorable d'un bûcheron, surpris par la nuit

loin de sa cabane, et périssant englouti sous la neige, X, *Trois Règ.*, 140; le jeune Potavéri, VII, *Jard.*, 108; Laure et Pétrarque, *id.*, 143; Abdolonyme replacé par Alexandre sur le trône de ses pères, *id.*, 179; la chasse au cerf, VII, *H. des Ch.*, 222; le curé et le maître d'école de village, *id.*, 232; combat d'Hercule avec le fleuve Acheloüs, *id.*, 270; Égérie et Dolon, *id.*, 276; une journée d'herborisation, *id.*, 309; le cabinet d'histoire naturelle, *id.*, 312; tableau moral de Paris, *id.*, 373; Ormond et Dolcé, XI, *Trois Règ.*, 11; Christophe Colomb, *id.*, 93.

ÉPOPÉE (l') est le plus beau domaine de l'imagination, IX, *Imag.*, 25.

ERMÉNONVILLE, seul modèle, à cette époque en France, d'un grand jardin, VII, *Jard.*, 48.

ÉRUDIT (portrait de l'), *Convers.*, 238; ce même portrait, mais plus détaillé, dans La Bruyère, *id.*, 269.

ESPAGNOLE (jeune) qui, ayant assassiné son père, meurtrier de son amant, trouve dans la religion le calme que son crime lui avoit enlevé, IX, *Imag.*, 228.

ESPÉRANCE (l'); elle remplace tous les biens, VIII, *Imag.*, 111.

ESPRIT (l') léger, qui prend sa conversation dans la gazette, XII, *Convers.*, 239.

ESSAIMS (les) sortis des ruches; moyen de les rappeler et de les fixer, II, *Géorg.*, 229.

ÉTAMPES (vers à M. le marquis d'), I, *Poés.*, *fug.*, 105; réponse à une lettre du même, *id.*, 174.

EURYALE vainqueur à la course, IV, *Én.*, 141; veut accompagner Nisus, V, 217; recommande sa mère à Ascagne, *id.*, 225; il part, *id.*, 227; immole plusieurs guerriers dans le camp de Turnus, *id.*, 231; arrêté par des cavaliers latins qui alloient rejoindre Turnus, *id.*, 235; est tué par Volscens, 239; désespoir de sa mère, *id.*, 245.

ÉVANDRE accueille Énée, V, *Én.*, 117; lui explique les origines historiques de l'Italie, et lui montre les lieux devenus célèbres depuis dans l'enceinte de Rome, *id.*, 133; l'invite à

marcher avec les Toscans contre Mézence, *id.*, 149; ses adieux à Énée et à son fils Pallas, *id.*, 157; sa douleur à l'arrivée du corps de son fils, VI, 135.

ÈVE peint à Adam les émotions qu'elle éprouva après sa création, XIV, *Parad. perd.*, 49; raconte à Adam le rêve qui l'a troublée, *id.*, 113; s'absente pour éviter un entretien au-dessus de sa portée, *id.*, 349; demande à Adam de s'éloigner quelquefois de lui, XV, 23; s'offense des craintes de son époux, *id.*, 29; s'étonne d'entendre parler le serpent; son entretien avec lui, *id.*, 53; elle succombe à la tentation, *id.*, 73; après quelque hésitation, elle porte à son époux du fruit de l'arbre de vie, *id.*, 77; repoussée par Adam, elle le désarme par son repentir et ses larmes, *id.*, 197; ses plaintes douloureuses, après avoir entendu l'arrêt du Très-Haut, *id.*, 247; préparée, pendant le récit de Michel, par des songes agréables, au malheur qui la menace, elle se réveille, et fait part à son époux de sa résignation, *id.*, 361; sort avec lui du paradis, *id.*, 365.

EXPOSITION parfaite, dans *l'Énéide*, III, *Én.*, 78.

F.

FALKLAND, remplacé par Bayard, XVI, *Ess. s. l'H.*, 102.

FANATISME (le) religieux, le plus terrible et le plus dangereux de tous, IX, *Imag.*, 224.

FAT; portrait du *fat*, qui se loue sans cesse, tiré des *Lettres Persanes*, de Montesquieu, XII, *Convers.*, 316.

FAUCON (la chasse au), XI, *Trois Règ.*, 220, *id.*, 240.

FAULOTTE (mademoiselle de la); vers sur son portrait, I, *Poés. fug.*, 208.

FÉLETZ (de), critique célèbre: son jugement sur le poëme de *l'Imagination*, *Not.*, xlvij; apprécie les qualités sociales de Delille, *id.*, lj.

FELLON (le P.), jésuite; son poëme latin sur l'*Aimant*, X, *Trois Règ.*, 320; sur *le Café*, XI, 111.

FEMME de ménage (la); ses occupations; ses jouissances, VII, *H. des Ch.*, 261.

FEMMES (les); leur éloge; comment elles peuvent faire le charme et l'ornement de la société; douceur de leur commerce; attraits irrésistibles de leur conversation; influence de leur esprit sur celui des autres, XII, *Convers.*, 347.

FERME (la); placée dans un jardin, il faut en bannir le luxe, et ne déguiser aucun de ses attributs champêtres, VII, *Jard.*, 162.

FÊTES du midi, IX, *Imag.*, 152; celles des Grecs; elles ne peuvent nous convenir, *id.*, 157.

FEU (le); ses phénomènes variés et multipliés, X, *Trois Règ.*, 16; sa nature, *id.*, 53; effet qu'il produit entre les mains de l'homme, *id.*, 17; plaisirs du coin du feu, *id.*, 26.

FIDÉLIA (épisode de), imité du *Spectateur*, XII, *Pit.*, 29.

FLATTEUR (le), qui loue tout et sans mesure, XII, *Convers.*, 304; belle pensée de Montesquieu sur les flatteurs, *id.*, 325.

FLEURS; hommage aux fleurs, VII, *Jard.*, 128; manie ridicule des amateurs hollandais, *ibid.*; source d'inspirations et de beautés pour les arts, XI, *Trois Règ.*, 82; leur culture perfectionnée, VII, *H. des Ch.*, 258.

FLUIDES (les); en quoi ils diffèrent des solides; cherchent leur équilibre, X, *Trois Règ.*, 125; *id.*, 152.

FONTENELLE; allusion à son mot connu, sur le danger de dire toujours la vérité, IX, *Imag.*, 109.

FORÊTS souterraines, X, *Trois Règ.*, 185.

FORMES (les); elles plaisent moins par la régularité que par l'élégance et la grace, VIII, *Imag.*, 154.

FORSTER (Georges); notice sur ce voyageur-naturaliste, X, *Trois Règ.*, 222.

FOUGÈRES empreintes sur des schistes, VII, *H. des Ch.*, 297;

explications données à ce sujet par Jussieu, *id.*, 321.

FOURMIS d'Afrique (les); leur industrie et leurs mœurs, XI, *Trois Règ.*, 142, *id.*, 195.

FRANÇAISE (langue); son génie apparoît en songe à Delille, le félicite et le remercie des services qu'il lui a rendus, et l'invite à y ajouter encore, en composant le poëme de l'*Imagination*, VIII, *Imag.*, *Préf.*, 31.

FROMENT (le); terrain qu'on doit préférer ou éviter pour sa culture, II, *Géorg.*, 93.

FRUITS (les); combien d'espèces introduites par les Romains, VII, *Jard.*, 107.

G.

GABRIEL charge deux anges de découvrir l'esprit infernal dans le paradis, XIV, *Parad. perd.*, 79; ses reproches et menaces à Satan, *id.*, 89; est envoyé avec Michel contre les anges rebelles, *id.*, 195.

GAGLIANI (l'abbé), le plus fameux des *conteurs* du siècle dernier; quelques anecdotes à son sujet, XII, *Convers.*, 274.

GALÈSE (vieillard du), épisode, II, *Géorg.*, 235.

GALILÉE soupçonne la cause de l'ascension de l'eau dans les pompes, X, *Trois Règ.*, 104; ses expériences sur les vitesses des corps, *id.*, 108.

GARASSE (le P.), jésuite cité, XVI, *Ess. s. l'H.*, 121.

GAZONS (les), parure utile, convenable seulement dans les pays humides; ceux d'Angleterre, VII, *Jard.*, 127; éviter la symétrie et l'uniformité; les orner de fleurs, *id.*, 128.

GÉMENOS, beau vallon en Provence, VII, *H. des Ch.*, 265.

GÉNÉRATION (la); différents systèmes sur ce point; expliquée par la préexistence des germes, XI, *Trois Règ.*, 64; *id.*, 101.

GÉNISSE; qualités qui distin-

guent la bonne espèce, II, *Géorg.*, 155; soins nécessaires pour la rendre féconde, *id.*, 161.

GEOFFRIN (madame); ses vertus; son éloge, XII, *Convers.*, 351; son mot sur les bavards, *id.*, 272.

GÉOMÉTRIE (la) doit une partie de sa richesse à l'imagination, IX, *Imag.*, 35.

GÉORGIQUES (les) justifiées du reproche de manquer de méthode, et sur-tout d'intérêt; caractère spécial de celui qui convient à ces sortes de poëmes, II, *Géorg.*, *Disc. prél.*, viij; analise du poëme, *id.*, xvj.

GLACE (expériences sur la), X, *Trois Règ.*, 14; prodiges opérés avec elle à Pétersbourg, *id.*, 138; *id.*, 158.

GLAIRESSE (village de); XII, *Pit.*, 164; *id.*, 187.

GOLDSMITH, poëte anglois; son village abandonné, (*The deserted village*), fournit à Delille ses portraits du curé et du maître d'école, VII, *H. des Ch.*, 234.

GOTHARD (passage du Saint-); poëme anglais de la duchesse de Devonshire, traduit par Delille, I, *Poés. fug.*, 195.

GOUVERNEMENT; diverses formes de gouvernement, et véritable but de tous, XVI, *Ess. s. l'H.*, 155.

GRACE (la); difficulté de la bien définir; comment, et en quoi, plus belle que la beauté, VII, *Imag.*, 153.

GRADATION dans l'ordre moral, connu dans l'univers visible, XVI, *Ess. s. l'H.*, 65.

GRANDEUR (la); elle plaît dans les ouvrages des hommes, surtout dans ceux de la Divinité; les forêts, la mer, les montagnes, les corps célestes, etc., VIII, *Imag.*, 182.

GRÈCE; parallèle douloureux de l'ancienne et de la nouvelle Grèce; apostrophe éloquente aux Grecs modernes, IX, *Imag.*, 138; *id.*, 173.

GREENWICH (hôpital de), XII, *Pit.*, 62.

GREFFE (la); ses mystères et ses merveilles, II, *Géorg.*, 83; même sujet, XI, *Trois Règ.* 55.

GREFFE animale, *Trois Règ.*, XI, 120; *id.*, 160.

GRÊLE (description de la); ses ravages, X, *Trois Règ.*, 139.

GUÊPE (la) de Cayenne, dite *cartonnière;* son industrie pour construire son guêpier, XI, *Trois Règ.*, 141; *id.*, 195.

H.

HALLER (Albert de), anatomiste, botaniste, et poëte allemand, célèbre sur-tout par sa belle ode, intitulée *les Alpes*, XII, *Pit.*, 64; un de ses descendants déshonore ce beau nom, par sa conduite pendant la révolution, *id.*, 84.

HARMONIE (l'); ses prodiges et ses bienfaits, IX, *Imag.*, 11.

HARPIES (les) harcèlent les Troyens; prédiction de leur reine, III, *Én.*, 239.

HARVEY (le célèbre) met dans tout son jour la circulation perpétuelle du sang, XI, *Trois Règ.*, 163.

HEAME, naturaliste anglais, a le mieux fait connoître l'instinct des castors, XI, *Trois Règ.*, 191.

HECTOR; son apparition à Énée, III, *Én.*, 137.

HÉCUBE s'efforce de retenir Priam auprès d'elle, III. *Én.*, 161.

HÉLÈNE dérobée par Vénus au courroux d'Énée, III, *Én.*, 167; réflexions sur ce passage, *id.*, 210.

HÉLÉNUS accueille les Troyens en Épire; ses prédictions et ses conseils, III, *Én.*, 251 et suiv.

HELVÉTIENS (les); pieux et touchants honneurs qu'ils rendent, dans leurs jardins, à la tombe de leurs amis, VII, *H. des Ch.*, 228; *id.*, 244.

HERBORISATION (une journée d'); jouissance qu'elle procure, VII, *H. des Ch.*, 309.

HERCULANUM et Pompéia; effets pittoresques de leur fouille, VII, *H. des Ch.*, 301.

HERCULE triomphe de Cacus, V, *Én.*, 121; fête en son hon-

neur, *id.*, 129; son combat avec Achéloüs, VII, *H. des Ch.*, 270.

HÉROS; Adam, véritable héros du poëme de Milton, XIII, *Parad. perd.*, *Préf.*, 24.

HÉSIODE; son poëme sur l'agriculture, resté bien inférieur à celui de Virgile, sur le même sujet, II, *Géorg.*, *Disc. prél.*, v.

HEYNE; essai sur les origines historiques de l'Italie, extrait et traduit de l'*Excursus* IV, sur le livre VII de l'*Énéide*, V, *Appendice aux notes*, 299.

HIVER (l'); peinture de celui du Nord, II, *Géorg.*, 178; saison des villes, VII, *H. des Ch.*, 217; ses effets désastreux et ses bienfaits, X, *Trois Règ.*, 82.

HOGARTH; ses tableaux des mauvais traitements que l'homme fait subir aux animaux, XII, *Pit.*, 23.

HOLLANDAIS (les); caractère de leurs jardins, VII, *Jard.*, 36.

HOMÈRE, père de la poésie; son éloge; analise rapide de son génie dans l'*Iliade*, IX, *Imag.*, 25; *id.*, 68.

HOMME (l'); sa supériorité sur les animaux, par la raison, la parole, la pensée, par son empire sur lui-même, par ses sentiments au lit de la mort, par la confiance de l'immortalité, XI, *Trois Règ.*, 225.

HOMME; l'homme, aussi parfait qu'il doit l'être, pour le rang qu'il occupe dans l'ordre de la création, XVI, *Ess. s. l'H.*, 51; son bonheur, en partie fondé sur son ignorance de l'avenir, *id.*, 53; sa grande étude, sa grande affaire, c'est lui-même, *id.*, 87.

HOMME DES CHAMPS (l'); réponse aux critiques de ce poëme, VII, *Jard.*, *Préf.*, 8; objet, occasion et plan de l'ouvrage, *id.*, *H. des Ch.*, *Préf.*, 203; circonstances dans lesquelles il a été composé, *id.*, 207.

HOPITAUX élevés et perfectionnés par la pitié, pour les malades, les enfants trouvés, les vieux militaires, XII, *Pit.*, 57.

HORACE; tableau charmant, emprunté de l'ode III du livre II, VII, *H. des Ch.*, 358; autre imitation du même poëte, *id.*, 374.

HORREUR; elle est excitée par le spectacle du carnage, par les grandes catastrophes physiques, sur-tout par les crimes des hommes, VII, *Imag.*, 171.

HOSPICE (intérieur d'un), XV, *Parad. perd.*, 263.

HOUDETOT (madame d'); vers pour son jardin, I, *Poés. fug.*, 100; sa lettre à Delille, pour le remercier de son poëme de l'*Imagination*, qu'il lui avoit envoyé, *id.*, 101.

HOWARD, consolateur des prisons, XII, *Pit.*, 55.

HUBER, de Genève, l'un des plus ingénieux observateurs qui se soient occupés des abeilles, XI, *Trois Règ.*, 193.

HYDROGÈNE (gaz); pourquoi ainsi nommé; analise, propriétés de ce fluide aériforme, X, *Trois Règ.*, 203.

I.

IAPIS secourt Énée, et reconnoît que ce n'est point son art qui l'a guéri, VI, *Én.*, 277; dissertation sur ce personnage, *id.*, 353.

IARBE implore la vengeance de Jupiter, IV, *Én.*, 23.

IDÉES innées (les); probabilité de leur existence, VIII, *Imag.*, 59; on ignore comment elles sont produites dans l'ame, et elles n'expliquent point comment l'ame agit sur le corps, *id.*, 87.

IDOLATRIE; son origine; son caractère, XVI, *Ess. s. l'H.*, 149.

ILIONÉE implore le secours de Didon, III, *Én.*, 53; demande à Latinus l'hospitalité pour Énée et les Troyens, V, 21.

IMAGINATION; invocation du poëte à la déesse, en commençant le poëme qu'il consacre à célébrer ses bienfaits, ses prodiges, et ses triomphes, VIII, *Imag.*, 42.

IMMORTALITÉ de l'ame (dithyrambe sur l'), I, *Poés. fug.*, 181; ce qui donna lieu à cette

production de Delille, *id.*, *Not.*, xxvij.

IMPORTANT (caractère de l'), chargé des procès et des affaires de tout le monde, XII, *Convers.*, 237.

IMPRESSIONS causées par les ruines des vieilles églises et des vieux châteaux, VIII, *Imag.*, 217; celles qu'éprouve le voyageur en Grèce et en Italie, *id.*, 220.

INDIEN (l') se console des maux présents, par les illusions de l'avenir, XVI, *Ess. s. l'H.*, 55.

INDISCRET (l'); son portrait, XII, *Convers.*, 294.

INONDATION (tableau d'une); désastres qu'elle cause, X, *Trois Règ.*, 126.

INSECTES (les); leurs couleurs; leurs yeux, etc., VII, *H. des Ch.*, 37; *id.*, 46.

INSTINCT; il coopère, comme la raison, au bien de chaque individu, XVI, *Ess. s. l'H*, 133; placé par Pascal au-dessus de la raison, *id.*, 160; comme la raison, il a ses degrés, XI, *Trois Règ.*, 137; *id.*, 185.

INTERLOCUTEUR (l') froid, indifférent, et égoïste, XII, *Convers.*, 289.

IRIS, sous la figure de Béroé, engage les Troyennes à brûler la flotte, IV, *Én.*, 167; avertit Turnus qu'Énée a quitté son camp, V, 199.

ITALIE (l'); sa fécondité; ses richesses territoriales; ses beautés naturelles; monuments qui la décorent; grands hommes qu'elle a produits, II, *Géorg.*, 89.

J.

JABLONOWSKA (à madame la princesse), I, *Poés. fug.*, 130.

JALOUSIE (la); peinture des maux qu'elle cause, et des tourments qu'elle éprouve, VIII, *Imag.*, 119.

JANVIER (le P.); son imitation paraphrasée du petit poëme de son confrère, le P. Tarillon, sur la conversation, XII, *Convers.*, 265.

JARDINS (les); intérêt que pré-

sente ce sujet, VII, *Jard.*, *Préf.*, 19; le poëme de Delille n'est pas dépourvu de plan, *id.*, 12; il y a de la sensibilité dans plusieurs épisodes, *id.*, 15; réponses à quelques autres critiques, *id.*, 17; l'art des jardins remonte au commencement du monde, *id.*, 32; pour créer des jardins, il faut plus de génie que de dépenses, *id.*, 33; on doit imiter la nature, *ibid.*; modèles à consulter en France, *id.*, 34; en Allemagne, *id.*, 35; en Espagne, *id.*, 36; en Hollande, *ibid.*; et en Angleterre, *id.*, 41; caractères des jardins dans les différents pays, *id.*, 43; avant de créer un jardin, il faut étudier le site et le terrain, *id.*, 33; conserver de la variété, du mouvement; déguiser les limites, *id.*, 45 et suiv.; jardins réguliers et irréguliers, *id.*, 50.

JARDINS; imitation de quelques vers de ce poëme, envoyée à Delille par madame de St.-***, I, *Poés. fug.*, 244; réponse du poëte, *ibid.*

JEU (le); effets terribles de cette passion, VIII, *Imag.*, 116; amusement dans l'*Homme des Champs*, il est une passion dans l'*Imagination*, *id.*, 138.

JUMENT (la); combien elle exige de ménagement, jusqu'à ce qu'elle ait mis bas, II, *Géorg.*, 163.

JUNON; durée et cause de sa haine contre les Troyens, III, *Én.*, 3; sa prière à Éole, *id.*, 9; sa proposition de paix à Vénus, *id.*, 13; envoie Iris pour engager les Troyennes à brûler les vaisseaux, IV, 167; envoie Alecton pour semer la discorde, V, 33; ouvre les portes du temple de Janus, *id.*, 59; impute à Énée ses propres malheurs, et justifie Turnus, VI, 9; obtient de Jupiter de prolonger les jours de Turnus, *id.*, 65; engage Juturne, sœur de Turnus, à secourir son frère, *id.*, 251.

JUPITER annonce à Vénus les triomphes d'Énée, et la puissance des Romains, III, *Én.*, 27; envoie Mercure vers Énée, IV, 25; recommande aux dieux de ne pas intervenir dans la guerre d'Italie, VI, 13; exige que Junon cesse de protéger Turnus, et lui annonce que dans les descendants des Troyens elle trou-

vera des adorateurs, *id.*, 315.

JUSSIEU (Bernard de); ses opinions sur les empreintes des fougères, VII, *H. des Ch.*, 321; sur les polypiers, *id.*, 332; sa science; sa pénétration, *id.*, 310; hommage à son digne neveu, XI, *Trois Règ.*, 63; *id.*, 99.

JUTURNE, sœur de Turnus, sous les traits de Camerte, reproche aux Latins de laisser Turnus s'exposer seul pour la cause commune, VI, *Én.*, 259; fait tomber l'écuyer de son frère, le remplace, et évite le combat, *id.*, 285; veut empêcher Turnus de secourir Laurente, *id.*, 299; son désespoir, en voyant Turnus exposé et dévoué à la mort, *id.*, 323.

K.

KANGUROO (le); son organisation, XI, *Trois Règ.*, 128; *id.*, 169.

KANT; sa distinction entre les différentes idées innées, VIII, *Imag.*, 88.

KENSINGTON; affluence et diversité des promeneurs dans ce parc, VII, *Jard.*, 115.

KIOW; résidence royale à deux lieues de Londres; on en admire le jardin botanique, VII, *Jard.*, 165.

L.

LABOUREUR (le); ses soins pour favoriser les moissons, II, *Géorg.*, 11; ses instruments, *id.*, 15; ses occupations pendant les jours d'orage, et même de fêtes, *id.*, 23; peinture de son bonheur, *id.*, 113.

LAC; effet d'un beau lac; ce que l'art peut y ajouter encore, VII, *Jard.*, 140.

LACRETELLE (vers à M. Charles de), I, *Poés fug.*, 104.

LA FONTAINE; caractère de son génie; vengé de l'oubli de Boi-

leau, et de l'indifférence de Louis XIV, IX, *Imag.*, 23; *id.*, 67.

LA GRANGE; notice sur ce célèbre géomètre, IX, *Imag.*, 73.

LA HARPE, injuste envers Virgile, III, *Én.*, *Préf.*, lxj; VI, *id.*, 344.

LA MALLE (Dureau de); inscription pour son tombeau, I, *Poés. fug.*, 248.

LAMBALLE (la princesse de); sa fidélité héroïque envers la reine; sa fermeté; son supplice, XII, *Pit.*, 100.

LAOCOON lance un trait contre le cheval de bois, III, *Én.*, 117; étouffé par deux serpents, *id.*, 129; beauté de ce morceau; réflexions sur le groupe, *id.*, 192 et suiv.

LAPONS (les); leur religion, IX, *Imag.*, 199; *id.*, 242.

LAPONS (les); sorte d'intérêt qu'ils savent donner à leurs plantations, VII, *Jard.*, 104.

LATINE (langue); raisons de sa supériorité sur la nôtre, II, *Géorg.*, *Disc. prél.*, xxiv.

LATINUS, roi d'Italie, V, *Én.*, 7; reçoit les ambassadeurs d'Énée, *id.*, 21; refuse d'ouvrir les portes du temple de Janus, *id.*, 59; ses alliés viennent à son secours, *id.*, 63; ses envoyés demandent à enterrer les soldats tués dans le combat, VI, 129; fait inutilement demander du secours à Diomède, *id.*, 145; presse Turnus de consentir à la paix, *id.*, 239.

LAUSUS commande les Toscans sous son père, V, *Én.*, 63; se distingue par ses exploits contre les Troyens, VI, 45; veut venger son père, *id.*, 83; est tué par Énée, *id.*, 85.

LAURENT (épître à M.), mécanicien, auteur d'un bras artificiel pour un invalide, I, *Poés. fug.*, 23.

LAVINIE entourée du feu sacré, V, *Én.*, 9; vouée à Bacchus par sa mère, qui l'entraîne dans le bois, *id.*, 37; sa douleur à l'occasion de la mort de sa mère, VI, 297; réflexions sur ce caractère, *id.*, 343.

LAVOISIER analise l'air, X, *Trois Règ.*, 90; et l'eau, *id.*, 166; ses vertus; son influence; sa mort, *id.*, 202.

LEBEL (vers à M.), I, *Poés. fug.*, 242.

LEBRUN (vers à madame), I, *Poés. fug.*, 208.

LEDOUX; son plan de ville imaginaire, IX, *Imag.*, 16; particularités sur cet architecte, *id.*, 63.

LEE-BOO, fils du roi de l'île Pélew; épris des prodiges de l'Europe, il demande à son père à suivre les Anglais; son ravissement en arrivant en Angleterre; trompé par une femme qu'il aimoit, il meurt bientôt du regret d'avoir quitté son père et son pays, VIII, *Imag.*, 67; la vérité historique rétablie, d'après la relation du capitaine Wilson, *id.*, 95.

LEFÈVRE-GINEAU; le poëte l'invoque à son secours, X, *Trois Règ.*, 79.

LEGOUVÉ; ses réflexions sur le monologue de Junon, V, *Én.*, 90.

LEIBNITZ; son projet d'une langue universelle, démontré impraticable, II, *Géorg.*, *Disc. prél.*, xxiij et suiv.

LEIBNITZ; son système de l'harmonie préétablie, VIII, *Imag.*, 89.

LEMIERRE; Delille répond à son discours de réception à l'Académie française, I, *Poés. fug.*, cxxx.

LESBIE; son moineau célébré par Catulle et Delille, XI, *Trois Règ.*, 154.

LESUEUR (au célèbre compositeur), qui avoit annoncé à Delille l'heureux accouchement de sa femme, I, *Poés. fug.*, 247.

LIBERTÉ (la); caractère de la vraie liberté, de la seule qui soit digne de l'honnête homme, IX, *Imag.*, 82.

LIBES (M.), célèbre professeur de physique, a fourni pour cette édition des notes intéressantes, sur divers objets des sciences naturelles, X et XI, *passim*, *Trois Règ.*

LIÈGE (l'évêque de) accueille les émigrés, XII, *Pit.*, 161; *id.*, 185.

LIEUX (les) nous plaisent riants ou sauvages, VIII, *Imag.*, 207; par les souvenirs gais ou tristes, sur-tout par ceux de l'amour, *id.*, 209; leurs im-

pressions sur nous dépendent de nos mœurs, de nos dispositions, et de nos sentiments, *ibid.*; le mystère ajoute à l'attrait qu'ils inspirent, *id.*, 224.

LIGER et Lucagus tombent sous les coups d'Énée, VI, *Én.*, 59.

LIMAGNE, patrie de l'auteur; pays rempli de beautés naturelles et de points de vue pittoresques, VII, *H. des Ch.*, 301; émotions que le poëte éprouve en revoyant sa terre natale, *id.*, 372.

LIMBE de vanité (description du), XIII, *Parad. perd.*, 369.

LINNÉE démontre le système sexuel des plantes; son influence sur les progrès de l'histoire naturelle; hommage du poëte à ce grand naturaliste, XI, *Trois Règ.*, 62; comparé à Buffon, *id.*, 98; vœu pour le rétablissement du monument élevé à Linnée au Jardin du Roi, *id.*, 97.

LOIS générales; folie d'espérer que Dieu les altèrera, en faveur des individus, XVI, *Ess. s. l'H.*, 59.

LOISEROLLES meurt pour son fils, XII, *Pit.*, 144.

LOTOS (le); quelques botanistes ont cru le reconnoître dans l'alizier; le *lotos*, arbre distingué de l'herbe qui portoit ce nom, II, *Géorg.*, 126.

LOUIS XVI donne l'ordre de respecter, sur toutes les mers, le vaisseau de Cook, VII, *Jard.*, 174.

Louis XVI; sa captivité aux Tuileries, XII, *Pit.*, 104; journée du 10 août, *id.*, 106; est renfermé au Temple avec sa famille, *ibid.*; vingt-un janvier, *id.*, 108.

LOUIS XVII; raffinement des souffrances qu'on lui fait éprouver, XII, *Pit.*, 115; *id.*, 142.

LOUIS XVIII; enthousiasme que fait naître sa présence à l'armée de Condé, XII, *Pit.*, 166; *id.*, 189.

LUCAIN (le poëte); un épisode de sa Pharsale, transporté par Delille dans le poëme de la *Pitié*, XII, *Pit.*, 69; *id.*, 89.

LUCRÈCE; Virgile lui envie le bonheur d'avoir étudié, connu et chanté la nature, II, *Géorg.*, 117; il emprunte de lui l'idée sublime du mariage de l'air avec la terre, *id.*, 142; atta-

qué par Delille, préface des *Trois Règnes;* défendu par son traducteur, M. de Pongerville, dans les notes sur cette préface, X, *Trois Règ.*, *Préf.*, xxij, sa description de la peste de l'Attique, *id.*, xxvj; imité par Delille, dans un morceau sur les songes, VIII, *Imag.*, 51; *id.*, 81; sa doctrine, réfutée sur l'immortalité de l'ame, IX, 95; sa description de l'Etna, X, *Trois Règ.*, 233; *passim* dans les notes de ce poëme.

LUMIÈRE (la); lois et effets de sa réflexion et de sa réfraction, X, *Trois Règ.*, 8; *id.*, 32 et suiv.

LUNE (la) règle aussi les époques des travaux champêtres, II, *Géorg.*, 25.

LUXE (épître sur le), I, *Poés. fug.*, 62; même sujet, XVI, 255.

LYON (ville de); vœux du poëte pour le rétablissement de cette intéressante cité, et pour la prospérité du commerce français en général, X, *Trois Règ.*, 133.

LYONNET; son traité anatomique de la chenille du bois de saule, chef-d'œuvre à-la-fois d'anatomie et de gravure, XI, *Trois Règ.*, 248.

M.

MACQUER, célèbre chimiste, X, *Trois Règ.*, 170; *id.*, 210.

MADAME relâchée par les bourreaux de sa famille, XII, *Pit.*, 117.

MAILLÉ (mademoiselle de) s'immole pour sa belle-sœur, XII, *Pit.*, 144.

MAISTRE (M. de), auteur des *Considérations sur la France*, attaque le genre descriptif, sous le rapport du défaut d'intérêt, etc.; Delille lui répond, VII, *Jard.*, *Préf.*, 8 et suiv.

MAL du pays (le); les Suisses l'éprouvent par-tout, VIII, *Imag.*, 213.

MALDIVES (les); leurs fêtes religieuses, IX, *Imag.*, 202; *id.*, 245.

MALESHERBES (M. de); arbres étrangers introduits par lui, VII, *Jard.*, 107; regrets donnés à sa mémoire, *id.*, *H. des Ch.*, 378.

MALLET du Pan; passage de son *Mercure Britannique*, relatif aux déprédations exercées dans la Suisse, XII, *Pit.*, 88.

MALMAISON (le ruisseau de la), I, *Poés. fug.*, 86.

MALTE (île de); prodiges opérés dans cette île par l'art de la culture, VII, *H. des Ch.*, 265; particularités géologiques sur cette île, *id.*, 290.

MAMMON, l'un des anges rebelles; son portrait; se déclare pour la paix; effet produit par son discours, XIII, *Parad. perd.*, 249.

MARBRE (le), formé par la destruction, et détruit à son tour par les mêmes causes, VII, *H. des Ch.*, 302.

MARIAGES RÉPUBLICAINS (atrocité des), XII, *Pit.*, 98.

MARIN (le); émotions que lui cause son départ; ses souvenirs et son retour, VIII, *Imag.*, 229.

MARINES (les plantes); leur végétation; leur utilité; leurs résidus, VII, *H. des Ch.*, 303; *id.*, 329.

MARIUS désarme le Cimbre par son seul regard, VIII, *Imag.*, 184; *id.*, 204.

MARLBOROUGH; ses victoires rappelées, VII, *Jard.*, 57.

MARTHE (la sœur); son éloge, XII, *Pit.*, 80.

MASSIEU (l'abbé), auteur d'un poëme latin sur le café, XI, *Trois Règ.*, 111.

MÉDISANT (le), qui n'épargne personne, XII, *Convers.*, 308.

MÉLANCOLIE (la); son portrait, VIII, *Imag.*, 168; le même par La Harpe, *id.*, 199.

MÉMOIRE (la); son mécanisme parfaitement exposé, VIII, *Imag.*, 45; difficulté de fixer le point qui la sépare de l'imagination, *id.*, 78.

MÉNAGERIE (la); le poëte ne veut point y voir les animaux, qui s'indignent dans les fers de l'homme, VII, *Jard.*, 164.

MENTEUR (le) impudent, XII, *Convers.*, 295; mot de Sterne sur le mensonge, *id.*, 320.

MER (la); majesté imposante

de son aspect; ses richesses dans les règnes végétal et animal, VII, *H. des Ch.*, 303; VIII, *Imag.*, 178.

MER (tableau de la); ses révolutions; son effet sur l'imagination, VIII, *Imag.*, 178; le même tableau, dans l'*Homme des Champs*, VII, 303.

MERCURE envoyé par Jupiter à Carthage, III, *Én.*, 31; se rend auprès d'Énée, *id.*, 25; *id.*, 57.

MERVEILLEUX (le) de l'*Énéide* a en général plus de pompe et de dignité que celui d'Homère, III, *Én.*, *Préf.*, xxiij.

MESMER; tableau d'une séance autour du merveilleux baquet, VIII, *Imag.*, 113; notice sur ce célèbre empirique, *id.*, 136.

MESSAPE, fils de Neptune, allié de Latinus, V, *Én.*, 67; chargé par Turnus d'éclairer le camp troyen, *id.*, 213; combat les Troyens, VI, 37; seconde puissamment Camille, *id.*, 179; viole le traité, *id.*, 265.

MESSIE (le) intercède pour l'homme, XIII, *Parad. perd.*, 345; offre de s'immoler pour lui, *id.*, 349; chargé par son père de vaincre les anges rebelles, paroît à la tête de l'armée céleste, la harangue, et terrasse ses ennemis, XIV, 255 et suiv.; il procède au grand œuvre de la création du monde, *id.*, 295; envoyé par son père pour juger les coupables, il descend dans le paradis, leur reproche leur crime, prononce le jugement, et remonte au ciel, XV, 131; il intercède de nouveau pour les coupables, *id.*, 225.

MÉTAUX (énumération des); usages différents auxquels on les emploie, XI, *Trois Règ.*, 7; *id.*, 33.

MÉTICULEUX (le), qui s'alarme de tout, XII, *Convers.*, 307; fragment du *Spectateur* sur le même sujet, *id.*, 325.

MÉZENCE, allié de Turnus, V, *Én.*, 63; ses exploits dans l'absence de Turnus, VI, 79; blessé par Énée, *id.*, 81; ramené par le désespoir, revient combattre Énée, qui le tue, *id.*, 93; modèle d'Argant dans le Tasse, *id.*, 117.

MICHAUD (J.), auteur des notes sur les six derniers livres

de l'*Énéide*, V et VI; et de la préface en tête du *Paradis perdu*, XIII; son jugement sur le poëme anglais, de Darwin, des *Amours des Plantes*, XVI, 259.

MICHEL envoyé par Dieu contre l'armée de Satan, XIII, *Parad. perd.*, 195; son combat contre Satan, et sa victoire, *id.*, 213; envoyé par Dieu pour chasser Adam et Ève du paradis, XV, 231; leur prononce l'arrêt fatal, *id.*, 245; leur offre des consolations, *id.*, 253; conduit Adam au haut d'une montagne, d'où il lui montre ce qui doit arriver jusqu'au déluge, *id.*, 257.

MIEL (le); manière de l'extraire des ruches, II, *Géorg.*, 243.

MILTON avoit moins de jugement que de génie, XIII, *Parad. perd.*, *Préf.*, 30; caractère général de son style, *id.*, 32; vice de la plupart de ses comparaisons, *id.*, 33.

MINE; emploi, effet terrible de ce moyen de destruction, X, *Trois Règ.*, 22.

MIRABEAU; quelques réflexions sur cet homme si diversement célèbre, VIII, *Imag.*, 191.

MISÈNE; Énée lui fait rendre les honneurs funèbres, IV, *Én.*, 233.

MNESTHÉE est chargé avec Séreste du commandement en l'absence d'Énée, V, *Én.*, 213; ranime les Troyens; lutte avec Turnus, et contribue à le chasser du camp, *id.*, 275.

MODESTIE (portrait de la), XII, *Convers.*, 342; fausse modestie, plus insultante que le ton tranchant et décisif, *id.*, 367.

MOÏSE; influence extraordinaire de sa religion et de son culte, VIII, *Imag.*, 209.

MOLÉ (ode au premier président), I, *Poés. fug.*, 3.

MOLIÈRE; mérite particulier de ses comédies, IX, *Imag.*, 18.

MOLLEVAUT; sa traduction en vers du moineau de Lesbie, citée, XI, *Trois Règ.*, 202.

MOLLUSQUES (les) et zoophytes lumineux, XI, *Trois Règ.*, 129.

MOLOCH; son portrait, XIII,

Parad. perd., 187; son discours respire la vengeance et la guerre, *id.*, 234.

MONARCHIE (la); ses avantages sur le système républicain, VIII, *Imag.*, 58.

MONARCHIQUE (gouvernement); son origine, XVI, *Ess. s. l'H.*, 145.

MONTAGNES (les); quels phénomènes, quels effets elles présentent, VII, *H. des Ch.*, 306; *id.*, 334; VIII, *Imag.*, 180.

MONTAIGNE (Michel); étrangeté de la plupart de ses idées et de son style, XII, *Convers.*, *Préf.*, 208; se moque des parleurs à prétention, *id.*, 259.

MONTAIGNE, trop sévère quelquefois, quelquefois trop relâché dans sa morale, IX, *Imag.*, 93.

MONTESQUIEU; son portrait du *fat*, dans les *Lettres Persanes*, XII, *Convers.*, 316.

MONUMENTS publics; leur utilité, IX, *Imag.*, 159.

MONUMENTS funèbres; ceux qu'il convient d'élever dans les jardins, VII, *Jard.*, 158.

MOREL, architecte décorateur, auteur de la *Théorie des Jardins* du genre irrégulier, VII, *Jard.*, 134.

MORTS (les); combien le respect pour eux est sagement établi; le culte des tombeaux consacré chez tous les peuples; avantages politiques de ces pieuses institutions, IX, *Imag.*, 146; fête des morts dans les cimetières de ville et de campagne, *id.*, 147.

MOULIN-JOLI (vers pour), I, *Poés. fug.*, 136.

MOUSSES (les); leur végétation, VII, *H. des Ch.*, 309; *id.*, 336.

MUSE sacrée (la) invoquée par Milton, XIII, *Parad. perd.*, 155.

MUSÉUM de Paris (le), le plus vaste dépôt d'histoire naturelle connu, XI, *Trois Règ.*, 63; origine, accroissements successifs de ce riche établissement, *id.*, 96.

MUSIDORE surprise au bain par son amant, X, *Trois Règ.*, 128.

MYSTÉRIEUX (le), qui craint de se compromettre par la nouvelle la plus insignifiante, XII, *Convers.*, 293.

N.

NATCHÉS; heureux instinct de la douleur chez ces peuples, IX, *Imag.*, 144; *id.*, 180.

NATURE (la), mère commune; tous ses enfants ont un droit égal à ses soins, XVI, *Ess. s. l'H.*, 131; état de nature, *id.*, 141.

NATURE (le Génie de la) invite le poëte à la chanter, X, *Trois Règ.*, 4.

NATURE (la); variété de son spectacle; scènes douces ou terribles; contrastes qu'elle offre au poëte, VII, *H. des Ch.*, 361.

NAUTILE (le); mécanisme à l'aide duquel il marche, VII, *H. des Ch.*, 31; sa description, par Oppien, XVI, *Ess. s. l'H.*, 161.

NECKER, victime de l'inconstance de la faveur populaire, IX, *Imag.*, 107; *id.*, 129.

NEPTUNE calme une tempête, III, *Én.*, 15; promet à Vénus de favoriser la navigation d'Énée, IV, 183.

NEWTON décompose la lumière à l'aide du prisme, X, *Trois Règ.*, 8; devine la nature du diamant, *id.*, 173.

NICE; charme de ses environs, VII, *Jard.*, 111.

NISUS; sa ruse pour faire triompher Euryale, IV, *Én.*, 141; lui communique son projet d'aller prévenir Énée de l'attaque du camp, V, 215; fait un grand carnage dans le camp de Turnus, *id.*, 229; s'aperçoit qu'il s'est séparé d'Euryale, *id.*, 237; perce de ses traits plusieurs Latins, *id.*, 239; tombe et expire sur le corps de son ami, *id.*, 241.

NOINTEL (le marquis de) fait célébrer la messe de minuit dans la grotte d'Antiparos, X, *Trois Règ.*, 189; *id.*, 232.

NOIRS (les); la pitié parle aussi en leur faveur, mais sans excuser leurs horribles vengeances, XII, *Pit.*, 27.

NOUVEAUTÉ (la); elle rajeunit le monde physique et le monde moral, VIII, *Imag.*,

156; exerce sur-tout son empire à Paris, *id.*, 157; ridicule des innovations, *id.*, 158.

NOUVELLISTES (les deux), l'un triste, l'autre gai, XII, *Convers.*, 234; portrait du nouvelliste, traduit de Tite-Live, *id.*, 267.

NUIT (la); combien elle est pénible pour l'homme délaissé; elle augmente la tristesse et fait exagérer les dangers, VIII, *Imag.*, 231.

O.

OATLANDS, beau parc près de Richemond, résidence habituelle du duc d'York, VII, *Jard.*, 139.

OBÉISSANCE; perfection du bonheur et de la vertu, dans l'obéissance et la résignation, XVI, *Ess. s. l'H.*, 205.

OCTOBRE (journées lamentables des 5 et 6), XII, *Pit.*, 102; *id.*, 129; départ de Versailles; entrée à Paris, *id.*, 103.

OEBALE marche au secours de Latinus, V, *Én.*, 71.

OEIL (l'); celui de l'homme est la plus grande merveille de l'univers, VIII, *Imag.*, 184.

OFFICIEUX (l'), important et sot, XII, *Convers.*, 286.

OISEAUX (les); leur industrie; leurs mœurs, XI, *Trois Règ.*, 150; admirable diversité dans la construction de leurs nids, *id.*, 151; leurs migrations, *id.*, 152; leur tendresse pour leurs petits, *id.*, 217.

OLIVIER (l'); danger de son voisinage pour la vigne, II, *Géorg.*, 101; n'exige presque aucun soin, et prospère sans culture, *id.*, 111; pousse de jeunes tiges d'un vieux tronc, *id.*, 123.

OPALE (l'); cause de ses reflets; quel cas en faisoient les anciens, XI, *Trois Règ.*, 5; *id.*, 28.

OPIS (la nymphe) venge la mort de Camille, VI, *Én.*, 203.

ORAGE (peinture d'un); signes qui l'annoncent, II, *Géorg.*, 29.

ORANG-OUTANG (l'); en quoi il ressemble à l'homme et en diffère, XI, *Trois Règ.*, 225; *id.*, 252.

ORDRE; l'existence et le bonheur de tous les êtres dépendent de l'ordre qui règne entre toutes les parties de l'univers; le moindre dérangement entraîneroit la destruction du tout, XVI, *Ess. s. l'H.*, 65.

ORGUEIL (l') présomptueux, XII, *Convers.*, 300.

ORGUEIL de l'homme, source de toutes ses erreurs, XVI, *Ess. s. l'H.*, 57.

ORNEMENTS (les) dans les jardins doivent offrir de la variété, des contrastes; sont les épisodes de ces poëmes vivants, VII, *Jard.*, 156.

ORPHÉE perd sa chère Eurydice; descend aux enfers la redemander à Pluton, l'obtient, et la perd de nouveau; son désespoir; sa fin tragique, II, *Géorg.*, 261.

OSSIAN élève à Fingal, son père, un impérissable monument, X, *Trois Règ.*, 193; *id.*, 238.

OURAGAN (peinture d'un); désastres qu'il cause; armée de Cambyse ensevelie sous les sables, X, *Trois Règ.*, 76; *id.*, 25.

OVIDE; chacune de ses fictions est un emblême, IX, *Imag.*, 31.

OVIDE; un passage de ce poëte, imité par Pope, XVI, *Ess. s. l'H.*, 159.

OXFORD (l'université d') fait imprimer la Bible pour les prêtres français, XII, *Pit.*, 163.

OXYGÈNE (gaz), seul fluide aériforme propre à la combustion et à la respiration, X, *Trois Règ.*, 90.

P.

PALINURE, pilote d'Énée, trompé par un fantôme, lui abandonne le gouvernail, s'endort, et tombe dans la mer, IV, *Én.*, 189; raconte sa triste aventure à Énée, *id.*, 245.

PALLAS, fils d'Évandre, accompagne Énée, V, *Én.*, 153; rallie ses soldats, VI, 39; se signale par ses exploits, *id.*, 41; rencontre Turnus; sa prière à Hercule, *id.*, 49; est tué par Turnus, *id.*, 51; sa pompe funèbre, *id.*, 127.

PALLAS; ses conjectures sur les révolutions du globe, X, *Trois Règ.*, 180.

PANDARE et Bitias défendent les portes du camp; leurs exploits; ils sont tués par Turnus, VI, *Én.*, 265.

PANDÉMONIUM (le), construit par les anges rebelles, XIII, *Parad. perd.*, 211.

PAPILLON (peinture et amours du), XI, *Trois Règ.*, 133.

PARADIS PERDU; objections contre le sujet même réfutées, XIII, *Préf.*, 3; son action essentiellement merveilleuse, *id.*, 5; sa comparaison avec la *Jérusalem délivrée*, *id.*, 35; mérite de la traduction de Delille, *id.*, 39.

PARALLÈLE de la bienfaisance et de la reconnoissance, I, *Poés fug.*, 120.

PARIS; peinture de cette ville, opposée à celle de la belle nature, VII, *H. des Ch.*, 373; ce que ce spectacle inspiroit à J. J. Rousseau, *id.*, 374.

PASCAL répète l'expérience sur la pression de l'air; hommage du poëte à son génie, X, *Trois Règ.*, 72; cité *passim* dans les notes de l'*Essai sur l'Homme*, XVI.

PASSION dominante; elle naît avec l'homme, XVI, *Ess. s. l'H.*, 99; la raison même ajoute à sa force, *id.*, 101; effets heureux qu'elle produit, bien dirigée, *id.*, 103.

PASSIONS (les) ne sont que des modifications de l'amour-propre, XVI, *Ess. s. l'H.*, 95; elles servent à fixer nos principes, *id.*, 103; sont des instruments de la Providence, et des moyens du bien général, *id.*, 109.

PATINAGE (plaisirs du), X, *Trois Règ.*, 139.

PAUL (saint); un de ses arguments, employé par Pope, pour donner une haute idée de l'utilité de la religion chrétienne, XVI, *Ess. s. l'H.*, 118.

PAUL-ÉMILE; sa conduite à l'égard de Persée, IX, *Imag.*, 153.

PAYNES (M. de); son procédé pour se procurer un ruisseau, VII, *H. des Ch.*, 269.

PÊCHE (plaisirs de la), VII, *H. des Ch.*, 221.

PÉDANT (le) et le fat, également ennuyeux, mais par des moyens différents, XII, *Convers.*, 240.

PEINTRE de paysage (le); ses modèles, VII, *H. des Ch.*, 360.

PELEW (l'île); mœurs de ses habitants; les Anglais y abordent; l'un d'eux prend la résolution de s'y fixer, et s'unit à une jeune insulaire, VIII, *Imag.*, 62; la vérité historique du fait rétablie, *id.*, 93.

PÉLISSON; son délassement dans sa captivité; barbarie de son geôlier, IX, *Imag.*, 115; *id.*, 135.

PERLES (les); leur origine; leur nature, X, *Trois Règ.*, 174; *id.*, 217.

PERRAULT (Charles); on lui restitue la parodie en vers burlesques d'un endroit de Virgile, mal-à-propos attribuée à Scarron, VIII, *Imag.*, 82.

PERSIFLAGE (le); sa définition, par Duclos, XII, *Convers.*, 365.

PESTE (description de la), qui ravagea et détruisit les troupeaux de la Noricie, II, *Géorg.*, 187; imitée de Lucrèce, mais déclarée supérieure à l'original, par Delille, Préface des *Trois Règnes*, X, xj.

PÉTRIFICATIONS (les), VII, *H. des Ch.*, 313; comment elles s'opèrent, *id.*, 340.

PHARMACIE de campagne, pour le soulagement des malheureux; lui consacrer un endroit à part, VII, *H. des Ch.*, 231.

PHILIPPES; il y avoit deux villes de ce nom, toutes deux dans la Macédoine, et situées toutes deux au pied du mont Hémus, II, *Géorg.*, 70.

PHOSPHORE (le) brille et éclaire sans échauffer, X, *Trois Règ.*, 13; *id.*, 49.

PIE VI (vers sur S. S.), I, *Poés. fug.*, 236.

PIGEON (le); ses amours, XI' *Trois Règ.*, 208; même sujet, traité par J. J. Rousseau, *id.*, 237.

PLAINTES; folie et injustice de nos plaintes contre la Providence, XVI, *Ess. s. l'H.*, 49.

PLAISANT (le bon); qualités qui le distinguent, XII, *Convers.*, 340; comparé à un habile maître d'escrime, *ibid.*

PLANTES (les); expériences qui prouvent qu'elles ne doivent pas leur nourriture à la terre, mais à l'air et à l'eau, X, *Trois Règ.*, 147; leur formation; leur anatomie, *id.*, 54; *id.*, 88; leurs différences, *id.*, 56; *id.*, 91; phénomène de leur germination, *id.*, 61 et suiv.; leur végétation, *id.*, 66; leur irritabilité; leurs divers mouvements; leur sommeil, *id.*, 67 et suiv.; leur fécondation, *id.*, 70; *id.*, 105; moyens divers par lesquels elle s'opère, *id.*, 71; leurs différents usages pour l'utilité et l'agrément, *id.*, 78.

Plantes étrangères; manière de les faire passer sans péril d'un climat dans un autre; procédé de l'ingénieux Nollin à cet égard, VII, *H. des Ch.*, 257; douces illusions du promeneur, au milieu de ces races étrangères d'arbustes et d'arbrisseaux, *id.*, 258.

PLATON; passage remarquable de son quatrième livre de *la République*, XVI, *Ess. s. l'H.*, 215.

PLEURS, bourg de la Walteline; sa destruction, VII, *H. des Ch.*, 298.

PLINE le jeune; sa description d'un jardin romain indiquée, VII, *Jard.*, 62.

PLUTARQUE, diffus et bavard lui-même dans son traité *Du trop parler*, XII, *Convers.*, 271; son mot sur les conteurs minutieux, *id.*, 275.

POÈMES épiques (les), comparés, sous le rapport du sujet, avec celui de Virgile, III, *Én.*, *Préf.*, xvj.

POÉSIE (la), le plus beau de tous les arts, IX, *Imag.*, 17.

Poésie pittoresque et philosophique (la), défendue contre les critiques, et justifiée par les exemples de Lucrèce et de Pope, VIII, *Imag.*, 73; *id.*, 131.

POÈTES (conseils aux) qui veulent peindre la nature, VII, *H. des Ch.*, 361; *id.*, 371.

Poètes vulgaires (les) peignent mal la nature, parceque sou-

vent ils ne l'aiment ni ne la connoissent, VII, *H. des Ch.*, 358.

POLITESSE (la), dans l'homme aimable, n'est autre chose que la bonté, XII, *Convers.*, 341; définition par Voltaire, *id.*, 364.

POLONAIS (les); éloge de leurs jardins, VII, *Jard.*, 37.

POLYDORE, fils de Priam; récit de sa mort, III, *Én.*, 225.

POLYPES (les); révolution opérée dans la science par leur découverte, due à l'ingénieux Trembley, XI, *Trois Règ.*, 76; *id.*, 106.

Polypes de mer et d'eau douce, VII, *H. des Ch.*, 342.

POMPES à feu; description de leur mécanisme, X, *Trois Règ.*, 74.

POMPIGNAN (Le Franc de); fragment d'une ode que Delille lui avoit adressée, I, *Poés. fug.*, 1.

PONGERVILLE (de), traducteur distingué de Lucrèce, en vers, cité, II, *Géorg.*, 221; VIII, *Imag.*, 81, 82; X, *Trois Règ.*, notes à la suite de la préface; et *passim* dans celles qui accompagnent chaque chant.

PONIATOWSKY, roi de Pologne; avec quelle grace il reçut madame Geoffrin, VII, *H. des Ch.*, 244.

POPE; traduction de son épître au docteur Arbuthnot, avec le texte anglais en regard, I, *Poés. fug.*, 139.

Pope; hommage à ce grand poëte, VII, *Jard.*, 145; traduction de son *Essai sur l'Homme*, XVI, 43; soupçonné et justifié de spinosisme, *id.*, 81.

POTAVÉRI; ses transports en retrouvant un arbre d'Otaïti, VII, *Jard.*, 108.

POTOCKA (vers à madame la comtesse), I, *Poés. fug.*, 99.

POULE (la); son instinct la trompe quelquefois, XI, *Trois Règ.*, 218; sa tendresse pour ses petits, *id.*, 228.

POUSSIN (le); son tableau de l'Arcadie, cité, VII, *Jard.*, 158.

PRAIRIES artificielles (les); leur origine; leur composition, VII, *H. des Ch.*, 283.

PRÉTENTION (l'homme à), XII, *Convers.*, 297.

PRIAM s'arme et veut marcher contre les Grecs, III, *Én.*, 159; brave Pyrrhus, *id.*, 161; reçoit la mort, *id.*, 163.

PRINTEMPS (le), favorable surtout aux travaux du vigneron; magnifique description de l'union de l'air avec la terre, et des charmes du printemps, II, *Géorg.*, 103.

PRISME (le); usage qu'en fit Newton, X, *Trois Règ.*, 8; *id.*, 38.

PRISONNIERS (les); la pitié adoucit leurs maux, XII, *Pit.*, 53; prisonnier de guerre français en Angleterre; quête des émigrés français pour eux, *id.*, 63; *id.*, 9; leur industrie, IX, *Imag.*, 112.

PRISONS (les); coup-d'œil sur celles des principaux pays de l'Europe, d'après Howard, XII, *Pit.*, 76.

PROSE poétique (opinion de Delille sur la), *Trois Règ.*, *Préf.*, xvij.

PROTÉE; description de ce dieu-devin; moyens qu'il faut employer pour obtenir de lui des réponses satisfaisantes, II, *Géorg.*, 255.

PROVIDENCE; nécessité pour l'homme de se résigner à son sort, et de se soumettre à la Providence, XVI, *Ess. s. l'H.*, 73.

PUDEUR (la), compagne inséparable de la grace, VIII, *Imag.*, 155.

PULHAVI (description des jardins de), par la princesse Czartorinska, VII, *Jard.*, 64.

PYRAMIDES (les), VIII, *Imag.*, 177; *id.*, 203.

PYRRHUS; sa bravoure et ses cruautés, III, *Én.*, 161.

PYVANT (vers à madame la marquise de), I, *Poés. fug.*, 241.

Q.

QUESTIONNEUR (portrait du), XII, *Convers.*, 258; opinions de La Rochefoucault, La Bruyère, et Voltaire, sur cette manie, *id.*, 276.

R.

RABAUT de Saint-Étienne (mot de), que lasse sa portion de tyrannie, XII, *Pit.*, 181.

RADONVILLIERS (l'abbé de); sa réponse au discours de réception de Delille, I, *Poés. fug.*, cxxiij.

RADZIVIL (description du temple dans les jardins de), XII, *Jard.*, 167.

RAISON; elle donne à l'homme sa supériorité sur les autres animaux, XVI, *Ess. s. l'H.*, 132.

RAISON (la) et l'instinct produisent les mêmes effets par rapport au bien de chaque individu, XVI, *Ess. sur l'H.*, 133.

RAMBOUILLET (l'hôtel de); son jargon précieux, XII, *Convers.*, 336; La Bruyère y fait allusion, *id.*, 359.

RAPHAEL; Dieu l'envoie vers Adam pour le prémunir contre les pièges de Satan, XIV, *Parad. perd.*, 129; il part et arrive dans le paradis, *id.*, 133; partage le repas d'Adam et d'Ève, *id.*, 145; sa conversation avec eux, *id.*, 149; leur raconte l'histoire de la rébellion des mauvais anges, *id.*, 155; les combats dans le ciel, et le triomphe du fils de Dieu, *id.*, 217; recommande à Adam de se tenir en garde contre les embûches de Satan, *id.*, 265; interrogé par Adam sur les mouvements des corps célestes, il lui conseille de ne pas chercher à pénétrer ces secrets, et de se borner à adorer Dieu et à lui être fidèle, *id.*, 351; lui demande l'histoire de sa création, *id.*, 365; lui donne ses derniers conseils, et le quitte, *id.*, 399.

RAPIN (le P.) emprunte de quelques vers des Géorgiques l'idée de son poëme des Jardins, II, *Géorg.*, *Disc. prél.*, xx; examen critique de ce poëme, VII, *Jard.*, *Préf.*, 12.

RAPINAT; objet d'exécration pour la Suisse, XII, *Pit.*, 66; ce que Mallet du Pan a dit de ce commissaire du directoire, *id.*, 88.

RATON, chatte de l'auteur; sa description, son éloge, VII, *H. des Ch.*, 317.

RATS (les); leurs mœurs, XI, *Trois Règ.*, 212; *id.*, 242.

RÉAUMUR rectifie les erreurs des anciens, sur les mœurs et la reproduction des abeilles, XI, *Trois Règ.*, 139; notice sur ce naturaliste célèbre, *id.*, 192; cité à propos du gouvernement des abeilles, XVI, *Ess. s. l'H.*, 162.

RECONNOISSANCE (hommage à la), VIII, 107.

REDING (Aloïs de); ses efforts pour sauver sa patrie; sa harangue à ses braves compagnons; ses succès, XI, *Pit.*, 87.

RÈGNES animal et végétal; différences qui les caractérisent, XI, *Trois Règ.*, 119; *id.*, 159; rapports qui rapprochent les *Trois Règnes*, *id.*, 224.

RELIGION; l'amour principe de la religion et de tout bon gouvernement, XVI, *Ess. s. l'H.*, 147; rétablissement de la vraie religion, *id.*, 153.

Religion des Grecs, IX, *Imag.*, 210; des Romains, *id.*, 212; leur culte domestique, *id.*, 215.

Religion (la); combien celle du vrai Dieu est supérieure à toutes les autres, IX, *Imag.*, 220; pompes du culte catholique, *id.*, 222.

REMORDS (le), caractérisé par une image sublime, empruntée de Thomson, IX, *Imag.*, 86; *id.*, 120.

RENOMMÉE (description de la), III, *Én.*, 21.

RETRAITE; son utilité pour les gens de lettres, I, *Poés. fug.*, 34.

RÉVOLTE (la), fille de Satan, se fait connoître à son père, et lui ouvre la porte des enfers, XIII, *Parad. perd.*, 295; propose au Trépas de faire une route qui les conduise à la terre, XV, *Parad. perd.*, 145; rencontre Satan revenant de la terre, *id.*, 153; arrive sur la terre, et l'infecte de ses poisons, *id.*, 159.

RHULIÈRES (de); fragment cité de son poëme sur *les Disputes*, XII, *Convers.*, 321; sa jolie pièce de vers sur *l'à-propos*, VIII, *Imag.*, 189.

RIANTS (objets) au printemps ; les fleurs, les enfants, VIII, *Imag.*, 175.

RICHARD, concierge de la Conciergerie, s'attendrit lui-même sur les malheurs de Marie-Antoinette, XII, *Pit.*, 134.

RICHE (tableau du); tourments, fatigues qu'il s'impose, pour rester souvent pauvre et malheureux, au milieu de ses richesses, IX, *Imag.*, 101 et suivantes.

RIEUR (le) sans gaieté et sans esprit, XII, *Convers.*, 261 ; opinions de quelques écrivains anglais sur le rire; anecdote des Tyrinthiens, *id.*, 276.

RIMMON, ange rebelle, XII, *Parad. perd.*, 193.

RIVAUX (deux); proscrits l'un par l'autre, se rencontrent dans une mine abandonnée, XI, *Trois Règ.*, 11.

RIVIÈRE (la); effets qu'elle produit; comment l'art doit les seconder, VII, *Jard.*, 137.

RIZZIO, musicien piémontais; sa coupable faveur auprès de Marie-Stuart; sa fin tragique; son effet sur l'infortunée reine d'Écosse, VIII, *Imag.*, 91.

ROBERT s'égare dans les Catacombes, VIII, 233 ; notice sur cet artiste célèbre, *id.*, 261.

ROCHERS (les); usages qu'on peut en faire dans les paysages, VII, *Jard.*, 130.

ROGER (de l'Acad. fr.); sa traduction du morceau de Catulle sur la mort du moineau de Lesbie, citée, XI, *Trois Règ.*, 203.

ROIS (les) sont intéressés à soutenir la justice et l'honneur, XII, *Pit.*, 157.

ROMAINS (les); combien ils ont honoré les morts, IX, *Im.*, 144.

ROMÉ de l'Isle; notice sur ce minéralogiste distingué, X, *Trois Règ.*, 213.

ROQUELAURE (le) bourgeois, XII, *Convers.*, 263; *id.*, 278.

ROSAMONDE, drame lyrique d'Addison, XII, *Jard.*, 55.

ROSE (hommage à la); fleur de Vénus, d'Anacréon, et d'Horace, XII, *Jard.*, 129.

ROUELLE, chimiste distingué, X, *Trois Règ.*, 170; *id.*, 210.

ROUSSEAU (J. B.); quatre vers de son épître à Marot cités et

commentés, XII, *Conversat.*, 311.

ROUSSEAU (J. J.); triste victime de la défiance, IX, *Imag.*, 90; explosion de son indignation en quittant Paris, VII, *H. des Ch.*, 374; son joli tableau de la colombe amoureuse, XI, *Trois Règ.*, 237.

ROUX (vers à madame), I, *Poés. fug.*, 90.

ROZIER (l'abbé), célèbre par ses connoissances en agriculture, VII, *H. des Ch.*, 287.

RUBAN tricolore (le); signal et cause de tous les excès de la révolution française, IX, *Im.*, 169.

RUINES (les); beaux effets qu'elles produisent dans les paysages, XII, *Jard.*, 169; les factices doivent être proscrites, *id.*, 170; celles des Romains, *id.*, 171.

RUISSEAU (le); comment l'art doit le diriger dans un paysage, XII, *Jard.*, 133.

S.

SACRIFICES humains, IX, *Imag.*, 27.

SAGE (le véritable); ses adieux à la vie; calme enchanteur de ses derniers moments, IX, *Imag.*, 97.

SAGESSE de Dieu; elle brille jusque dans les imperfections de l'homme, XVI, *Ess. s. l'H.*, 115.

SAINT-ANGE (Fariau de); Delille lui adresse des vers au sujet de sa traduction des *Métamorphoses*, XVI, *OEuv. posth.*, 263; lettre de Saint-Ange à Delille, *id.*, 265.

SAINT-CLOUD; son bocage enchanteur; son admirable jet d'eau, VII, *Jard.*, 134.

SAINT-DOMINGUE; tableau des horreurs exercées dans cette colonie par les noirs révoltés, XII, *Pit.*, 27; *id.*, 44.

SAINT-LAMBERT; son poëme des *Saisons* préféré à celui de Thomson sur le même sujet, II, *Géorg.*, *Disc. prél.*, xxiij;

sa description d'un orage, *id.*, 65.

SAISONS (les différentes) offrent tour-à-tour des sujets de plaisir et de réflexion pour le sage, ami des champs, XII, *H. des Ch.*, 216.

SAPHO; traduction rhythmique d'une de ses odes, I, *Poés. fug.*, 85.

SATAN; sa chute, XIII, *Parad. perd.*, 157; son discours à Belzébuth, *ibid.*; il lui annonce son dessein de lutter de nouveau contre Dieu, *id.*, 161; son portrait, *id.*, 169; il rassemble ses légions, *id.*, 179; les harangue et les ranime, *id.*, 207; propose, dans le Pandémonium, de recommencer la guerre contre le ciel, *id.*, 231; se charge d'aller reconnoître le nouveau monde, *id.*, 267; arrêté par deux monstres à la porte de l'enfer, il reconnoît en eux sa fille et son fils, la Révolte et le Trépas; il leur communique son dessein, *id.*, 287; traverse l'empire du chaos et de la nuit, *id.*, 307; découvre le ciel, *id.*, 321; traverse le limbe de vanité, *id.*, 369; contemple le soleil, *id.*, 379; transformé en ange de lumière, il aborde Uriel et le prie de lui indiquer le séjour de l'homme, *id.*, 385; son monologue, ses remords, ses regrets et sa rage, XIV, 9 et suiv.; entre dans le paradis, et se place sur l'arbre de vie, *id.*, 25; observe Adam et Ève; sa rage, à l'aspect de leur bonheur, *id.*, 55; découvert sous la forme d'un reptile auprès d'Ève, arrêté, et conduit à Gabriel, *id.*, 85; brave Gabriel, qu'il veut combattre, mais, effrayé par un signe du ciel, il s'enfuit, *id.*, 97; récit de sa révolte, *id.*, 163; il rassemble ses légions, *id.*, 169; discours qu'il leur adresse, *id.*, 171; son combat contre Michel; il succombe, *id.*, 213; relève le courage de son armée, *id.*, 225; propose l'emploi de l'artillerie, *id.*, 231; rentre dans le paradis sous la forme de brouillard, XV, 11; ses imprécations et sa rage; il s'insinue dans le corps du serpent, *id.*, 21; ses sensations en voyant Ève; un moment d'intérêt est bientôt remplacé par la haine, *id.*, 45; il s'approche d'elle, lui adresse des paroles flatteuses, *id.*, 51; lui persuade de manger du fruit de l'arbre de vie, *id.*, 59; son

discours à la Révolte et au Trépas, qu'il rencontre à sa sortie du paradis, *id.*, 157; il rentre dans l'enfer, et reparoît sur son trône, *id.*, 161; annonce à ses sujets son triomphe et la punition de l'homme, *id.*, 163; il est accueilli par d'horribles sifflements, et changé en serpent, ainsi que les anges rebelles, *id.*, 167.

SAUVAGE (vers à mademoiselle), I, *Poés. fug.*, 240.

SAXE (le maréchal de); deux soldats français se croient invincibles, après avoir aiguisé leur sabre sur le marbre de son tombeau, IX, *Imag.*, 161.

SCARRON (madame) supplée, par le charme de sa conversation et l'agrément de ses récits, à l'extrême frugalité des repas qu'elle donnoit, VIII, *Imag.*, 105.

SCYTHIE; description de l'hiver dans cette contrée, II, *Géorg.*, 179.

SEL (mines de); tableau de celles de Wilitzka, XI, *Trois Règ.*, 6; *id.*, 31.

SEMENCES (les); différentes préparations qu'on leur fait subir, II, *Géorg.*, 19.

SÉNÈQUE (le philosophe) s'élève contre l'abus scandaleux et immoral que faisoient, de son temps, les Romains de l'usage des miroirs, X, *Trois Règ.*, 212.

SENS (les); ils se prêtent un secours mutuel, VIII, *Imag.*, 45; *id.*, 77.

SENSIBILITÉ (la); il y en a de deux espèces, XII, *Jard.*, *Préf.*, 15.

SENSITIVE (la), image de la pudeur, XI, *Trois Règ.*, 68; passage entre le règne végétal et le règne animal, *id.*, 249.

SENTIERS (les); leur direction dans les jardins, XII, *Jard.*, 156.

SEPTEMBRE (le 2); traits d'héroïsme qu'il produisit, XII, *Pit.*, 118.

SERPENT (le); ses mœurs, ses combats, ses amours, ses diverses espèces, XI, *Trois Règ.*, 147; objet d'hommage et de terreur; poison et antidote, *id.*, 149.

SERRES chaudes (les) doivent contenir les végétaux exotiques, mais non hâter les fleurs

et les fruits indigènes, VII, *Jard.*, 165.

SERVET, victime de Calvin; ses ouvrages devenus très rares, VIII, *Imag.*, 194.

SÈVE (la); ses phénomènes, VII, *H. des Ch.*, 309; explications de ces mêmes phénomènes, *id.*, 335.

SHAKESPEARE; traduction d'un fragment de son *Othello*, I, *Poés. fug.*, 113.

SHAKESPEARE; son mûrier mal-à-propos donné à Milton, IX, *Imag.*, 64; le pommier de Newton, *id.*, 65.

SIBYLLE de Cumes (la), consultée par Énée; ses réponses, IV, *Én.*, 225; le conduit aux enfers, *id.*, 237.

SICILE (détails géographiques sur la), IV, *Én.*, 202 et suiv.

SIMON (le gardien); ses barbaries envers le jeune Louis XVII, XII, *Pit.*, 142.

SINON (épisode de), III, *Én.*, 117 et suiv.

SOCIÉTÉ; origine des sociétés politiques; l'instinct les forme, la raison les perfectionne, XVI, *Ess. s. l'H.*, 135.

SOCRATE; son influence sur tous ceux qui conversoient avec lui, XII, *Convers.*, *Prologue*, 228.

SOEURS grises (les); leur éloge, XII, *Pit.*, 58.

SOIE (la); idées des Romains sur cette substance, II, *Géorg.*, 131.

SOLEIL (le) annonce le beau temps ou l'orage, II, *Géorg.*, 38; son culte, fort répandu, erreur très naturelle, IX, *Imag.*, 219; *id.*, 252.

SOMBREUIL (mademoiselle de) sauve son père, XII, *Pit.*, 118.

SOMMERSTOWN (établissement de), XII, *Pit.*, 59.

SON (le); explication des phénomènes qu'il produit, X, *Trois Règ.*, 86; *id.*, 111.

SONGES; jeux bizarres de l'imagination dans les songes, VIII, *Imag.*, 51; diverses imitations de Lucrèce, dans ce morceau, *id.*, 81.

SOUPAPE (bateaux à); horrible invention, renouvelée du siècle de Néron, et du génie infernal d'Anicetus, XII, *Pit.*, 126.

SPALLANZANI; son éloge; esquisse de ses travaux, XI, *Trois Règ.*, 135; *id.*, 181.

SPOLIATIONS révolutionnaires (les), XII, *Pit.*; 154; même sujet, VII, *H. des Ch.*, 379.

STAËL (madame de); son système sur l'influence de la mélancolie, sur notre littérature, victorieusement combattu, VIII, *Imag.*, 198.

STAFFA (grotte de), X, *Trois Règ.*, 192.

STATUES (les) des dieux des anciens, et celles des grands hommes, peuvent servir à orner les paysages, XII, *Jard.*, 172.

STEIGER, avoyer de Berne; ses vertus; son patriotisme; son dévouement, XII, *Pit.*, 65.

STERNE; son anecdote du *Mendiant*, (*Voyage sentimental*), citée, XII, *Convers.*, 321; son épitaphe d'une babillarde, *id.*, 272.

STILLINGFLEET, poëte anglais; idée de son poëme sur la conversation, où le sujet est plutôt indiqué que traité, XII, *Convers.*, 266; fragment de son poëme, cité *note* 2 du *Prologue;* ce qu'il dit de la politesse, cité, *id.*, 364.

STOW, type des jardins anglais, VII, *Jard.*, 161.

SUARD; sa notice sur Bacon, XVI, *Ess. s. l'H.*, 212.

SUISSES (les); leur bonheur; leurs vertus; leur aveuglement; leurs malheurs; leur intrépidité, XII, *Pit.*, 64; *id.*, 84.

SUPERSTITION; la crainte, principe de la superstition et de la tyrannie, XVI, *Ess. s. l'H.*, 149.

SUSCEPTIBLE (l'homme); son portrait, XII, *Convers.*, 299.

SWIFT (le docteur); ce qu'il dit des grands parleurs, XII, *Convers.*, 273; son morceau sur la conversation, traduit par Morellet; son mot sur les bouffons de société, *id.*, 278.

T.

TAON; description de cet insecte, d'après Vallisnieri, II, *Géorg.*, 207.

TARCHON, roi des Toscans, fait alliance avec Énée, VI, *Én.*, 19; son vaisseau échoue en touchant le rivage, *id.*, 33; ranime les Toscans, et se signale à leur tête, *id.*, 193.

TARENTE (la princesse de) sauvée par son héroïsme, XII, *Pit.*, 119.

TARILLON (le P.), auteur d'un petit poëme latin, intitulé, *Ars confabulandi*, est le premier qui ait donné, en vers, des règles sur l'art de converser; jugement sur cet ouvrage, XII, *Convers.*, 265.

TARTARE (description du), IV, *Én.*, 265.

TASSE (le), ami de la féerie, est lui-même le plus aimable des enchanteurs, IX, *Imag.*, 32.

TAUREAUX; leurs amours; leurs combats, II, *Géorg.*, 167; digression sur l'amour, *id.*, 169.

TEMPÊTE excitée par Éole contre les Troyens, III, *Én.*, 10; réflexions sur la description de Virgile, *id.*, 85.

TEMPS beau ou mauvais; signes qui l'annoncent, II, *Géorg.*, 31.

TERME (le dieu); ce qu'il était, XII, *Pit.*, 153; utilité de son culte, *Imag.*, IX, 214; *id.*, 251.

TERRE (la); ses révolutions physiques et politiques, X, *Trois Règ.*, 177; *id.*, 220.

TERRES (diverses espèces de); leur nature; leurs différences; leurs propriétés, X, *Trois Règ.*, 163; *id.*, 195.

TERREUR (la); aucun poëte tragique ne l'a portée aussi loin que Shakespeare, VIII, *Imag.*, 200.

TERREUR (peinture du règne de la), XII, *Pit.*, 95.

TÊTE (la) de l'homme, chef-d'œuvre des dieux, VII, *Jard.*, 95.

THALÈS; son système erroné sur l'origine du monde, X, *Trois Règ.*, 124; *id.*, 149.

THAMMUZ, chef d'anges rebelles, XII, *Parad. perd.*, 191.

THÉATRE tragique des Grecs, de Corneille, Racine, Voltaire, et Shakespeare, IX, *Imag.*, 20 et suiv.

THÉOPHRASTE comparé avec La Bruyère, XII, *Convers.*, *Préf.*, 207; son portrait du flatteur, *id.*, 321; son parleur insipide, *id.*, 359.

THÉRÈSE (sainte), citée pour son mot sublime sur le démon, VIII, *Imag.*, 79.

THIARS (de); son éloge et sa mort, VII, *H. des Ch.*, 379.

THOMSON, poëte anglais; son poëme des *Saisons;* pourquoi il est inférieur à Virgile, II, *Géorg.*, *Disc. prél.*, xxij.

TIBRE (le) apparoît à Énée en songe, et le rassure sur l'avenir, V, *Én.*, 107.

TIGRE (le); sa férocité; obéit à l'amour et à l'instinct naturel, XI, *Trois Règ.*, 221.

TINVILLE (Fouquier de); ses forfaits, XII, *Pit.*, 97; ses vers à Louis XVI, *id.*, 125.

TISSOT (P. F.); son jugement sur la traduction de l'*Énéide*, I, *Not.*, xxij; sur le poëme de l'*Imagination*, *id.*, xlvij.

TOILETTE; description de celle de Bélinde, tirée de *la Boucle de cheveux enlevée*, de Pope, X, *Trois Règ.*, 219.

TOLENDAL (le marquis de Lally); sa traduction de la *Prière universelle*, de Pope, XVI, 231.

TOLUMNIUS lance un trait qui blesse un Troyen, ce qui fait rompre la trêve, VI, *Én.*, 263.

TOMBEAUX (les); ceux des grands hommes devroient être en plein air, IX, *Imag.*, 162; profanation de ceux de Saint-Denis, *id.*, 163; comment les Suisses placent ceux de leurs parents et amis, VII, *H. des Ch.*, 230.

TORICELLI; son expérience sur la pesanteur de l'air, X, *Trois Règ.*, 72; *id.*, 104; son expérience pour prouver l'influence des colonnes d'air sur les fluides, *id.*, 105.

TOSCANS (les) accompagnent Énée; noms des principaux, VI, *Én.*, 19.

TOUCHER (le); puissance et

charme de ce sens, VII, *Imag.*, 44; obligations dont Delille en particulier lui fut redevable, dans les dernières années de sa vie, *id.*, 76; fait cité par Aldrovandi, *ibid.*

TOULON; anecdote de l'époque qui a suivi le siége de cette ville, XII, *Pit.*, 98; *id.*, 127.

TOUR DU PIN (M. et madame de la), établis sur la Delaware; leur courage; leur résignation; leurs occupations, XII, *Pit.*, 191.

TOUR DU PIN (M. de la); inscription pour son tombeau, I, *Poés. fug.*, 243.

TRADUCTION; difficultés qu'opposoit particulièrement notre idiome, à celle des *Géorgiques*, II, *Disc. prél.*, xxx et suiv.; avantages du traducteur en vers sur le traducteur en prose, *id.*, xxxix.

TRANSFIGURATION (la), chef-d'œuvre de Raphaël; regrets du poëte sur la mort prématurée de ce grand artiste, IX, *Imag.*, 10.

TRANTE (le docteur), médecin naturaliste, auteur du poëme latin *Connubia florum*, cité, XI, *Trois Règ.*, 104.

TRAVAUX champêtres (les); leurs époques, II, *Géorg.*, 5.

TREMBLEY découvre la nature des polypes; ses expériences, XI, *Trois Règ.*, 77.

TRÉPAS (le), fils de Satan, essaie d'arrêter son père à la porte de l'enfer, XIII, *Parad. perd.*, 291; construit avec la Révolte un pont qui les conduit sur la terre, XV, 145; infecte la terre de ses poisons, *id.*, 159.

TRESSAN (le comte de); vers pour son portrait, I, *Poés. fug.*, 235.

TRIANON; éloge de ce joli jardin de la reine Marie-Antoinette, VII, *Jard.*, 34.

TRICTRAC (description du), VII, *H. des Ch.*, 218.

TRIOMPHES (les) des Romains; leurs pompes, IX, *Imag.*, 152.

TRISTESSE (la); elle a aussi ses charmes, VII, *Imag.*, 169; celle d'une mère au tombeau de son fils, *id.*, 171.

TROUPEAUX (les); soins divers qu'ils exigent, selon les lieux et les climats, II, *Géorg.*, 177 et suiv.

TROYENS (les) font entrer dans

leur ville le cheval de bois, III, *Én.*, 132; se défendent en désespérés, *id.*, 153; abordent à l'île de Crète, *id.*, 233; arrivent en Épire, où ils trouvent une image de Troie, *id.*, 245; côtoient l'Italie, échappent à Charybde et à Scylla, *id.*, 273; leur effroi et leur fuite à la vue de Polyphème, *id.*, 281; ils abordent en Sicile, *id.*, 287; à Carthage, *ibid.*; préparent leur départ, IV, 31; les plus âgés restent en Sicile, *id.*, 175; abordent en Italie; signe auquel ils reconnoissent qu'ils ont atteint le terme de leur voyage, V, 13.

TROYENNES (les) incendient la flotte d'Énée, IV, *Én.*, 171.

TRUBLET (l'abbé); anecdote de lui, au sujet du *Pauvre diable*, de Voltaire, XII, *Convers.*, 275.

TRUFFE (la); son développement et sa propagation, l'un des plus grands mystères de la botanique, XI, *Trois Règ.*, 93.

TURCS (les); luxe de leurs jardins, VII, *Jard.*, 37.

TURGOT; ses vertus et grandes qualités, IX, *Imag.*, 151; *id.*, 183; vers qui lui sont adressés sur le séjour du roi de Danemarck à Paris, I, *Poés. fug.*, 77.

TURNUS communique à ses sujets la rage qu'Alecton lui a inspirée, V, *Én.*, 45; excite les Latins à demander vengeance à Latinus, *id.*, 55; paroît à la tête de ses troupes, *id.*, 77; attaque le camp des Troyens, *id.*, 201; il embrase leur flotte, *id.*, 205; brûle une tour, *id.*, 251; tue Bitias, *id.*, 269; est renfermé dans le camp des Troyens, *id.*, 271; tue Pandare, frère de Bitias, *id.*, 273; se jette dans le Tibre, et échappe aux Troyens, *id.*, 279; tue Pallas, et se revêt de son armure, VI, 51; poursuit le fantôme d'Énée, qui l'emporte loin des combats, *id.*, 67; répond avec fierté à Drancès, *id.*, 157; se prépare au combat, *id.*, 167; sa réponse à Camille, *id.*, 169; s'embusque dans des montagnes pour y surprendre Énée, *id.*, 171; apprend la mort de Camille, et revient au combat, *id.*, 207; repousse les conseils pacifiques de Latinus, VI, 241; profite du désordre que cause, parmi les Troyens, la blessure d'Énée, *id.*, 269; ses

nouveaux exploits, *id.*, 271; combat Énée, *id.*, 307; blessé, il implore la pitié de son rival, *id.*, 327; est tué par lui, *id.*, 329; réflexions sur sa mort et son caractère, *id.*, 349.

TWICKNHAM, jardin de Pope, VII, *Jard.*, 145; hommage de Delille à ce grand poëte, *id.*, 146.

U.

UFENS marche au secours de Latinus, V, *Én.*, 73.

UMBRO, pontife et guerrier, se joint aux alliés de Latinus, V, *Én.*, 73.

URIEL, interrogé par Satan, lui indique le séjour de l'homme, XIII, *Parad. perd.*, 385; prévient Gabriel qu'un ange rebelle a pénétré dans le paradis, XIV, *id.*, 59.

USINES (description des différentes), VII, *H. des Ch.*, 267.

V.

VAILLANT-DE-BRULE (à madame et mademoiselle), I, *Poés. fug.*, 135.

VAISSEAU (le), chef-d'œuvre de l'industrie humaine, IX, *Imag.*, 39; s'empare fièrement de la mer, *id.*, 40.

VAISSEAUX (les) des Troyens changés en nymphes de la mer, V, *Én.*, 209; une de ces nymphes presse Énée de se rendre à son camp, *id.*, 27.

VALLISNERIA; circonstances qui accompagnent la fécondation de cette plante, XI, *Trois Règ.*, 105.

VANNOZ (madame de), auteur des *Conseils à une femme sur la Conversation*, citée avec éloge par Delille, XII, *Convers.*, *Préf.*, 211; son portrait de Delille, *id.*, 355.

VARIÉTÉ; le poëte l'appelle à son secours, pour rompre l'u-

niformité des lignes, ouvrir de nouveaux aspects, etc., VII, *Jard.*, 96.

VAUCANSON ; supériorité de ses automates sur tout ce qui s'est fait en ce genre; son canard artificiel; description de cet admirable mécanisme, XI, *Trois Règ.*, 181.

VAUCLUSE (fontaine de), embellie par la nature et par les souvenirs de Laure et de Pétrarque, VII, *Jard.*, 143.

VAUDCHAMP (mademoiselle), depuis madame Delille, désignée, VIII, *Imag.*, 50; elle adoucit pour le poëte la perte de la vue, XII, *Pit.*, 32.

VAUTIER (M.), chef de l'institution établie à l'ancien collége de La Marche, inaugure solennellement le buste de Delille, dans la classe même où il avoit professé *la troisième*, VIII, *Imag.*, 248.

VENDÉENS (les); pendant une trêve, se mêlent aux républicains, XII, *Pit.*, 69.

VENGEANCE (la); effets terribles de cette passion, VIII, *Imag.*, 107; exemple affreux, *id.*, 109.

VENTS (les); différentes espèces; causes qui les produisent, X, *Trois Règ.*, 75; leurs effets heureux ou funestes, *id.*, 80.

VENULUS est député auprès de Diomède, pour lui annoncer l'arrivée des Troyens, et lui demander le secours de ses armes, IV, *Én.*, 105.

VÉNUS implore le secours de Jupiter en faveur d'Énée, III, *Én.*, 25; son apparition à Énée, a qui elle annonce une réception favorable, *id.*, 33; son discours à l'Amour, *id.*, 65; enlève Ascagne, *id.*, 67; montre à Énée les dieux acharnés à la perte de Troie, *id.*, 167; sa réponse à la proposition de Junon, IV, *Én.*, 15; obtient de Neptune la promesse de ne point contrarier les projets d'Énée, V, *Én.*, 183; demande à Vulcain des armes pour son fils, *id.*, 139; les apporte à Énée, *id.*, 163; se plaint dans le conseil des dieux des persécutions que les Troyens éprouvent, VI, *Én.*, 5; apporte le dictame qui guérit la blessure d'Énée, *id.*, 279.

VERDUN ; supplice de douze jeunes filles et de quelques ha-

bitants de cette ville, XII, *Pit.*, 120; *id.*, 145.

VER-LUISANT et Luciole, X, *Trois Règ.*, 13; *id.*, 50.

VERS (les); prodigieuse variété de cette classe d'insectes; description des plus remarquables, XI, *Trois Règ.*, 121.

VERS de société (épître sur les); I, *Poés. fug.*, 71.

VERSAILLES; prodiges réalisés dans ce lieu par Louis XIV, XII, *Jard.*, 51.

VERTU (la), compagne fidèle du vrai plaisir, IX, *Imag.*, 85; ses peines, ses jouissances dans tout le temps de la vie, *ibid.*

Vertu (la), toujours près du vice dans le cœur de l'homme, XVI, *Ess. s. l'H.*, 105.

VICE (le); sa laideur; comment nous y sommes trompés, XVI, *Ess. s. l'H.*, 107; souvent difficile à distinguer d'avec la vertu, *id.*, 105.

VICES; mélange de vices et de vertus chez les hommes, XVI, *Ess. s. l'H.*, 105; les vices et les passions de l'homme employés par la Providence pour le bien général de la société, *id.*, 111.

VIE CHAMPÊTRE; son éloge; peinture du bonheur dont jouit l'agriculteur, quand il sait l'apprécier, II, *Géorg.*, 113.

VIEILLARD (le) accusé de sortilège; sa justification, VII, *H. des Ch.*, 254.

Vieillard (les adieux du), I, *Poés. fug.*, 249.

VIEILLARDS (les); leurs délassements, VII, *H. des Ch.*, 238.

VIEILLESSE (la); elle offre tous les trésors du passé; vœu du poëte pour la revoir en honneur parmi nous, VIII, *Imag.*, 163.

VIGNE; manière de la planter; choix et dispositions préparatoires du terrain, II, *Géorg.*, 99; exposition préférable, *id.*, 101; manière de l'émonder, *id.*, 105; nécessité de l'environner de buissons, *id.*, 107; exige des soins sans cesse renaissants, *id.*, 109.

VILLAGEOIS (les); leurs délassements et leurs jeux, VII, *H. des Ch.*, 238.

VILLARS; ses succès militaires ne lui avoient point fait oublier ses succès de collége, VIII, *Imag.*, 212; *id.*, 248.

VILLEMAIN (M.) caractérise très bien les torts politiques de Milton, XII, *Pit.*, 45; juge avec une rare sagacité les beautés et les défauts du *Paradis perdu*, XV, 371.

VIN (le); son éloge, ses plaisirs, ses dangers, XI, *Trois Règ.*, 79.

VINCENT-DE-PAUL (Saint); extrait de son panégyrique, par le cardinal Maury, VIII, *Imag.*, 142.

VINS; énumération des vins les plus célèbres, II, *Géorg.*, 85.

VIRBIUS, fils d'Hippolyte, allié de Latinus; sa naissance, son éducation, V, *Én.*, 73.

VIRGILE, comparé avec Homère, sous le rapport de l'invention, IX, *Imag.*, 26; hommage du poëte à Virgile son maître, VII, *H. des Ch.*, 377.

VOLANT (le jeu de), X, *Trois Règ.*, 25.

VOLCANS (formation, explosion, effets terribles ou pittoresques des), X, *Trois Règ.*, 189; *id.*, 233.

VOLNIS ET AZÉLIE (épisode de), VIII, *Imag.*, 122.

VOLSCENS égorge Euryale; est tué par Nisus, V, *Én.*, 239.

VOLTAIRE; moins heureux dans l'Épopée; causes de l'infériorité de la Henriade, comparée aux autres poëmes du même genre, IX, *Imag.*, 32; comparé à l'Atlas de la fable, *id.*, 33.

VOYAGES (épître sur l'utilité des), I, *Poés. fug.*, 41.

VOYAGEUR (le) fastidieux; son portrait, XII, *Convers.*, 253.

VOYAGEURS (épître à deux enfants), I, *Poés. fug.*, 209.

VULCAIN promet à Vénus des armes pour Énée, V, *Én.*, 141; il ordonne aux Cyclopes de s'en occuper sur-le-champ, *id.*, 145.

W.

WALCKENAER, auteur des notes sur la géographie des six premiers livres de l'Énéide, III et IV, *passim*.

WALDECK (le prince de) accueille les émigrés, XII, *Pit.*, 161.

WALTER, jeune anglais, renonce à sa patrie pour se fixer dans l'île de Pelew, VIII, *Im.*, 64; la fiction du poëte ramenée à la vérité historique, *id.*, 94.

WATELET; son jardin de *Moutin-joli;* éloge du goût et des vertus du possesseur, VII, *Jar.*, 138.

WESTON (Ferdinand-Fullerton), poëte anglais; traduit *la Pitié*, le *Dithyrambe*, et quelques fragments de l'*Imagination*, XII, 193.

WHATELY, dessinateur fameux de jardins anglais, VII, *Jard.*, 130.

WIELAND; passage sur les Graces, traduit de cet auteur, VIII, 190.

WINKELMANN; son éloge de l'Apollon du Belvédère, IX, *Imag.*, 57.

Z.

ZEUXIS; mot de ce peintre célèbre à un de ses confrères, novice encore dans son art, VII, *H. des Ch.*, 359.

FIN DES OEUVRES DE J. DELILLE.

LISTE

DES SOUSCRIPTEURS.

LE ROI.

S. A. R. Madame LA DAUPHINE.

S. A. R. Monseigneur LE DUC D'ORLÉANS, premier prince du sang.

S. A. R. Mademoiselle D'ORLÉANS.

S. Exc. Monseigneur le MINISTRE SECRÉTAIRE D'ÉTAT au département de la maison du Roi.

S. Exc. Monseigneur le MINISTRE SECRÉTAIRE D'ÉTAT au département de l'intérieur.

Mme Delille (veuve), à Paris.

MM. Tenant-de-la-Tour, chef du personnel à l'administration des postes.

Autichamp (le marquis d'), pair de France, gouverneur du Louvre.

Auger (l'abbé), proviseur du collége royal de Versailles.

Chauchat, à Paris.

Boissy-d'Anglas (le comte), pair de France.

Briot (Émile), à Paris.

Morlaincourt (Édouard de), à Paris.

Moreau, imprimeur, à Paris.

Bronner-Bauwens, libraire à Lille.

De la Chaux, libraire à Amsterdam.

De la Borde, conseiller référendaire à la Cour des Comptes.

Arbon et Krapp, libraires à Rotterdam.

Rapilly, libraire à Paris.

Rolland, conservateur du Musée à Grenoble.

Tussa, libraire à Dijon.

De Poligny, à Dijon.

André (Aimé), libraire à Paris.

Cotelle, notaire à Paris.

Crassous, conseiller référendaire à la Cour des Comptes.

Artaria et Fontaine, libraires à Manheim.

Amar, conservateur à la bibliothéque Mazarine.

Mancel, libraire à Caen.

Vieusseux, imprimeur-libraire à Toulouse.

MM. RIBES, notaire à Limoux.
PELICIER, libraire à Paris.
POTIER, chevalier de l'ordre de la légion d'honneur, à Paris.
RENOUARD, libraire à Paris.
TARLIER, libraire à Douay.
BERTIN l'aîné, à Paris.
SCHAUMBOURG et comp^e, libraires à Vienne (Autriche).
Mme RENAULT (veuve), libraire à Rouen.
MM. SAINT-SURIN (DE), homme de lettres à Paris.
PIC, libraire à Turin.
GIRARD, conseiller référendaire à la Cour des Comptes.
BELLEGARRIGUE, négociant à Toulouse.
FERET (Henri), galerie de Nemours, à Paris.
FAVERIO, libraire à Lyon.
DEBERNY, notaire à Crevecœur.
DALLEMAGNE, à Paris.
BOSSANGE père, libraire à Paris.
HÉGUIN-DE-GUERLE, professeur au collége de Louis-le-Grand.
JEANNIN, libraire à Paris.
JACOB-KOLB, négociant à Reims.
LE SOURD (A.), rédacteur du Journal des Débats.
LAROCHE, libraire à Angoulême.
BOHAIRE, libraire à Lyon.
JARD-PANVILLIER, conseiller référendaire à la Cour des Comptes.

MM. Quentin, libraire à Pithiviers.
Thomas, libraire à Sens.
Cuvier, conseiller d'État, directeur du jardin royal des Plantes.
Vallée-Edet, libraire à Rouen.
Walcknaer (le baron), de l'Académie des inscriptions et belles-lettres.
Targe, libraire à Lyon.
Lawalle (Ch.) neveu, libraire à Bordeaux.
Maury, à Paris.
Leroux, libraire à Mons.
Henry, caissier à la Banque de France.
Hervé, libraire à Chartres.
Leroux, libraire à Mayence.
Savalete, conseiller référendaire à la Cour des Comptes.
Johannot, à Paris.
Lefournier et Deperiers, libraires à Brest.
Montmerqué (de), conseiller à la Cour Royale de Paris.
Maire, libraire à Lyon.
Jacquemart, à Paris.
Masvert, libraire à Marseille.
Maury (le chevalier), à Paris.
Terris, libraire à Aix (Bouches-du-Rhône).
Guérin, à Paris.
Grabit, libraire à Paris.
Saint-Florent et Hauer (de), libraires de la Cour, à Saint-Pétersbourg.

MM. GENAUDET, commissaire de police à Paris.
DUJARDIN (H.), libraire à Gand.
DÉRIEUX, à Paris.
LEWAL, conseiller référendaire à la Cour des Comptes.
FRÉMAU fils, libraire à Reims.
FOURRIER-MAME, libraire à Angers.
GENOUDE (DE), à Paris.
DEMAT, imprimeur-libraire à Bruxelles.
DESENNE (Alexandre), à Paris.
DEVILLY, libraire à Metz.
PERNOT, conseiller référendaire à la Cour des Comptes.
FERRY-MILLON, à Saint-Dicy.
GIEGLER, libraire à Milan.
DÉVÉRIA (Achille), à Paris.
GLUCKSBERG, libraire à Varsovie.
DUNCKER et HUMBLOT, libraires de la Cour, à Berlin.
GUÉRARD père, à Paris.
FRÈRE père, libraire à Rouen.
DESROSIERS, libraire à Moulins.
SCHOELL, conseiller d'État à Berlin.
OUDINOT, chevalier des ordres de Saint-Michel et de la légion d'honneur, à Nancy.
Mlles PATRY sœurs, libraires au Havre.
MM. PAFFE, employé au ministère des finances.
SCHALBACHER, libraire à Vienne (Autriche).
ROGER, de l'Académie française.

MM. Baudesson, notaire à Paris.
Taranne, professeur au collége Stanislas.
Baron, libraire à Lyon.
Foertsch, conseiller référendaire à la Cour des Comptes.
Laurent et Bernard, libraires à Lyon.
Maillard, docteur en médecine à Paris.
Margery (Pierre), négociant à Lyon.
Malo, libraire à Lille.
Gasc (de), conseiller référendaire à la Cour des Comptes.
Pezieux, libraire à Lyon.
Patras et comp^e^, libraires à Montpellier.
Periès, chef de bureau au ministère de la maison du Roi.
Aubin, libraire à Aix (Bouches-du-Rhône).
Mme Bergeret (veuve), libraire à Bordeaux.
MM. Aucher (Éloy), imprimeur-libraire à Blois.
Coupé, graveur à Paris.
Camoin frères, libraires à Marseille.
Buscheron (Ernest), à Paris.
Allo, libraire à Amiens.
Gayet aîné, libraire à Bordeaux.
Feletz (de), conservateur à la bibliothèque Mazarine.
Dentu, imprimeur-libraire à Paris.
Chapelle, libraire au Havre.
Bovinet, à Paris.
Mme Ayné, libraire à Lyon.

MM. Barizet, à Paris.
Crapelet, imprimeur à Paris.
Bonzom, libraire à Bayonne.
Ybert, négociant à Paris.
Vondière, à Paris.
Maurice, conseiller référendaire à la Cour des Comptes.
Jügel, libraire à Francfort-sur-Mein.
Ferrand, libraire à Tournon.
Tissot, homme de lettres, à Paris.
Mme Petit (veuve), libraire à Fontainebleau.
MM. Sevelinges (le chevalier de), à Paris.
Prudhomme, libraire à Saint-Brieuc.
Teycheney, libraire à Bordeaux.
Pouchon, libraire à Nîmes.
Leclerc, à Londres.
Place-Bujon, libraire à Moulins.
Michelin, conseiller référendaire à la Cour des Comptes.
Michaud l'aîné, de l'Académie française.
Mme Levrault, imprimeur-libraire à Strasbourg.
MM. La Rochefoucauld (le comte Jules de).
Vivenel, à Paris.
Guesde (P.), à Paris.
Motte, libraire à Saint-Étienne.
Missillieur, teneur de livres à Saint-Étienne.
Javaux, libraire à Sedan.
Noubel, libraire à Agen.
Montgolfier, à Annonay.

MM. Pannetier, libraire à Colmar.
Leclerc, à Paris.
Perris, libraire à Pau.
Soulier, homme de lettres, à Paris.
Perinet, libraire à Paris.
Dagallier, libraire à Toulouse.
Fromonot, négociant à Paris.
Debrie, libraire à Bourges.
Fauchery, à Paris.
Dujardin-Sailly, libraire à Bruxelles.
Bogaert-du-Mortier, libraire à Bruges.
Regnard, à Paris.
Angé père, libraire à Versailles.
Barbezat et Delarue, libraires à Genève.
Mme Collardin (veuve), libraire à Liége.
MM. Didot l'aîné (Pierre), chevalier de l'ordre du Roi.
Bouquin-de-la-Souche, libraire à Paris.
Senef, libraire à Nancy.
Berthot, libraire à Bruxelles.
Crosilhes, libraire à Villeneuve-sur-Lot.
Bridel, libraire à Paris.
Chazet (le chevalier Alissant de), à Paris.
Thibaut-Landriot, imprimeur-libraire à Clermont-Ferrand.
Boniez, libraire à Châlons-sur-Marne.
Cayon-Liébault, libraire à Nancy.
Thompson aîné, à Londres.
Lecointe et Durey, libraires à Paris.
Libes, homme de lettres, à Paris.

MM. Bontoux, libraire à Nancy.
Dubois-de-Pacé, à Paris.
Mansut, libraire à Paris.
Dufart, libraire à Paris.
Pesche, libraire au Mans.
Vautier, chef d'institution, au collége de La Marche.
Courvoisier, conseiller d'État, à Motiers-Travers.

EXTRAIT DU CATALOGUE

DE L. G. MICHAUD,

PLACE DES VICTOIRES, N° 3.

BIOGRAPHIE UNIVERSELLE,

ANCIENNE ET MODERNE,

Ou Histoire, par ordre alphabétique, de la vie publique et privée de tous les hommes qui se sont fait remarquer par leurs écrits, leurs actions, leurs talents, leurs vertus ou leurs crimes; ouvrage entièrement neuf, rédigé et signé par MM. Amar, Auger, Barante (de), Beauchamp (de), Bernardi, Biot, Boissonade, Campenon, Clavier, Cuvier, Daunou, Delambre, Féletz (de), Fiévée, Gérando (de), Ginguené, Guizot, Lacretelle, Lally-Tolendal (de), Langlès, Malte-Brun, Michaud, Millin, Noël, Prony, Quatremère de Quincy, Raoul-Rochette, Rossel (de), Salabéry (de), Sevelinges (de), Sismondi, Suard, Valkenaer, Weiss, Villemain, et autres gens de lettres et savants. Vingt-unième livraison, composée des tomes XLI et XLII.

Sur papier carré fin,	14 fr.;	et 19 fr.	franc de port par la poste.
— grand raisin fin,	24	et 29	Idem.
— vélin superfin,	48	et 53	Idem.

Il a été tiré un seul exemplaire sur peau vélin, avec figure. Prix: 600 fr. le volume.

Chacune des vingt-une livraisons publiées est du même prix; elles forment quarante volumes in-8°, et la vingt-deuxième, composée des tomes XLIII et XLIV, paroîtra en janvier 1826; les autres se succèderont avec rapidité, et l'ouvrage, composé de 49 volumes, sera terminé en 1826.

On peut joindre à chaque volume un cahier d'environ 15 portraits, dont le prix est de 3 fr. pour le papier ordinaire; 4 fr. pour le grand raisin, et 6 fr. pour le vélin.

Le succès qu'a obtenu cette grande entreprise, qui, avant d'être achevée, est devenue une autorité en littérature, et qui a été traduite dans toutes les langues de l'Europe, les noms de tant d'hommes célèbres dans les lettres et dans les sciences, qui ont bien voulu lui donner leur nom, et qui y concourent réellement, nous dispensent d'en faire d'autres éloges.

ŒUVRES COMPLÈTES DE MACHIAVEL,

TRADUCTION NOUVELLE,

PAR M. J. V. PÉRIÈS.

Douze volumes in-8°, imprimés sur papier fin par Rignoux, avec des caractères neufs, ornés d'un beau portrait de l'auteur, gravé par Potrelle, d'après l'original, peint par Le Bronzino. Prix : 84 fr. sur papier fin des Vosges, et 144 fr. sur vélin d'Annonay.

Cette édition paroît en six livraisons de 2 volumes. Les cinq premières sont en vente. Prix de chacune : 14 fr., et papier vélin, 24 fr.

C'est pour la première fois qu'il paroît en France un *Machiavel* complet. La plus grande partie des œuvres du secrétaire florentin ont été traduites, en 1797, par Guiraudet ; mais tout le monde sait que ce traducteur ignoroit presque entièrement la langue italienne, que sa traduction présente des contre-sens et des lacunes importantes. Il n'a donc pas été difficile de faire mieux pour l'auteur de cette nouvelle traduction, qui a fait de cette langue, et particulièrement des écrits de Machiavel, l'objet spécial de ses études. Pour que cette édition fût la plus complète et la plus exacte, il a suivi les dernières qui ont paru en Italie, et il a traduit toutes les pièces inédites qu'elles renferment.

La sixième et dernière livraison, composée des tomes XI et XII, paroîtra en janvier 1826.

ŒUVRES DE DUREAU DE LAMALLE,

AVEC LES TEXTES LATINS EN REGARD.

Les Œuvres de Salluste, les harangues et lettres politiques, avec des notes de la vie de Salluste, etc., nouvelle édition, revue et

corrigée; 1 vol. in-8°, avec les textes latins en regard, 7 fr.; pap. vél., cart., 12 fr.

OEuvres complètes de Tacite, traduites par le même, avec le texte latin en regard; les suppléments de Brotier, traduits en français; troisième édition, revue, corrigée, 6 vol. in-8°, avec une carte de l'empire romain. Prix: 36 fr.

OEuvres de Tite-Live, trad. en français par le même, et par M. Noël, conseiller de l'Université, avec le texte latin en regard, et les suppléments de Freinshémius, 17 vol. in-8°, 112 f.

Seconde édition très bien imprimée sur beau papier carré des Vosges, revue, corrigée, et augmentée de 2 vol., traduits par M. Noël. Paris, 1824.

On vend séparément, pour compléter la première édition, les tomes XVI et XVII, complétant l'Histoire des Guerres puniques; traduits par M. Noël. Prix: 12 fr.

L'Argonautique de Valérius Flaccus, traduction en vers français, par le même, avec des notes et variantes, le texte latin en regard, 3 vol. in-8°, 18 fr.

OEUVRES DE SAINT-ANGE ET D'OVIDE.

Poésies diverses, précédées d'une Notice historique sur Saint-Ange. Vol. in-12. Prix: 3 fr.

Les Métamorphoses d'Ovide, traduites en vers, avec le texte latin en regard, quatrième édition, revue, corrigée, et augmentée de remarques, 4 vol in-12, papier fin, 12 fr.

L'Art d'aimer d'Ovide, traduit en vers, avec le texte et des remarques, 1 vol. in 12, pap. fin, avec figure, 3 fr.

Le Remède d'Amour, poëme, suivi de *l'Héroïde de Sapho à Phaon*, et d'un choix de quelques Élégies d'Ovide, en vers français, avec le texte latin en regard; Paris, 1811, 1 vol. in-12, 2 fr. 50 cent.

Les Fastes, par le même, troisième édition, revue et corrigée, en 2 vol. in-12, avec le texte latin en regard; Paris, 1822. Prix: 7 fr.

On a imprimé, dans le même format, pour compléter la traduction poétique d'Ovide :

Les Héroïdes, traduites en vers français par Boisgelin. Vol. in-12, 3 fr.

Les Amours et l'élégie *de Nuce*, traduction nouvelle, par M. Pirault-Deschaumes. Prix : 3 fr.

Le prix de la collection complète, en 11 vol. in-12, est de 33 f. 50 c.

CODE ADMINISTRATIF,

OU

Recueil des Lois, Décrets, et Ordonnances sur l'Administration départementale et communale, mis dans un ordre méthodique de matières, à l'usage de tous les Administrés, Administrateurs, et plus particulièrement des Maires, Sous-Préfets, Préfets, et autres Fonctionnaires publics;

PAR M. LE CHEVALIER ERNEST DE L'ÉPINOIS.

Surnuméraire au ministère de l'Intérieur.

Gros volume in-8° de près de 700 pages, sur papier carré fin d'Auvergne. Paris, 1825. Prix: 8 fr., et 10 fr. franc de port par la poste.

COLLECTION COMPLÉMENTAIRE DES MÉMOIRES

RELATIFS A LA RÉVOLUTION FRANÇAISE,

Avec des Notices sur les auteurs et des éclaircissements historiques,

PAR L. G. MICHAUD.

Le prix de la Collection entière, composée de 11 volumes, est de 71 fr.

FIN.

PQ
1975
A1
1824
t.16

Delille, Jacques Montanier
Oeuvres

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY